



3 1761 05973407 9

B-VI

28





L.F.C

B5824
BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE;

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre langue; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages;
ainsi que les mœurs, les usages du temps, les
circonstances particulieres & relatives, & les
personnages connus, deguisés ou embléma-
tiques.*

NOVEMBRE 1778.



A PARIS,

209694
4. 3 27

AU BUREAU, rue du Four St-Honoré, près
St-Eustache, pour Paris;

AU BUREAU & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie Française,
rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Priyilege du Roi.





BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

NOVEMBRE 1778.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS QUI N'ONT JAMAIS
ÉTÉ TRADUITS EN FRANÇOIS.

*Les Amours d'Hourchid & de Ferahchad,
extrait d'un Roman Turc en vers, tra-
duit par M. Cardonne, Secrétaire-Inter-
prète du Roi, Professeur en langue
Turque & Persane au College Royal,
Censeur Royal, & Inspecteur de la
Librairie.*

LE Roman que nous allons extraire est un
Poème de vingt mille vers, écrit dans un Turc

qui passeroit aujourd'hui pour barbare, la langue Turque s'étant adoucie & perfectionnée depuis que les Ottomans sont possesseurs paisibles de l'Empire de Constantinople. Ce Poëme a été composé plus d'un siècle avant cette conquête, puisque le manuscrit sur lequel M. *Cardonne* a travaillé, a été écrit, l'an 1400 de notre ère, & est dédié au Sultan *Bajazet*, qui fut vaincu par *Tamerlan*; il paroît que le Poëme est encore plus ancien.

Il regnoit autrefois en Perse un Roi nommé *Syaour*; de toutes les femmes qu'il possédoit dans son harem, une seule (l'on juge bien que c'étoit celle qu'il aimoit le plus) devint enceinte, encore attribua-t-on cet heureux événement à l'efficacité des prières de plusieurs *Derviches*, *Santons* & *Mollas*, auxquels le Sultan avoit fait de grands dons pour les engager à prier Dieu de lui donner une nombreuse postérité. Le service qu'ils rendirent au Monarque Persan, ne s'étendit pas loin, car la Sultane ne mit au monde qu'une fille, sur le sort de laquelle on consulta tous les Astrologues & les Devins de l'Empire. Quelques-uns dirent sur

cela des choses qui n'avoient pas le sens commun, mais les plus habiles prédirent que la Princesse qui venoit de naître seroit parfaitement belle, & auroit d'ailleurs, un esprit & des qualités surprenantes; mais que sa beauté seroit telle, qu'on ne pourroit la regarder impunément & sans courir risque d'en mourir, ou d'en devenir fou; qu'ainsi elle pourroit être cause des plus grands malheurs; & porter au Royaume les coups les plus funestes, si on ne se dépêchoit de la dérober à tous les yeux dès qu'elle auroit atteint l'âge de 15 ans.

Le Sultan Persan ayant bien réfléchi sur cette terrible prédiction, en conclut qu'il étoit bien plus sûr de faire mourir une personne aussi dangereuse, que de veiller à sa conduite, & chercher à prévenir tous les malheurs que sa beauté pourroit causer. En conséquence il fit part de sa résolution à la Sultane; celle-ci en fut effrayée; & dissimulant la peine que lui causoit l'idée de voir mourir sa fille, elle demanda à être elle-même chargée de la commission. Le moment fatal étant arrivé, une nourrice & un eunuque affidés eurent le soin, non de faire périr un

enfant qui devoit être si aimable, mais de le sauver & de l'élever soigneusement. Après avoir présenté au Sultan une petite fille morte & défigurée, la véritable *Hourchid* (c'est le nom que l'on avoit donné à la petite Princesse) fut transportée dans un palais ou château écarté, mais peu éloigné de la capitale, où la Reine alloit la voir de temps en temps. Cette Princesse ne pouvoit s'empêcher d'être émerveillée de la beauté de sa fille, qui promettoit encore plus que tout ce que les Oracles avoient prédit. Quatorze ans se passèrent ainsi.

Hourchid parvenue à l'âge où l'esprit se développe, montra toute l'étendue du sien, en apprenant avec une facilité merveilleuse tout ce dont on jugea à propos de l'instruire, même l'art de composer des vers. Elle avoit aussi une adresse surprenante pour exécuter tous les ouvrages propres à son sexe, & des dispositions étonnantes pour la musique, & l'art de jouer de toutes sortes d'instrumens; mais elle ne se bornoit pas à réussir dans ces foibles exercices, car elle n'avoit pas encore seize ans, que s'ennuyant d'être renfermée, & se sentant aussi forte qu'elle

étoit belle, elle engagea sa nourrice & son gardien, qui ne pouvoient lui rien refuser, tant ils la trouvoient aimable, à lui fournir des chevaux, & à lui permettre de les monter & de courir la campagne, sous prétexte de chasser & de faire de l'exercice : au reste elle prenoit ses mesures pour goûter ce plaisir, de façon à ne pouvoir être surprise par la Reine, & à être rentrée régulièrement tous les soirs dans son château.

Cependant, quelque précaution qu'elle prit, on entendit parler de ses courses. On sut qu'une jeune personne très-bien faite se montroit quelquefois dans certaines campagnes, & on reconnut l'eunuque qui l'accompagnoit ; il n'en fallut pas davantage pour faire soupçonner tout le mystère. Les autres femmes du serrail de *Syaour*, jalouses de la faveur de la mere d'*Hourchid*, la dénoncerent au Sultan, & lui apprirent qu'elle n'avoit point fait périr sa fille. Aussi-tôt le Monarque Persan entra dans une véritable colère ; suivi de quatre de ses gardes les plus affidés, il se rendit, quoiqu'il fut nuit, au château qui renfermoit la jeune Princesse. Furieux & irrité, il frappe à la porte, ou

plutôt la fait enfoncer. L'eunuque & la nourrice accourent au-devant de lui ; il leur ordonne d'un ton sévère, de lui amener *Hourchid* ; & pendant qu'on est allé la chercher , il ne dissimule point à ses quatre satellites qu'ils doivent se tenir prêts à donner la mort à sa fille, & aux principaux esclaves chargés de la servir. Enfin elle paroît dans le désordre d'une beauté qu'on vient d'arracher du sommeil, & à qui l'on annonce qu'elle court le plus grand danger ; mais qu'elle étoit belle ! Ses yeux sur-tout étoient si brillans, que personne ne pouvoit en soutenir l'éclat ; c'est ce qu'éprouverent les quatre satellites du Monarque Persan. Des coups de soleil passant par deux miroirs ardens, n'ont jamais produits d'effets si funestes & si subits que celui que firent sur eux les yeux de la Princesse ; ils tomberent tous quatre évanouis. Le Sultan n'étoit pas lui-même trop assuré de sa contenance ; mais l'âge, le caractère, la majesté royale, l'habitude de voir de beaux yeux, entre autres ceux de la mere d'*Hourchid*, qui ressembloit à sa fille, avec quelques degrés d'éclat de moins, enfin, la tendresse paternelle, le sauverent des plus grands

accidens. Il se contenta de renoncer à tout projet barbare contre sa fille; il la releva, l'embrassa tendrement, pardonna à la nourrice & à l'eunuque, les remercia même d'avoir conservé un si charmant objet, promit de venir souvent le revoir, & quelquefois avec sa mere. Il ordonna que le château fut augmenté, embelli, & orné de tout ce qui pouvoit rendre ce séjour agréable; mais cependant par la crainte de ce qui avoit été prédit, & par l'exemple de ce qui étoit arrivé à ses gardes, il recommanda que l'on prît toujours soin de ne laisser pénétrer personne dans ce château.

Des esclaves subalternes emporterent les quatre gardes, & les déposèrent dans la campagne sur le bord d'un ruisseau, dont la fraîcheur pouvoit contribuer à les faire revenir de leur évanouissement. Effectivement trois en revinrent, mais le quatrième mourut; ses compagnons le trouvant presque heureux d'avoir été dispensé de traîner une vie infortunée, en pensant toujours à la Princesse, sans espérance de la revoir, lui éleverent un mausolée dans le bois voisin; ou plutôt ayant trouvé quelque pierre ou quelque

pyramyde disposée pour cela, ils l'enterrent dessous, & graverent sur la pierre une épitaphe, dont voici le sens :

Rois criminels, mortels audacieux,
 Du Ciel vengeur craignez la foudre ;
 Cœurs tendres, craignez deux beaux yeux,
 Leur seul éclat peut vous réduire en poudre.
 Celui qui gît dans ce tombeau,
 Vit *Hourchid*, & mourut pour elle :
 Le papillon léger s'approche du flambeau,
 Et meurt en devenant fidelle.

Après s'être acquittés de ce triste devoir, les trois autres gardes du Sultan reprirent leurs chevaux qu'on avoit conduits auprès d'eux, & s'étant séparés, errerent, pour ainsi dire, à l'aventure, mais toujours en s'éloignant d'un lieu qui leur avoit été si fatal; l'un marcha vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, & le troisieme vers le Nord.

Cependant *Hourchid* se trouva plus gênée dans le nouveau palais qu'on lui avoit fait construire, qu'elle ne l'étoit auparavant; comme elle y avoit un plus grand nombre de gardes & d'esclaves, il lui étoit impossible de monter à cheval,

& d'aller se promener dans la campagne sans qu'ils s'en apperçussent. Elle en fit ses plaintes à ses fideles & anciens domestiques, & témoigna, à cette occasion, tant de regrets & de desirs, que son premier eunuque s'occupa sérieusement du soin de la satisfaire; il en trouva les moyens. Il connoissoit un souterrain, qui, passant par-dessous les murs & les fossés du château, avoit un issue dans la campagne, à une distance assez éloignée, près du ruisseau & du bois dont nous avons parlé. Le fidele eunuque saisissant l'instant où les gardes étoient endormis, & faisant trouver deux chevaux au débouché du souterrain, suivoit la Princesse à des promenades qui duroient quelques heures au clair de la lune; mais ils avoient grand soin de rentrer avant que le soleil fût levé, & que les gardes fussent éveillés.

Pendant une de ces promenades, la Princesse trouva à l'entrée du bois une tombe qui excita sa curiosité; elle s'en approcha, & reconnut, en lisant l'épithaphe telle que nous l'avons rapportée, que c'étoit celle du garde qui étoit mort d'amour pour elle. Les réflexions que lui occasionnerent cette lecture, l'affligerent,

& lui firent sentir que ses attraits pouvoient être dangereux, & que c'étoit quelquefois un malheur d'être trop belle. Elle voulut témoigner quelque pitié pour cet objet qui excitoit la compassion, en même-temps qu'il flattoit sa vanité. Elle déclara à son pere, la premiere fois qu'elle le vit, qu'elle avoit fait un vœu au Prophète *Elie*, & qu'elle croyoit lui devoir l'obligation d'avoir été délivrée du danger qu'elle avoit couru, lorsqu'il avoit voulu la faire mourir. Le Sultan approuva une dévotion si bien placée, & consentit qu'il fût construit une Chapelle dédiée au Prophète en question, dans le lieu qu'on lui indiqua; on établit un vieux Derviche ou Santon, auquel on fit bâtir un hermitage auprès de cette Chapelle pour y faire sa priere, & on permit aussi à la Princesse d'y aller quelquefois, pourvu qu'elle fût bien & duement voilée.

Cependant un des trois gardes dont nous avons parlé, (c'étoit celui qui avoit tiré du côté de l'Orient) étoit arrivé en Afrique, & étoit entré dans le Royaume de Mauritanie, l'esprit & le cœur toujours remplis de l'idée d'*Hourchid*. L'amour l'ayant rendu Poëte, il faisoit des

vers *impromptus* , dans lesquels il élevoit jusques aux cieux les charmes de cette Princesse , qui tuoit ou du moins bleffoit grièvement tous ceux qui avoient l'honneur de la voir. Comme les expressions d'*Azad* (c'étoit le nom du garde) étoient fortes , parce qu'il étoit animé d'une grande passion , on y fit attention , & le Prince *Ferahchad* , fils du Roi de Mauritanie , en étant averti , voulut entendre de la bouche de l'étranger les merveilles qu'il racontoit ; & en ayant été saisi d'admiration , il forma le projet d'aller juger par lui - même de cette beauté si merveilleuse.

Ferahchad étoit en homme aussi parfait qu'*Hourchid* l'étoit en femme. *Azad* , auquel il s'adressa , ne lui cacha pas que si quelqu'un étoit digne de la Princesse , c'étoit lui , mais qu'il étoit très-difficile de la voir , & encore bien plus de s'en faire aimer ; cependant il ne put refuser au Prince de l'accompagner dans le voyage de Perse qu'il vouloit faire *incognito*. *Ferahchad* se munit d'une quantité prodigieuse d'or , de diamans , & de bijoux précieux ; mais d'ailleurs s'étant couvert d'habits simples , il partit une nuit , ayant

pour guide l'ancien garde de *Syaour* ; ils suivirent le chemin de la Perse, tandis que le Roi de Mauritanie se désoloit, ne sachant ce qu'étoit devenu son fils. Il envoya de tous côtés courir après lui ; mais pour se mieux déguiser, l'un & l'autre avoient pris des habits de Derviches, & c'est sous ce déguisement pieux & ridicule qu'ils arriverent dans la capitale de la Perse. Il se trouvoient alors bien près du château de la Princesse, mais la difficulté étoit d'y pénétrer. *Azad* conseilla au Prince de se rendre dans le bois voisin, & l'ancien garde de *Syaour* ayant retrouvé le tombeau de son camarade, y répandit de nouvelles larmes. Ayant ensuite aperçu la Chapelle bâtie tout auprès, leur habit de Derviches les autorisa à y entrer, & ils y furent bien reçus par le vieillard, qui en étoit le Prêtre & le gardien ; ils lui firent la proposition de trouver bon qu'ils s'établissent & demeurassent dans le temple (sous prétexte d'une dévotion particulière qu'ils avoient au Prophète *Elie* ;) mais on leur répondit que cela n'étoit pas possible, & qu'ils courroient risque de perdre la vie s'ils s'y hasardoient, attendu que la Princesse venoit

quelquefois la nuit y faire sa priere, & que tout homme qui la verroit, & qui ne seroit pas comme lui un vieillard décrépité, s'il pouvoit échapper au feu de ses yeux, n'échapperoit pas du moins au fabre des eunuques chargés de la garder. Le Prince parut consentir à s'écarter, mais on juge bien que ce ne fut que pour se tenir à portée de voir arriver cette merveilleuse Princesse au lieu où la conduisoit sa dévotion au Prophète *Elie*. Il promit au vieillard qu'il se borneroit à venir quelquefois pendant le jour dans la Chapelle, cependant il lui fit des questions sur la Princesse, & les réponses qu'il reçut l'enflammerent de plus en plus.

Quelques jours après le vieillard eut occasion de conter à la Princesse que le Derviche le mieux fait & le plus aimable qui eût jamais paru dans l'Orient, étoit venu à sa Chapelle. *Hourchid* se douta que ce jeune Derviche étoit un amant déguisé pour lui plaire, & elle en fut d'autant moins fâchée, qu'on lui disoit qu'il étoit charmant. En sortant du temple elle le recontra dans la forêt, & l'aborda, à la vérité, le visage couvert d'un voile, mais *Ferahchad* la devina à

l'élégance de sa taille & à la douceur de sa voix. Cette première conversation ne consista que dans quelques légères questions, auxquelles le Prince répondit avec beaucoup de trouble, qu'heureusement la Princesse interpréta en faveur de ses charmes. *Ferahchad* en fut si enchanté, qu'il se mit à composer des vers passionnés, qu'il laissa tomber de sa poche à la porte de la Chapelle; le vieillard les ramassa, & les remit à la Princesse, qui ne tarda pas à venir faire ses dévotions dans ce lieu; tel étoit le sens de ces vers :

Je n'ai vu le soleil qu'à travers un nuage;
 Et déjà je suis consumé;
 Oui, je sens que la mort doit être mon partage;
 Si par ces mêmes feux je ne suis ranimé.

Hourchid, après avoir lu attentivement ces vers, vit bien de quelle part ils venoient; & s'étant retirée dans l'intérieur de la Chapelle, au lieu d'y faire de longues prières, elle s'occupa à écrire sur ses tablettes une réponse, qu'elle laissa tomber au pied d'un buisson, dans lequel elle se doutoit que le jeune Derviche étoit caché pour la voir passer. La voici :

D'un jeune & pieux solitaire

Je ne veux point causer la mort,
De nos Prophètes saints je crains trop la colere;
Qu'il vive, & qu'il espere un jour un heureux sort.

Le Prince fut transporté de joie en lisant une réponse aussi favorable; il étoit prosterné dans la Chapelle pour en rendre grâces au Prophète *Elie*, lorsqu'il vit arriver le fidele eunuque de la Princesse, qui s'approchant, lui déclara qu'il étoit chargé de le conduire, mais en grand mystere, dans le château où elle faisoit sa résidence, qu'il l'y introduiroit sans qu'il fût vu de personne, & qu'il n'avoit qu'à se tenir prêt pour le soir même. L'on juge bien que *Ferahchad* ne manqua pas au rendez-vous, après avoir eu la prudence de le cacher à *Azad*, & de le laisser dans la cabane qu'ils s'étoient construite dans le bois. L'eunuque le fit passer par le souterrain qui n'étoit connu que de lui seul, & l'ayant introduit dans le château, la nourrice le reçut & le conduisit au bain, où elle lui fit quitter son habit de Derviche; après l'avoir parfumé, elle le fit entrer dans un salon somptueux, où il trouva la Princesse assise sur des car-

reaux brodés de perle ; elle étoit magnifiquement parée , mais un voile importun cachoit encore les yeux & son visage. Le Prince de Mauritanie qui s'étoit muni d'un riche & brillant écrin , le lui présenta d'une main tremblante , en se prosternant la face contre terre : *Hourchid* l'accepta gracieusement , & l'ayant ouvert , fut étonnée de la grosseur & de la magnificence des pierres précieuses qu'il contenoit , & se confirma dans l'idée où elle étoit , que ce n'étoit point un Derviche. D'un ton de voix doux elle l'invita à souper ; on apporta une table délicatement servie , & s'étant placés vis-à-vis l'un de l'autre , ces amans firent ensemble un repas , dans lequel furent prodigués les liqueurs & les mets les plus délicieux. Pendant qu'il duroit , on fit signe à la musique , & deux chœurs d'esclaves du *Catai* placés dans la chambre voisine , & accompagnés d'instrumens , exécutèrent différens morceaux excellens. Le souper étant fini , on ferma la jaloufie , à travers laquelle la musique se faisoit entendre , & on présenta un luth à la belle Princesse Persane. Il étoit tout accordé , & sur-le-champ elle exécuta une

espece de sonate des plus difficiles & en même temps des plus agréables, & chanta un air Persan très-tendre & très-connu. Le Prince de Mauritanie ayant témoigné qu'il desiroit à son tour faire connoître ses talens, prit le luth des mains de la belle Princesse, composa aussi-tôt un *impromptu*, & chanta ces vers en s'accompagnant.

De l'immortel phénix vous avez la beauté,
 Les yeux perçans de l'aigle, & sa noble fierté,
 Du rossignol la voix enchanteresse;
 De la tendre colombe auriez-vous la tendresse ?

Hourchid, sans s'amuser à le complimenter en prose, quoiqu'il eût parfaitement bien chanté, saisissant l'instrument avec autant d'ardeur que de grace, répliqua par un air dont voici les paroles :

Si j'ai l'heureux don de charmer,
 Je sens que ce n'est pas pour ravager la terre ;
 Quand mon miroir me dit que je dois plaire,
 Mon cœur me dit qu'il faut aimer.

Dès qu'elle eut fini de chanter, la belle *Hourchid* se leva & se retira dans un arrière cabinet, (c'est à-peu-près comme qui

diroit à présent en France un boudoir) mais en y entrant elle ne ferma point la porte sur elle, c'étoit assez dire au tendre *Ferahchad* qu'il pouvoit l'y suivre; il n'y manqua pas. Le cabinet étoit délicieux, mais le Prince de Mauritanie ne fit, pour ainsi dire, aucune attention à ce qui n'étoit pas *Hourchid* même; il se jeta à ses pieds, & la supplia de lui montrer enfin ce visage divin, ces traits charmans, ces yeux si brillans, dont l'éclat ne perçoit qu'imparfaitement à travers son voile. Hélas! répondit-elle en soupirant, je crains le charme fatal attaché à ces yeux; n'êtes-vous pas instruit de l'effet terrible qu'ils produisent sur ceux qui les voyent pour la première fois! Oui, répondit le faux *Derviche*, mais quelle plus belle mort puis-je ambitionner? Expirer en vous voyant, n'est-il pas plus glorieux que de perdre le jour dans les combats?..... Mais non, comme vous le disiez vous-même tout-à-l'heure, le charme de vos yeux ne peut être fatal à un homme qui vous adore déjà, & que vous êtes peut-être disposée à aimer. La Princesse eut bien de la peine à se laisser persuader; enfin elle leva ce voile, & le Prince

ébloui tomba à la renverse dans un profond évanouissement. Quelle fut alors l'affliction d'*Hourchid* ! Ne croyant plus avoir de ménagement à garder, elle se précipite sur son amant, & l'accable de baisers.

Si nos Lecteurs ne s'en étoient pas déjà douté, il faudroit leur apprendre que la fatalité qui avoit attribué aux yeux d'*Hourchid* le malheureux pouvoir de tuer ou de rendre bien malades ceux qui les voyoient pour la première fois, avoit aussi attaché à ses baisers celui de les rendre à la vie, *Ferahchad* l'éprouva, & bientôt revenu à lui-même, fit éclater, par les transports les plus vifs, sa reconnoissance & son amour. L'on peut aisément présumer combien doit avoir été intéressante cette première conversation entre deux amans aussi bien faits pour se plaire. Dans quelques intervalles *Ferahchad* apprit à *Hourchid* quel étoit son état & sa naissance; l'intérêt que la Princesse prenoit à lui, eût augmenté s'il eût été possible; mais il étoit déjà si grand, qu'ils eurent toutes les peines du monde à se séparer, lorsque la bonne nourrice vint les avertir qu'il étoit temps que le Prince sortît par

le souterrain, & regagnât sa cabane. Ils s'y déterminèrent cependant, & convinrent qu'ils ne pouvoient pas, sans courir de grands risques, se revoir tous les jours, mais seulement de temps en temps. Dès le lendemain ils étoient impatiens de se retrouver ensemble, & *Hourchid* ne put s'empêcher d'écrire à son amant; pour le presser de venir la revoir; elle chargea l'eunuque de cette lettre, qui passe dans l'Orient pour un chef-d'œuvre de poésie, parce que les métaphores dont elle est remplie sont très-expressives, & qu'on en trouve dans ce pays-là les allusions très-ingénieuses; mais il nous seroit impossible de les rendre en vers François, & nous ne pourrions même que les affoiblir en les traduisant en prose. Nous nous contenterons d'en donner un échantillon.

La vigne écrit à l'ormeau: viens t'entrelacer avec mes branches; que de fruits délicieux naîtront de nos embrassemens. L'ambre écrit à la paille dorée: je t'attire, je t'appelle, tu t'es approchée de moi, que maudit soit l'instant qui nous a séparés. L'acier écrit à l'aimant: quelque dur que je sois, je n'ai pu m'empêcher de m'unir à toi; une

» douce attraction nous porte l'un vers
 » l'autre : ah ! s'il se peut, ne soyons ja-
 » mais défunis ».

La réponse que reçut *Hourchid* ne fut pas moins tendre que sa lettre ; en voici quelques traits.

« Vous êtes mon soleil , & je veux
 » être votre ombre ; belle planete , étoile
 » de *Vénus* , je desire être votre assidu
 » satellite ; lune parfaite , je ne veux
 » subsister qu'à l'aide de votre bénigna
 » influence ».

Dès le lendemain *Ferahchad* se rendit de nouveau auprès de la Princesse par le souterrain , & ils prirent ensemble des mesures pour ne plus se séparer. *Ferahchad* resta caché avec grande précaution dans le boudoir de la Princesse ; il y fut nourri de mets délicieux , & à portée de passer la meilleure partie des jours auprès d'elle.

On engagea *Azad* à rester seul dans l'hermitage , & à y attendre paisiblement des nouvelles de son maître. Il alloit de temps en temps le recommander au Prophète *Elie* dans sa Chapelle ; & quoiqu'il se rappellât quelquefois avec délices la beauté des yeux de *Hourchid* , il se consoloit de ne pas les revoir , se doutant bien

que ces yeux acheveroit de lui ôter la vie, sans lui laisser l'espoir de ressusciter.

Nos amans passerent ainsi plusieurs mois, uniquement occupés l'un de l'autre; mais enfin la fortune parut jalouse de leur bonheur, & il fut troublé, comme nous allons le voir dans la seconde partie du poëme Turc.

On doit se souvenir que des quatre gardes de *Syaour*, *Azad* qui avoit tourné du côté de l'Orient, étoit arrivé en Mauritanie : celui qui avoit pris vers l'Occident, entra dans le *Karakatai*, ou pays des Tartares, sur lequel regnoit un Roi cruel, féroce, & sans religion, nommé, *Bogakan*, qui avoit un Visir aussi méchant que lui, nommé *Toromtai*. La ville capitale de cet Empire étoit cependant grande & peuplée. Quand le Persan fut arrivé jusques dans la grande place, il vit une foule de peuple assemblé pour écouter un fameux Musicien, qui déployoit toutes les ressources de son art, en chantant différens airs sur des tons & des modes différens. Le Virtuose se mit enfin à faire d'imagination la description d'une beauté parfaite, & ensuite à dépeindre si tendrement l'amour qu'il supposoit avoir ressenti

ressenti pour elle à la première vue, que le Cavalier Persan reconnut tout d'un coup ses véritables sentimens dans ceux qu'exprimoit si bien le musicien Tartare. Alors se rappelant la belle *Hourchid*, ses traits, ses yeux, dont l'éclat produisoit un si terrible effet, il jette un grand cri, & s'évanouit. Cet accident attira l'attention du peuple & celle du musicien; cet habile homme interroge lui-même le garde de *Syaour*; & ayant appris son aventure, il fut flatté d'avoir rendue la passion qu'il ne faisoit que seindre, assez bien pour ranimer dans un cœur une passion véritable. Il prit soin du malheureux étranger, & celui-ci lui proposa de l'initier dans les mystères de son art, persuadé, avec raison, qu'en proie à un amour violent, il l'exprimeroit bien mieux que ceux qui n'ont point ce sentiment dans l'ame. Un assez petit nombre de leçons suffit pour mettre l'amoureux Persan en état de chanter, en s'accompagnant du luth, les charmes d'*Hourchid*, de manière à intéresser les cœurs les moins sensibles, & à satisfaire les goûts les plus délicats. Bientôt il surpasse de beaucoup son maître. Le Souverain du pays, curieux de

l'entendre, le fait venir dans son palais ; il l'écoute avec plaisir, & lui demande s'il est vrai qu'il existe une beauté pareille à celle dont il décrit & célèbre les charmes. Le chanteur quittant le ton poétique & musical, l'assure très-positivement qu'elle existe, & que c'est la Princesse *Hourchid*, fille du Roi *Syaour*, Aussi-tôt *Bogakan* s'enflamme pour elle, car c'étoit un des plus furieux amateurs du beau sexe qu'ait jamais produit la Tartarie. Il veut absolument voir cette Princesse, & même la posséder. Après s'être fait répéter bien des fois toute l'histoire de cette beauté, les prédictions des oracles à son sujet, la façon dont son pere l'avoit retrouvée dans son petit palais de campagne, la mort qu'elle avoit causée à l'un des quatre gardes, l'impression qu'elle avoit fait sur les autres ; enfin après avoir communiqué toutes ses réflexions à son grand Visir *Toromtai*, il résolut d'envoyer celui-ci à *Jénabad*, faire en forme la demande de la Princesse de Perse. Jamais embassade ne fut plus magnifique ; on donna au Visir Tartare un train & une suite de Souverain, & on le chargea de présens si somptueux, qu'ils pouvoient passer pour

des trésors. Il arriva ainsi en Perse, ne formant aucun doute sur le succès de sa mission. Il fit sa proposition au bon Roi *Syaour*, avec la hauteur d'un Ministre qui croit faire honneur aux gens à qui il signifie les ordres de son maître. Dès les premiers momens il méla quelques idées de menaces aux offres magnifiques qu'il étoit chargé de faire. Le Roi de Perse en fut plus embarrassé que flatté. Après avoir, d'ailleurs, bien régaté l'Ambassadeur, il demanda du temps pour délibérer sur une si importante affaire. Il alla consulter la Sultane favorite, mere d'*Hourchid*, & enfin sa fille elle-même. L'une & l'autre le supplierent avec instance de leur épargner le chagrin de contracter une si désagréable alliance; effectivement, en jugeant de lui par son Visir, le Roi *Bogakan* étoit un Prince que l'on devoit autant craindre de combattre que d'épouser. Le bon Roi *Syaour* étoit bien de l'avis de sa femme & de sa fille, mais la tournure de son refus ne laissoit pas que de l'embarrasser. Pour s'épargner le désagrément de le faire en face de l'Ambassadeur, il prit le parti de lui donner, d'un air gracieux, son audience de congé,

il le combla de présens, & lui remit une lettre cachetée pour le Roi son maître. L'Ambassadeur ne doutant point qu'elle ne fût favorable aux desirs de son Souverain, partit pour se rendre en Tartarie. Y étant arrivé, il remit les présens & la lettre de *Syaour* à *Bogakan*, qui fut fort surpris d'y trouver un refus formel, fondé sur la peine que causeroit l'éloignement d'*Hourchid* au Roi son pere, & sur le vœu qu'elle avoit fait au Prophète *Elie* de ne point se marier.

Bientôt trois cens mille Tartares partent pour aller inonder la Perse; ils sont tous couverts de fer, & leurs cœurs sont encore plus durs que leurs cuirasses. *Bogakan* & *Toromtaï* marchent à leur tête. Dès qu'ils sont entrés dans les Etats de *Syaour*, ils brûlent, tuent, saccagent tout ce qu'ils rencontrent; le peu de malheureux habitans qui échappent au fer & à l'esclavage, courent à *Jénabad*, & y répandent la plus grande allarme. Le Sultan assemble son conseil, & les avis sont partagés; les uns veulent combattre, les autres acheter la paix, en offrant *Hourchid* aux Tartares, plutôt que de s'exposer aux événemens de la guerre. Le Roi ayant

ordonné de rassembler promptement toutes les troupes de son Empire, va trouver sa fille dans son château. Ma chere fille; lui dit-il, tout est perdu, ou du moins nous sommes à la veille de tout perdre; en même temps il lui expose les détails de l'irruption de *Bogakan*, & quelles sont les prétentions & les motifs de ce Barbare. *Hourchid*, sans découvrir le secret de son boudoir, se contente de répondre à son pere avec beaucoup de sang-froid: laissez, Seigneur, laissez arriver les Tartares, Dieu est juste, & notre cause est bonne.

Le Sultan ne put attribuer cette tranquillité de sa fille, qu'au peu d'expérience qu'elle avoit des événemens de ce monde. Cependant il acheva de rassembler son armée; & ayant appris que celle de *Bogakan* étoit déjà arrivée à *Amanabad*; ville qui n'étoit qu'à quelques journées de *Jénabad*, il la fit attaquer, & pour cette premiere fois, les troupes Persanes ont quelque avantage. Ce succès ayant enhardi le Roi de Perse, il traita durement de nouveaux Ambassadeurs que lui avoit envoyés le Roi de Tartarie, pour lui demander encore sa fille, comme condition

indispensable de la paix. Le principal s'appelloit *Sirtaq* ; il lui fit couper la barbe & la moustache, ce qui est le plus grand affront que l'on puisse faire à un Tartare, & la plus grande marque de mépris que l'on puisse donner dans tout l'Orient à un Ambassadeur. *Bogakan* en fut outré, & devint dès ce moment ennemi irréconciliable du Sultan. L'armée Tartare continua sa marche vers la capitale de Perse, & *Sirtaq* envoya défier au combat singulier les plus braves de l'armée de *Syaour*. Quoiqu'on lui eût coupé la barbe, c'étoit un guerrier formidable; & la facilité avec laquelle elle repoussa en peu de jours, prouva même que la nature avoit chez lui de grandes ressources. *Syaour* choisit successivement trois guerriers de son armée pour répondre au défi insolent de *Sirtaq*. Quoique des plus braves, ils furent tous trois vaincus; enfin il arriva à l'armée Persane une espece de géant nommé *Zighan*, sorti des forêts de l'Hyrkanie, qui assura le Monarque qu'il étoit en état de tenir tête à tout ce qui se présenteroit, & qu'il viendroit à bout de vaincre *Sirtaq*. Effectivement il tint parole, après le plus terrible combat, il en-

traîna son ennemi dans le camp Persan , où il fut retenu prisonnier.

Nouveau désespoir de *Bogakan* ; son Visir *Toromtaï* le fit souvenir qu'il attendoit un nouveau secours commandé par le brave *Serdjan* , Vice-Roi de la Tartarie Indienne ; & qu'assurément il viendrait à bout de *Zighan*. Effectivement le lendemain ce redoutable guerrier arriva dans le camp ; il étoit accoutumé à combattre sur un éléphant apprivoisé , qu'il faisoit caracolier & manœuvrer avec autant de vitesse & de légèreté qu'un cheval de Numidie. On le mit au fait de la situation des affaires , & bientôt il se promena entre les deux armées , défiant *Zighan* ; celui-ci , sans être effrayé de la monture sur laquelle son adversaire devoit combattre , répondit que sur son grand cheval d'Hyrkanie il ne craignoit ni bêtes ni gens , & qu'à la pointe du jour suivant il seroit exact au rendez-vous. Il s'y trouva , & les deux armées furent témoins d'un très-beau combat , dont les détails en vers Turcs sont charmans , mais un peu trop longs , car ils sont contenus dans un millier de vers , dont le fond se réduit à dire que *Zighan* , qui tenoit

d'une main une massue & de l'autre un sabre, & avoit la bride de son cheval entre les dents, coupa la trompe de l'éléphant, lui brisa la tête, & le tua; mais que le Tartare étant sauté légèrement à terre, se présentoit pour continuer le combat, lorsque le généreux Hyrcanien ne voulant point profiter de son avantage, lui proposa de remettre la partie au lendemain, s'il avoit un éléphant de rechange. Il en avoit un, & il reparut dessus; mais *Zighan* lui réservoir une botte secrète, à laquelle il ne s'attendoit pas; celui-ci ayant laissé son cheval, étoit monté sur un nouveau monstre, ennemi terrible & naturel de l'éléphant; c'étoit un rhinocéros. Ce second combat fut proprement entre les deux animaux; celui du Persan trouva moyen de gagner le flanc de celui du Tartare; & lui ayant donné un grand coup de sa corne dans le ventre, lui fit une large & profonde blessure, à travers laquelle on vit sortir les entrailles de l'éléphant. Son ennemi redoubla; & achevant de le déchirer, lui donna la mort. Le malheureux *Serdjan* fut écrasé sous sa monture, qui se rouloit par terre en expirant; mais l'armée Tartare étant

accourue, *Zighan*, fut enveloppé, & fait prisonnier avec son rhinocéros. Le lendemain il fut échangé contre *Sirtaq* ; mais il fut convenu qu'ils ne combattroient plus ni l'un ni l'autre, moyennant quoi les deux armées furent privées de leurs plus braves défenseurs.

Dans cet état, le redoutable *Bogakan* lui-même fit annoncer par douze hérauts & autant de trompettes, qu'il vouloit combattre en personne contre *Syaour*, & qu'il prétendoit que la guerre fut terminée par la mort de l'un ou de l'autre. Il ajouta que si *Syaour* refusoit le combat, il prouveroit à ses peuples mêmes que les Persans obéissent à un lâche qui n'étoit pas digne de les commander. Le Sultan fut effrayé de cette annonce, & se retira dans son palais, agité de la plus vive inquiétude : il la témoigna à la Sultane, mere d'*Hourchid*, & celle-ci alla en faire part à sa fille. *Rassurez le Sultan mon pere*, répondit la généreuse Princesse, *dites-lui que j'ai eu cette nuit un songe ; ou plutôt une révélation du ciel, qui annonce que certainement demain au soir la tête de Bogakan sera séparée de son corps, & roulera sur la poussière ; priez seulement*

le Roi de faire mettre demain l'armée en bataille, que l'on fasse dresser une belle tente tout-à-fait séparée des autres; un jeune guerrier redoutable en sortira, & vengera les Persans des insultes du Tarsare. Ce propos consolant, tenu d'un air prophétique par une jeune Princesse qui faisoit toute la consolation & l'espoir de ses parens, tranquillisa sa mere, & fut rapporté au Sultan son pere, qui ne manqua pas de faire dresser la tente. Pendant la nuit tout fut préparé de part & d'autre, *Hourchid* fit part de ses projets à *Ferahchad*: je vous laisserois, lui dit-elle, l'honneur de vaincre *Bogakan*, si je n'étois sûre d'une ressource dont je veux user pour l'abattre, & que je peux seule employer; mais je veux que vous tiriez l'honneur & le profit de cette victoire: suivez-moi. Ayant instruit de son projet son fidele eunuque, il passerent par le souterrain dont nous avons déjà parlé, & tous trois allèrent joindre *Azad* auprès de la Chapelle d'*Elie*. Ce fut-là que l'amant & la maîtresse se revêtirent d'armes brillantes & parfaitement pareilles; *Azad* & l'eunuque les suivirent en qualité d'écuyers, ayant aussi un semblable uni-

forme. Ils se rendirent tous quatre, pendant la nuit, dans la tente préparée, & à la pointe du jour malgré toutes les instances, les raisons & les craintes de *Ferahchad*, ce fut *Hourchid* qui en sortit en habit de cavalier pour combattre *Bogakan*. Bientôt on vit celui-ci se promenant fièrement sur l'arene. La Princesse de Perse s'avance avec une contenance non moins fiere; mais d'ailleurs sa taille fine & légère; son armure brillante, son panache blanc, mêlé de verd & de couleur de rose, son cheval léger, qui avoit plutôt l'air d'une douce & jolie hacquenée, que d'un *destrier* fait pour les combats, tout cela n'étoit pas capable d'effrayer le Tartare; mais il ne put s'empêcher d'en être surpris. Son bel ennemi tire le sabre, & en approchant de lui, au lieu de le frapper, elle le baisse, & lui adresse la parole. » Roi *Bogakan*, lui dit-elle, tu » t'apperçois sans doute que ne n'est pas » à *Syaour* que tu as affaire, mais c'est à » un autre lui-même; apprends que c'est » à sa fille, à cette même *Hourchid* que » tu veux épouser; dont tu es devenu » amoureux sur le récit de sa beauté. Je » vais te mettre en état de juger si les

» récits ne t'ont point abusé, & je vais
» voir aussi si tu es digne d'elle. Leves
» la visière de ton casque, délaces ton
» heaume, j'en vais faire autant de mon
» côté « : l'insensé *Bogakan* n'hésita pas,
& montra à la Princesse un visage horri-
ble; *Hourchid*, de son côté, lui laissa
voir ses yeux aussi beaux que funestes, &
ses traits dont les coups étoient aussi sou-
dains qu'inévitables. Le Prince Tartare
laisse tomber son sabre, se trouble, s'éva-
nouit, & aussi-tôt *Hourchid* lui abat la
tête. L'armée Tartare jette de grands cris
& se met en déroute; la Persane la suit
& la harcele jusqu'à ce qu'elle soit tout-
à-fait hors des frontières de la Perse;
cependant le vainqueur ramasse la tête de
son ennemi, & regagne promptement la
tente dans laquelle l'attendoit *Ferahchad*.
Prince, lui dit-elle, c'est à vous à recueil-
lir le fruit de ma victoire; je n'ai entre-
pris ce combat que pour vous : allez, cette
tête à la main, vous présenter au Roi
mon pere, demandez-lui *Hourchid* pour
récompense, elle vous est due; pour moi
je repasse par mon souterrain, je rentre
dans mon château & je ne veux me faire
connoître que comme une fille soumise.

à ses parens, & comme une femme uniquement attachée à celui qu'elle doit aimer. Le Prince de Mauritanie lui eût dit pour cela bien des choses, & fait de longs complimens, si on ne lui eût fait sentir que le temps étoit précieux. Il sortit donc de la tente, suivi d'*Azad*; & étant reconnu par toute l'armée, trompée par la ressemblance des armes & des vêtemens; pour le vainqueur de *Bogakan*, il fut conduit en triomphe au palais de *Syaour* à *Jénabad*. L'on juge bien qu'il y fut reçu comme le libérateur de l'Empire: on lui déclara qu'aucune récompense n'étoit au-dessus du service qu'il avoit rendu; il ne demanda point d'autre prix que la main de la Princesse, & on lui répondit qu'il en étoit véritablement digne: On lui fit pourtant observer qu'il devoit craindre le premier coup-d'œil fulminant d'*Hourchid*; il se garda bien de dire qu'il y avoit longtemps que ses yeux avoient fait leur effet sur lui; il s'exprima avec respect & ménagement sur la belle *Hourchid*, comme s'il n'avoit jamais fait qu'en entendre parler; il parut résolu à courir tout le risque qu'il y avoit à la voir, & enfin on lui donna les plus grandes espérances d'être

uni à l'héritière de l'Empire. Mais bientôt les Vifirs & les Grands de Perse, jaloux du rang distingué auquel cet étranger alloit être élevé, résolurent de jeter des soupçons sur son état & sur sa naissance. *Ferahchad* n'avoit pas caché qu'il étoit Prince de Mauritanie, mais il n'avoit avec lui personne de son pays : en vain conta-t-il par quel hasard il avoit entendu parler des beautés d'*Hourchid* ; en vain cita-t-il pour son garant le garde de *Syaour*, qui fut reconnu de ce Monarque même ; en vain montra-t-il quelques bijoux & quelques pierres précieuses qu'il avoit apportées de son pays ; on ne fut point convaincu, ou l'on ne voulut point l'être. Enfin le Roi de Perse l'ayant fait venir & asseoir sur le trône auprès de lui : Prince, lui dit-il, votre air noble & la valeur que vous avez montrée, m'ont assez persuadé de la grandeur de votre naissance ; mais les peuples que je gouverne attendent que vous en donniez des preuves évidentes, pour trouver bon que je vous accorde ma fille. Un de mes Vifirs, homme très-savant, & qui a beaucoup voyagé, dit qu'il y a dans le trésor du Roi de Mauritanie une pièce unique ;

c'est une escarboucle qui répand une lumière si grande, qu'à mille pas autour du lieu où elle est placée, on croit voir luire le jour le plus pur, ou du moins le plus beau clair de lune. *Ferahchad* convint que ce bijoux précieux faisoit partie des trésors de son pere. Eh bien ! Prince, continua *Syaour*, nous sommes persuadés qu'il ne vous refusera pas de vous confier son escarboucle, & de vous renvoyer ici muni de cette merveille : nous en admirerons les surprenans effets; nous ne douterons plus de votre naissance, & vous obtiendrez *Hourchid*, à la satisfaction de la Perse entiere.

Ferahchad n'osa refuser la proposition qui lui étoit faite; cependant forcé d'aller chercher si loin une preuve qu'il étoit digne de posséder la Princesse de Perse, craignant, d'ailleurs; que son pere ne fût quelque difficulté de laisser sortir de ses Etats cette merveilleuse escarboucle, il repassa le soir par le souterrain, & alla faire part à sa Princesse de son extrême inquiétude & de son désespoir, en imaginant qu'il alloit être obligé de se séparer d'elle. Ces deux amans mêlerent leurs larmes ensemble, & conclurent enfi

qu'il falloit se quitter ; le Prince calcula que ce seroit tout au plus pour trois mois ; qu'il ne lui en falloit qu'un pour se rendre en Mauritanie, autant au plus pour y rester, & autant pour revenir, après quoi leur bonheur seroit assuré.

Sur cette espérance, ces amans prirent leur parti. Nous épargnons à nos Lecteurs les détails de leurs tendres adieux ; sous quelques jours le Prince se mit en chemin, & arriva effectivement en Afrique au bout d'un mois ; mais des événemens auxquels il ne s'attendoit pas, retarderent pour quelque temps son retour en Perse. Il trouva son pere engagé dans une grande guerre contre le Roi de Numidie. Les Numides, peuples errans & barbares, d'ailleurs braves, nombreux, & dont le pays étoit fort étendu, avoient, sous un léger prétexte, attaqué la Mauritanie. Le Roi leur avoit en vain opposé ses troupes, elles avoient été défaites en plusieurs rencontres ; ils avoient enlevé toutes les places frontières, & avoient pénétré dans l'intérieur du Royaume. La capitale même étoit menacée, & le Prince arriva fort à propos pour ranimer le courage des sujets de son pere. Après

avoir embrassé le vieux Monarque qu'il venoit secourir, il se mit à la tête de son armée, & eut des avantages contre les Barbares. Il leur fit perdre successivement tout le terrain qu'ils avoient gagné sur les sujets de son pere, & il se trouva, après avoir délivré sa patrie, en état d'entrer dans le pays ennemi. Il y pénétra, & poursuivit si vivement, si heureusement & si loin les Numides, qu'il vint enfin à bout de conquérir le Royaume de Numidie, qui étoit très-vaste, & contenoit beaucoup d'habitans, mais au milieu duquel il y avoit grand nombre de déserts. Plus heureux contre le Monarque Numide, que celui-ci ne l'avoit été contre celui de Mauritanie, il assiégea sa capitale & la prit, après avoir fait monter ses troupes à l'assaut, ce qui occasionna un combat dans lequel le Prince Barbare perdit la vie. Alors son Royaume entier fut soumis au vainqueur; il en assura la possession du Roi son père, avec autant de promptitude qu'il lui fut possible, & vint ensuite lui faire hommage de cette nouvelle couronne; mais il le trouva expirant. Il en prit tous les soins possibles,

lui rendit les derniers devoirs, & mit ordre aux affaires de son vaste Empire. Ce ne fut qu'après avoir suffi à tant d'occupations indispensables, qu'il lui fut permis de penser à la belle Princesse *Hourchid*, & à l'escarboucle qu'il devoit porter en Perse pour preuve de sa naissance. Une année entière s'étoit déjà presque écoulée depuis son départ de *Jénabad*; il faut convenir même que ce temps n'étoit pas trop long, vu la quantité d'événemens qui s'étoient passés en Afrique depuis qu'il y étoit revenu. Enfin il prit la fameuse escarboucle, après l'avoir bien reconnue, & en avoir même fait un nouvel essai. Il l'enferma dans son riche étui; & ayant rassemblé un corps de deux mille hommes choisis, moitié Maures, moitié Numides, & conduisant à sa suite tout ce qui pouvoit lui servir à donner une superbe fête à la Cour de *Jénabad*, lorsqu'il jugeroit à propos de s'y faire connoître, il partit, laissant le soin de son Empire à des Ministres sages & à des Généraux expérimentés, & après avoir assuré ses peuples qu'il seroit bientôt de retour, & qu'il ra-

meneroit avec lui la plus belle Reine qui eût jamais brillé sur le trône d'Asie & d'Afrique.

Il prit sur toute la route & jusques au centre de la Perse, le titre de Roi de Numidie; c'étoit bien celui qu'il devoit porter, l'Empire de Numidie étant plus considérable que celui des Mauritains; d'ailleurs, il ne vouloit pas s'annoncer d'abord, & se faire connoître pour ce Prince de Mauritanie dont on avoit révoqué en doute la véritable existence. Il n'employa pas plus de temps à son retour en Perse, qu'il en avoit mis pour se rendre de *Jénabab* en Mauritanie, & il s'en fallut peu qu'il n'arrivât trop tard; mais pour comprendre quels nouveaux chagrins le menaçoient, il faut raconter ce qui s'étoit passé en Perse depuis son départ de ce pays-là.

Nous avons dit que des trois gardes de *Syaour* qui avoient survécu aux coups qui leur avoient été portés par les yeux d'*Hourchid*, le premier étoit arrivé en Afrique, le second au *Karakatai*, à la Cour de *Bôgakan*, le troisième, qui avoit cheminé vers le Nord, avoit pénétré dans l'Empire de la Chine. Se trouvant dans la ca-

pitale de cet Empire, l'esprit toujours agité & rempli de l'idée d'*Hourchid*, il entra dans le magasin d'un Peintre qui étoit en quelque réputation pour les portraits, & particulièrement pour ceux des femmes. Il vit plusieurs tableaux de cette espece, dont quelques-uns étoient faits d'après des modeles, les autres étoient de l'imagination du Peintre. Mais quoique tous représentassent des figures agréables, à peine y en avoit-il qui rendissent quelques traits des moindres charmes de la belle Princesse de Perse. *Kafour*, (c'étoit le nom du dernier des gardes du voyageur) en faisant ses observations, jetta de grands soupirs, & versa un torrent de larmes. Le Peintre lui demanda la cause de ses pleurs, & *Kafour* lui fit une description si brillante, & en même-temps si touchante, de la beauté d'*Hourchid* & de ses effets, que le Chinois n'en vouloit rien croire. Pour le convaincre, le Persan lui dit qu'il étoit bien persuadé que s'il savoit peindre, il rendroit trait pour trait cette beauté merveilleuse dont il avoit la tête & le cœur si remplis; alors le Peintre lui proposa de l'initier dans les mysteres de son art. *Ka-*

Jour accepta cet offre avec grand plaisir, & bientôt à l'aide de ses dispositions naturelles & de la violence de la passion dont il étoit agité, il devint si habile, qu'il fit effectivement le portrait d'*Hourchid*, de manière à donner une idée frappante de sa beauté. Le Peintre fut enchanté de la réussite de son élève, & crut devoir présenter ce chef-d'œuvre à la Cour de *Nankin*, par laquelle il étoit employé quelquefois. Le Prince *Behram*, fils de l'Empereur, fit à ce portrait une attention particulière; il interrogea le nouvel artiste sur la personne qu'il avoit représentée, & tout ce qu'il entendit l'enflamma pour ce divin objet. Il apprit qu'elle étoit fille de *Syaour*, Roi de Perse, & il pria l'Empereur de la Chine de la lui faire obtenir en mariage. Le Conseil des Mandarins & des disciples de *Confucius* fut assemblé sur cette affaire; comme il y en avoit dans le nombre de fort instruits, ils dirent au Monarque Chinois que la beauté de la Princesse de Perse étoit déjà très-connue dans le monde; mais qu'on savoit aussi qu'elle ne vouloit point se marier; qu'elle avoit rebuté *Bogakan*, Roi du *Karacatai*, & qu'il en avoit coûté

la vie à ce Prince Tartare pour s'être obstiné à vouloir l'obtenir. L'Empereur craignant alors pour son fils, voulut le dissuader d'une poursuite si délicate; l' amoureux Prince ne se rebuta pas. Il répliqua que c'étoit sans doute les manieres grossieres & l'horrible figure de *Bogakan* qui l'avoient fait rebuter, mais que pour lui il espéroit mieux réussir en s'y prenant tout différemment. Il ajouta qu'il iroit lui-même en Perse comme héritier d'un Empire dont le Souverain vouloit devenir l'ami & l'allié du Sultan : que loin d'y faire la guerre, ni même aucune menace, il offriroit des présens, & donneroit des fêtes, qui, avec sa jeunesse & sa figure, pourroient lui concilier les bonnes graces de *Syaour* & même de sa fille; que quoique les Persans eussent naturellement les yeux bleus, les cheveux noirs, le teint brun, & le nez aquilain, un jeune Prince Chinois avec de petits yeux fendus en coulisse, le nez court & épaté, le front large & plat, le teint blanc & les cheveux blonds, pourroit être regardé en Perse comme une figure de fantaisie assez agréable. Enfin le Prince persuada d'autant mieux, que les Mandarins dont la politi-

que étoit sage, douce & humaine, ne virent dans la démarche de *Behram* rien qui pût entraîner l'Empire Chinois dans une guerre fâcheuse & sanglante; il partit donc avec une suite nombreuse, mais nullement formidable. En arrivant sur la frontière, il fit prendre les devants à une Ambassade solennelle, par laquelle il se fit annoncer. Cette démarche mit *Syaour* dans un nouvel embarras; il avoit donné sa parole au Prince de Mauritanie, mais c'étoit à condition qu'il justifieroit de sa naissance, & c'est ce qu'il n'avoit pas encore fait; il avoit promis d'être de retour au bout de trois mois, & dix s'étoient déjà écoulés sans qu'on en eût entendu parler. On conçoit facilement combien *Hourchid* en étoit affligé; elle commençoit à être persuadée qu'il étoit arrivé quelque événement fâcheux à son amant, & qu'il avoit péri en traversant les déserts de l'Afrique. Quant aux Visirs de *Syaour*, ils ne cessoient de lui dire que l'on voyoit bien que le jeune homme auquel il avoit engagé sa parole, n'étoit qu'un imposteur, puisqu'il n'osoit reparoître.

Dans ces circonstances, le Sultan ne crut pas devoir refuser absolument la

proposition du Prince de la Chine, il le laissa arriver jusques dans son Palais; & lui ayant accordé audience avec la magnificence convenable à l'héritier d'un si grand Empire, il lui exposa l'embarras où il se trouvoit, & finit par l'assurer que si dans l'année révolue le Prince de Mauritanie ne reparoissoit pas, il lui accorderoit sa fille. Il n'y avoit plus que six semaines à attendre, & l'impatience du Prince Chinois se prêta à ce délai. Jusqu'à l'époque convenue, il ne cessa de faire offrir tous les jours à la Princesse des présens encore plus remarquables par leur singularité que par leur valeur réelle; c'étoit tantôt des cabinets de lac, des paravants, des pieces de Pékin peintes, des écrans, du thé Impérial de la premiere espece, tantôt du ginseng, des faisans & autres oiseaux de beau plumage, des fruits, tant crus que confits, de la vaisselle & des meubles de porcelaine, des Pagodes consentantes & des Magots de toutes couleurs. On portoit tout cela au Château qu'habitoit *Hourchid*, & dont on avoit déclaré qu'elle ne sortiroit point tant que dureroit l'absence de son cher *Ferahchad*.

Le terme fatal étoit prêt à expirer , lorsque pendant la nuit on vint annoncer au Sultan qu'une troupe nombreuse vêtue & armée d'une manière extraordinaire , étoit venue se camper à peu de distance de sa capitale & du Château d'*Hourchid* ; *Syaour* envoya les reconnoître , & on lui rapporta que c'étoit le Roi de Numidie , avec sa suite , qui venoit demander sa fille en mariage. Le nom de ce Royaume n'étoit pas même connu en Perse , & l'on ne pouvoit pas présumer que ce fût celui qu'avoit pris le Prince de Mauritanie. A cette nouvelle, l'embarras de *Syaour* redoubla ; il envoya proposer à ce Roi, quel qu'il fût, de lui faire l'honneur de venir dans son palais ; mais on lui répondit que le grand Monarque des Numides ne vouloit pas compromettre sa dignité au point de faire en personne une demande , à moins qu'il ne fût sûr qu'elle seroit acceptée , & qu'en attendant il traiteroit l'affaire par Ambassadeur. En effet , dès le lendemain , un Seigneur Numide entama la négociation d'un ton à faire entendre que son Maître n'étoit pas d'humeur à essuyer un refus. Le bon Roi de Perse avoua qu'il étoit très-géné par deux

engagemens successifs qu'il avoit pris. Le Négociateur repliqua que quant au premier de ces engagemens, on en seroit bientôt quitte, le terme étant prêt d'expirer; & que quant au second, son Maître se croyoit assez grand Seigneur pour mériter qu'on le rompît en sa faveur. On repliqua que le Prince de la Chine étoit depuis six semaines dans les termes d'une espece d'accords, & qu'il faisoit tous les jours des présens à la Princesse, qui les acceptoit de l'aveu & même par ordre de son pere. Le Ministre Africain dit alors que s'il ne tenoit qu'à cela, son Maître s'engageoit à donner, dans quelques jours, une fête plus magnifique que toutes celles qu'avoit données ou donneroit encore le Prince de la Chine, & à faire en un seul article un présent qui surpasseroit en valeur & en mérite tous ceux qu'avoit offerts *Behram*. On fit part au Prince Chinois de l'offre & des prétentions du Roi de Numidie, & celui-ci ne douta point qu'il n'eût l'avantage dans un combat de galanterie, puisqu'il commandoit à un peuple policé & instruit dans tous les arts, au lieu que les Numides sembloient tout-à-fait sauvages & barbares. Le défi fut

donc accepté, & les jours fixés pour les deux fêtes : elles se donnerent devant le château d'*Hourchid*, de façon que la Princesse, la Sultane sa mere, & ses femmes pouvoient les voir à travers leurs jaloufies. Au-deffous de leurs fenêtres, on avoit dressé un magnifique amphithéâtre, où se placerent *Syaour*, ses Visirs & toute la Cour. *Behram* demanda que sa fête ne commençât qu'à l'entrée de la nuit, son rival convint de la même heure pour le jour suivant.

La fête Chinoise fut charmante, quoique le Prince eût eu peu de temps pour s'y préparer; mais il étoit muni de tout ce qui lui étoit nécessaire pour la rendre des plus agréables. La place entiere fut entourée d'une suite de portiques d'architecture Chinoise. Les ornemens de cette colonnade étoient formés par des lampions de verres de différentes couleurs, qui étant éclairés tout-à-coup au moyen de meches qui se communiquoient les unes aux autres, formerent un coup-d'œil qui mérita les applaudiffemens de toute l'assemblée. Au fond de la place, en face du château, étoit un palais Chinois, d'un goût très-riche, mais un peu bizarre. Il ne fut

pas éclairé d'abord, parce que ce fut de là que partit une infinité de fusées volantes & de pieces d'artifices, dont l'effet fut des plus brillans & des plus singuliers. C'étoient des gerbes, des soleils, des bouquets superbes de fleurs de toute espece; on vît même avec admiration des dragons se combattre en l'air. Quand toute la poudre inflammable Chinoise fut épuisée *, le palais Chinois s'illumina en un instant, comme par l'effet d'un seul coup de baguette. Les ornemens dont il étoit surchargé ne paroissoient destinés qu'à faire briller davantage un transparent lumineux, placé au-dessus du palais, & présentant le portrait d'*Hourchid* supporté par des génies, & couronné d'étoiles brillantes. Ce fut alors que les cris de joie & les applaudissemens redoublerent : les graves Persans disoient en chœur dans leur langue, ce que l'on entend si souvent répéter dans les sal-

* Que l'on ne s'imagine pas que ce soit ici un anacronisme; la poudre que nous n'avons trouvée & appliquée à la guerre que depuis quatre cens ans, étoit en usage il y a plus de mille à la Chine pour les réjouissances & les feux d'artifice.

les de spectacle d'Italie, *bravo, bravo, brava, brava, o cara, o bella, che viva* ; l'illumination éclairant toute la place, bientôt on vit sortir du palais des quadrilles de danseurs & de danseuses, exécutant des ballets singuliers, dont tous les acteurs représentoient des pagodes, les unes à pied, les autres montées sur des monstres de carton peints & dorés; tous avoient l'air d'offrir des hommages & même des sacrifices au portrait d'*Hourchid*, & à sa personne même, en s'avancant vers le château. La fête dura assez long-temps dans la nuit, & *Behram* & ses Chinois se retirèrent au bruit des acclamations.

Dès le lendemain matin, on dégagea la place de tout ce qui avoit servi à la fête Chinoise, à l'exception de l'amphithéâtre sur lequel avoient été placés le Sultan de Perse & sa Cour, & l'on fit dire au Roi Numide qu'il pouvoit faire les préparatifs de la sienne. Ils furent fort simples, & leur simplicité même étonna. Les Africains ne firent qu'établir des pallissades autour de la place, sans que rien annonçât qu'elle dût être éclairée. Ils rapprochèrent leur camp jusques vis-à-vis du château; & placèrent la tente de leur Prince au

même lieu où avoit été le palais Chinois; cette tente étoit à la vérité magnifique, & telle que devoit être celle d'un grand Souverain, mais il ne paroifloit pas qu'on eût rien ajouté de nouveau ni d'extraordinaire à ses ornemens. Cependant le signal ayant été donné, & une enveloppe d'une étoffe très-épaisse couvrant la boule qui terminoit le haut du mât de la tente du Roi ayant été enlevée, on vit briller la superbe efcarboucle dont nous avons parlé ci-devant, & qui faisoit la piece la plus intéressante du trésor du Roi de Mauritanie. A l'instant toute la place fut éclairée d'un jour doux, qui satisfaisoit les yeux sans les éblouir. L'on juge bien que la belle & tendre *Hourchid* trouva ce genre d'illumination bien plus agréable que tous les lampions & les fusées volantes du Prince Chinois, & qu'elle se rappella aussi-tôt que c'étoit-là le signal auquel elle devoit reconnoître son cher *Ferahchad*. *Syaour* & ses Visirs commençoient aussi à se douter du dénouement, lorsqu'on vit sortir des deux côtés de la grande tente, des Numides conduisant de véritables lions avec leurs lionnes & leurs lionceaux, tous parfaitement apprivoisés;

quand ils furent devant les fenêtres d'*Hourchid*, ils la saluerent respectueusement, & se rangerent tranquillement d'un côté de la place; ils furent suivis par autant de tigres, de pantheres & de léopards, qui, avec la même douceur, & encore plus de graces & de légéreté, rendirent leurs hommages à la Princesse. On vit ensuite un ballet exécuté par des autruches, après quoi l'on entendit un petit concert, composé de sifflemens variés sur différens tons; les instrumens de cette musique étoient des serpens nuancés de diverses couleurs, que tenoient à la main des Numides montés sur de magnifiques chevaux; ils se les lançoient les uns aux autres, mais sans se faire aucun mal; enfin le coup de théâtre désiré arriva: les parois de la tente s'abaissèrent tout-à-coup, & l'on vit sur un trône d'or brillant de pierreries le charmant *Ferahchad*, qui fut reconnu sur-le-champ pour le Prince de Mauritanie. Une musique Africaine ayant aussi-tôt préludé par une brillante ouverture, le Prince, ou plutôt le Roi de Numidie chanta d'une voix éclatante, & qui se fit entendre du château, des paroles Persannes dont voici le sens.

Sultan, des Africains reconnoissez le Roi,
Et remplissez votre promesse.

Hourchid, adorable Princesse,
Au tendre *Ferahchad* vous devez votre foi.

Escarboucle, brillante pierre,
Du trône de mon pere ornement précieux,
Vous répandez moins de lumiere
Qu'un seul regard d'*Hourchid* ne fait naître de
feux :

Tout éclat doit céder à l'éclat de ses yeux

De la divine *Hourchid* tout reconnoît l'empire ;
De nos vastes déserts les cruels habitans.

Deviennent doux & caressans ;
Le lion s'humilie, & le tigre soupire.

Belle *Hourchid*, vous rendrez doux & délicieux

Un séjour brûlant & sauvage ;
Quand la Beauté change de lieux,
Le Zéphir & l'Amour sont toujours du voyage.

Il seroit impossible de dire quelle impression fit sur tous les Persans, mais particulièrement sur *Syaour* & *Hourchid*, cette déclaration poétique & musicale. Jamais fête ne fut plus donnée ni terminée

avec une satisfaction plus générale. Le Prince de la Chine lui-même fut obligé de convenir que celle de *Ferahhad* étoit bien supérieure à la sienne ; il se retrancha sur certaines circonstances qu'il n'avoit pu prévoir : d'ailleurs il renonça à l'espoir d'obtenir la Princesse de Perse, ne prétendant pas même à la voir, d'après le mal qu'on l'assura que pouvoient faire ses regards à ceux qu'elle ne vouloit pas guérir. Il reprit le chemin de la Chine, chargé de magnifiques présens que lui fit *Syaour*.

On célébra avec la plus grande pompe les nœces de *Ferahhad* & d'*Hourchid* ; ces deux heureux époux partirent ensemble pour l'Afrique, & leur postérité régna pendant plusieurs siècles sur cette partie du monde.



Los siete libros de la Diana de Jorge de Montemajor. Con la segunda parte d'Alonzo Perez. E la Diana ennamorada tercera parte por Gaspard Gil Polo.

Tel est en Espagnol le titre de la fameuse *Diane de Montemajor* & de ses deux suites. Il y a long-temps que nous avons envie d'extraire ce Roman, parce que c'est un ouvrage d'une grande réputation, & qu'il a servi de modele à presque tout un genre, celui des Romans pastoraux; mais ce genre étant bien passé de mode, & l'original étant très-long, ainsi que les traductions qui y sont conformes & qui sont très-anciennes, nous avons senti que nous aurions beaucoup à élagner, & que ce n'étoit pas une besogne aisée; nous en avions cependant deux exemples devant nos yeux, celui de Madame de *Xaintonge*, qui à la fin du siècle dernier, a fait un abrégé de la *Diane*, sous le titre de nouvelle traduction. Ce n'est qu'un petit livre qui a été réimprimé en 1735; mais tout y est, pour ainsi dire, étranglé. Les situations les plus intéressantes du Roman n'y sont point senties; enfin la Dame Auteur ou Tra-

ducteur a substitué quatre Contes de Fées de sa façon aux dernières Histoires épisodiques de la continuation de *Gil Polo*, & à des détails qu'à la vérité on pouvoit supprimer, mais qu'on ne devoit pas remplacer par des Histoires aussi peu Espagnoles que celle-là. Un M. le Vayer de *Marsilly* a publié, en 1735, un autre abrégé aussi court de la *Diane*; il ne nous a pas plus satisfait. Il porte le titre vague de *Roman Espagnol*. Nous allons tâcher de faire un extrait plus agréable & plus intéressant, d'être cependant aussi ou plus court que M. le Vayer & Madame de *Xaintonge*; de ne rien ajouter ni changer au fond d'un si beau Roman, ni à ce que nous dirons des épisodes, & de ne rien omettre d'agréable & d'intéressant.

Georges de Montemajor, né en Portugal auprès de Coimbre, passa très-jeune en Espagne, & ce fut à titre de musicien qu'il suivit l'Infant *Dom Philippe*, fils de *Charles-Quint*. Ce Prince étant monté sur le trône d'Espagne sous le nom de *Philippe II*, *Montemajor* lui resta attaché, mais ce fut en qualité de Poète & de bel-esprit. La *Diane* fut probablement composée vers le milieu du seizième siècle, & imprimée en 1560; l'Auteur mourut en 1562. Ce Roman qui jorité

dès ce temps, d'une grande réputation, étoit en sept Livres, & n'avoit point de dénouement. En 1564, *Alphonse Perez* de Salamanque, Docteur en Médecine, en publia une seconde partie ou continuation en huit Livres, mais l'Histoire de *Diane* & de *Séréno* son amant, ne finissoit point encore; il falloit une troisieme partie pour la compléter, & en 1574 il en parut deux à la fois, l'une de *Jérôme Texeda*, & l'autre de *Gaspard Gil Polo*; cette derniere, qui a été trouvée la meilleure, a absolument fait tomber l'autre, & c'est la seule qui a été traduite.

Dès 1578 *Nicole Colin* publia en François les sept livres de *Montemajor*; & *Gabriel Chapuis*, Auteur très-fécond & très-connu, traduisit les deux suites.

Dans le siecle suivant, *Pavillon*, *Remy* & *Vitray*, ont traduit ce Roman François, & postérieurement *Madame de Xaintonge*, & *M. le Vayer de Marsilly*, en l'abrégéant beaucoup.

Gaspard Bartius, savant Allemand, mort en 1658, en a fait paroître en 1625 une Traduction en très-beau Latin, à laquelle il a donné le nom d'*Erodidascalus*. Il l'a réduit à cinq Livres.

Michel Cervantes, qui écrivoit assez long-

temps après *Montemajor*, fait trouver le Roman de *Diane* dans la Bibliothèque de son Héros *Don Quichote*, & en porte son jugement comme de beaucoup d'autres ouvrages de ce genre. Il paroît faire grand cas de la première partie, qui est de *Montemajor*, mais n'estimer aucunement le second volume, qui est d'*Alonzo Perez*, & croire que le meilleur de tous est le troisième, contenant la continuation de *Gaspard Gil Polo*. Les meilleurs imitateurs de la *Diane*, sont M. *Durfé*, Auteur de l'*Astrée* qui parut sous le regne de *Henri IV*, & qui eut tant de succès, que l'on en parle du moins encore si on ne la lit plus, & le Chevalier *Philippe Sydney*, Auteur de l'*Arcadie* de la Comtesse de *Pembrok*. C'est le plus ancien de tous les Romans Anglois, & il a été long-temps le plus estimé. Si le fond en est ennuyeux, au moins contient-il des détails très-agréables, & des histoires épisodiques très-ingénieuses & très-intéressantes. Nous espérons trouver le moment d'en donner l'extrait quelque jour.

Les Bergers de la *Diane*, ainsi que ceux de l'*Astrée* & de l'*Arcadie*, ne sont pas des rustres sans éducation, sans politesse & sans galanterie, mais au contraire des Bergers tendres, délicats

& bien élevés , dont les expressions sont aussi pures que les sentimens. On assure même que tout ce que *Montemajor* leur attribue d'aventures , est arrivé à des Grands d'Espagne du temps de *Charles-Quint* , soit à la campagne , soit à la ville même , & qu'enfin ceci est un Recueil d'anecdotes de son temps , qu'il a publiées sous des noms & des lieux supposés.

L'*Elzela* , petite riviere d'Espagne (qui est à la *Diane de Montmajor* ce que le *Lignon* est à l'*Astrée* de *Durfé* prend sa source dans les montagnes des Asturies , & traversant le Royaume de *Léon* , va se jeter dans le *Duéro* , entre *Zamora* & *Miranda*. Le pays que cette riviere arrose est agréable comme le *Forez* , petite Province de France, dans laquelle est placée la scène de l'*Astrée*.

Le bruit des attraits de la charmante *Diane* attiroit une foule de bergers dans les riantes prairies qu'arrose le fleuve *Ezela*; tous les cœurs indifférens y venoient perdre leur liberté; ces vallons délicieux étoient peuplés d'amans : en les parcourant , on se croyoit dans les campagnes de *Gnide* , & *Diane* paroissoit la *Vénus* à qui tout y rendoit hommage.

C'étoit à elle en effet que s'adressoient

tous les yeux. Chaque berger, rival des autres, étoit l'instant de mériter quelque légère faveur, ou du moins un signe d'attention. Tous empressés autour d'elle, se disputoient ces foibles, mais précieux avantages, & aucun n'osoit encore se flatter d'être préféré. Si quelques regards moins sévères s'adressoient le matin à l'un d'entre eux, le soir ces mêmes regards tomboient sur un autre, & la dédaigneuse *Diane* faisoit tour-à-tour naître & mourir leurs espérances.

On vit alors paroître sur les bords du fleuve le jeune *Sénero*, qui se vantoit encore de son indifférence; un mouvement de curiosité l'avoit amené dans ce canton; il ne vouloit, disoit-il, que voir cette bergere, qu'on croyoit si redoutable, & retourner paisiblement dans son hameau; mais comment se défendre des attraits ravissans de *Diane*? Le fier *Sénero* brûla bientôt comme les autres; il tomba aux pieds de la bergere, il confessa sa témérité & sa défaite, il implora sa pitié, enfin il parvint à l'attendrir; & dans la douce surprise de deux cœurs étonnés de s'entendre, il lui déroba un aveu délicieux qui présageoit son bonheur.

Quel triomphe ! Quelle gloire pour lui ! Quelle humiliation pour ses rivaux ! Jusques-là *Diane* avoit tenu la balance égale entre eux ; elle n'avoit été que coquette ; tant qu'elle n'avoit point connu l'amour ; mais dès que son cœur se fut déclaré pour *Séréno* , elle ne vit plus que lui , n'agréa plus de soins que les siens , & daigna à peine s'appercevoir encore du nombre de ses adorateurs.

La douce habitude de se voir accrue chaque jour cette passion naissante ; nos deux amans , plus épris à mesure qu'ils se connoissoient davantage , s'aimant sans contrainte , comme on avoit coutume de s'aimer dans le siècle d'or , lorsque la candeur & l'innocence regnoient sur la terre , n'ayant de desirs que ceux dont la pudeur ne rougit pas , offroient le tableau le plus touchant aux ames que leur intime accord ne désespéroit pas. Chaque Berger de la Province donnoit la tendre *Diane* pour modele à celle qu'il aimoit ; chaque bergere citoit à son amant la sagesse & la constance de *Séréno*.

Une félicité si parfaite faisoit trop d'envieux pour n'être point troublée. Le jaloux *Délio* , un des bergers rebutés , se

lassant de combattre inutilement son rival avec les armes de la galanterie, le noircit secrettement dans l'esprit du Souverain de ces contrées, qui le croyant en effet coupable, envoya chercher *Séréno* pour qu'il vînt rendre compte de sa conduite. Il falloit partir aussi-tôt, ou s'exposer au bannissement. Quelle cruelle alternative pour l'innocent & l'amoureux *Séréno* ! il fut apprendre à sa Bergere cet ordre tyrannique. Elle étoit près de la fontaine des Aliziers, lieu ordinaire de leurs rendez-vous, & y chantoit sur sa musette les plaisirs de l'amour. Hélas ! elle en éprouva toutes les peines, quand le triste *Séréno* lui annonça qu'il falloit se séparer sans savoir quand ils se reverroient, & qu'il étoit accusé de crimes qu'il ignoroit. Pour comble d'infortune, les émissaires du Souverain les pressoient d'abrégier leurs adieux. Tous les Bergers étonnés, étoient accourus pour en être témoins. *Diane* serrant la main de son amant, fixoit sur lui ses yeux moullés de larmes, sans avoir la force d'ouvrir la bouche, & sembloit le conjurer de ne point l'abandonner. Ah ! détournes tes yeux, s'écrie enfin *Séréno*, charmante Bergere, hier ils portoient dans

mon ame l'ivresse du bonheur , ils y portent aujourd'hui le désespoir. En répétant ces tristes mots, il dégageoit doucement sa main , & peu-à-peu il s'éloigna. *Diane* immobile, devenue presque insensible par l'excès de sa douleur, le voyoit partir sans transports, sans sanglots, sans plaintes ; mais les affreux symptômes de la mort se répandoient sur son visage, dont les vives couleurs étoient ternies.

On trembla que ce moment ne lui coûtât la vie , & on se hâta de la transporter chez elle , pour lui donner des secours , tandis que *Séréno* , en proie à des chagrins non moins cuisans, suivoit ses guides cruels. C'est ainsi que se passa cette séparation, la plus touchante que l'on ait vue dans ces cantons.

Les Bergers qui soupiroient pour *Diane*, ravis en secret du départ de leur rival préféré, parurent quelque temps pénétrés de la vive douleur de *Diane*, qu'une mélancolie profonde poursuivoit par-tout. Peu-à-peu ils osèrent s'égayer , ils hasardèrent de lui donner quelques fêtes ; ils prirent des soins de plus en plus pressans , pour faire oublier leur rival , & mirent dans leur conduite tout l'art d'un Médecin

habile, qui veut insensiblement dérober à la mort une proie qu'elle croit tenir. *Délio* qui avoit eu ses vues en éloignant *Séréno*, ne s'amusa pas à ces foibles & innocens moyens; il demanda *Diane* à ses parens; & comme il étoit le plus riche Pasteur de ce canton, il obtint d'eux la main de cette Bergere, qui lui fut livrée sans trouver un défenseur. Le perfide avoit usé de tant d'adresse & de précaution, qu'elle perdit sa liberté sans pouvoir protester contre cette injuste violence, ni implorer le secours de ses amans, qui, dupes des apparences, croyoient que ce mariage précipité étoit l'effet de son choix.

Aimable *Séréno*! occupé à confondre l'imposture, tu ne savois pas à quel point étoient parvenus tes malheurs. Pendant que d'inutiles larmes flétrissent cette fleur que tu avois respectée, pendant qu'un odieux mari asservit ta Bergere, à ses loix, tu te flattes qu'elle ne vit que pour toi: tu fais connoître à ton Souverain ton innocence, tu lui parles de ta flâme, tu le fais repentir d'avoir jetté un nuage sur de si beaux jours, & tu hâtes ton retour, impatient de faire partager ces transports à celle qui est perdue pour toi!

Quelle révolution funeste s'opéra dans l'ame du Berger, lorsqu'arrivant en triomphe sur les bords du l'Ezela, il ne vit plus cet essaim d'amans que le dépit venoit d'en chasser ! Il demande sa belle Maîtresse ; on lui répond qu'elle est dans les bras d'un autre. . . . Il frémit à ces mots, il se les fait répéter. La solitude & le silence qui regnent autour de lui n'en confirment que trop la vérité. Il mesure des yeux cette vaste plaine, ces gazons dont il fouloit autrefois l'émail en folâtrant avec sa *Diane*. Il voit encore leurs noms entrelacés gravés sur l'écorce des chênes ; il voit cette fontaine où ils avoient pris mille fois les Dieux à témoins qu'ils s'aimeroient toujours. La Parjure, s'écrie-t-il à chaque objet qui lui rappelle quelque faveur passée ; la Parjure ! comme elle m'a trahi ! comme elle s'est jouée de ma crédulité ! Enfin, emporté par la violente agitation de son ame, fuyant des lieux où tout irritoit sa rage, il s'enfonce dans les forêts voisines, & court jour & nuit dans leurs sombres détours, en conjurant les Parques de couper le fil d'une vie plus cruelle pour lui que la mort. Voici un

échantillon de ce qu'il chantoit, persuadé que *Diane* l'avoit trompé & abandonné pour *Délio*.

La Bergere que j'aimois tant ;
 Et que peut-être j'aime encore ;
 M'a fait cent fois le vain serment
 D'être toujours sensible au feu qui me dévore ;
 Un jour sur le sable léger ,
 Je vis écrire à la coquette
 Avec le bout de sa houlette :
Plutôt mourir que de changer.
 Ce qu'elle a tracé sur le sable
 Pour entretenir mon erreur ,
 Hélas ! l'Amour , d'un trait durable ;
 L'a gravé dans mon tendre cœur.

Un matin qu'il erroit dans l'épaisseur d'un bois , il entend des soupirs qui lui annoncent une douleur aussi vive que la sienne ; il s'approche , & reconnoît , malgré sa pâleur , le sensible *Sylvain* , un de ceux qui avoient aimé *Diane* le plus éperduement , & qui ayant le plus de droit à remplacer *Séréno* , étoit aussi le plus outré de la prétendue préférence dont *Délio* s'énorgueillissoit. Réconciliés

par leur perte commune, ces deux rivaux s'embrassent; ils n'avoient plus rien à se disputer : tous deux étoient au comble du malheur; ils unirent leurs chants plaintifs; ils exhalerent en longs gémissemens le feu qui les consumoit; & tantôt dominés par la fureur, tantôt ramenés par l'amour, ils invoquoient ou maudissoient leur Bergere si belle & si perfide.

Dans ce désordre de leurs sens, ils se plurent à rester long-temps sous la triste obscurité des feuillages; mais enfin rappelés par les besoins de leurs troupeaux, ils se rapprocherent des bords du fleuve, où le hasard leur fit rencontrer une jolie Bergere aussi affligée qu'eux, & dont les yeux abattus dévoiloient une ame profondément atteinte. Cette ressemblance les porta à se lier avec elle; & comme le besoin de pleurer en liberté rend la douleur confiante, les Bergers ne lui déguiserent pas le sujet de leurs sanglots. La Bergere se déchaîna contre la légéreté de *Diane* qui avoit trahi de pareils amans; & pour leur prouver qu'il est des hommes aussi cruellement volages, elle leur raconta ainsi son histoire.

Histoire de Silvanie.

Il faut que vous sachiez , Bergers, que dans les hameaux qui m'ont vu naître, on célèbre tous les printemps la fête de *Cerès*, fête établie par nos ayeux pour obtenir de fertiles moissons. Toutes les Bergeres du canton, vêtues de robes blanches & le visage voilé, s'assemblent dans un enclos consacré à la Déesse; & pendant que les hommes, qui en sont exclus, s'amuseut au -dehors à divers exercices d'adresse, elles commencent les cérémonies sacrées par des hymnes, des sacrifices, des offrandes qui sont bientôt suivis de jeux, de festins & de danses; car il n'est point de fêtes plus brillante & plus gaie que celle de *Cérès*. Tous les devoirs religieux y ont l'apparence des plaisirs, & leur attrait est une adresse des Instituteurs pour en prévenir la négligence.

Qui l'eût pensé, que mes malheurs naîtroient du sein de ces pieux plaisirs? Ce fut à une de ces fêtes, que, fatiguée de nos divertissemens, j'allois m'asseoir sur le gazon à l'ombre d'un tilleul; une

Bergere m'y suivit, se plaça à mes côtés ; & soulevant un coin de son voile blanc qu'elle rebaisa soudain , me laissa voir furtivement des yeux admirables qui me prévinrent pour elle , & m'inspirèrent la plus vive curiosité. Cette Bergere étoit grande, bien faite, je présomai qu'elle étoit belle , & je la regardois avec une innocente volupté , lorsque d'une main délicate , potelée , plus blanche mille fois que la neige , elle prit doucement la mienne, la porta timidement sur son cœur qui palpitoit avec force , & demeura ainsi comme ravie. Moi qui me sentoisi si tendrement pressée par une si jolie main , émue de ces caresses affectueuses , ne sachant si je devois m'y livrer, je laissois aller mon bras sans résistance. Je baïssois mes yeux pour cacher leur trouble , & n'osois rien dire à la Bergere. Enfin , surmontant ma honte, je lui demandai si j'étois connue d'elle , & pourquoi elle me témoignoit une si vive amitié. Belle *Sylvanie* , me répondit-elle , pardonnez ma témérité : je cherche depuis si long-temps l'occasion de vous connoître, que je la saisis avec un transport avide dont mes sentimens

pour

pour vous font l'excuse. Quoi, lui dis-je humblement, une simple Bergere d'aussi peu de mérite que moi est-elle digne d'un tel attachement? Ah! *Sylvanie*, reprit-elle, que vous êtes cruelle avec votre modestie! Ne fais-je pas ce que vous valez? Plût au Ciel que j'eusse autant de titres pour aspirer à toucher votre cœur, que vous en avez pour vous rendre maîtresse du mien! Hélas! je suis femme; on flattoit mon amour propre, on échauffoit ma sensibilité, pouvois-je résister? Pouvois-je refuser à cette Bergere caressante le retour de tendresse qu'elle savoit si éloquemment demander? Je l'assurai que je desirois ardemment d'être la première dans son cœur, je lui promis de ma part une amitié sincère; & enchantée de ses remerciemens & de ses propos séducteurs, j'oubliai si bien la fête, mes compagnes & le déclin de la lumière, que je fus toute étonnée de voir descendre les ombres de la nuit, tandis qu'il nous restoit encore mille choses à nous dire.

Heureusement la lune brilloit à travers les arbres, & nous prêtoit sa clarté pour regagner nos hameaux. Je me levai avec

regret; & comme j'avois déjà détaché mon voile, je priai ma nouvelle amie d'en faire autant, pour nous reconnoître à l'avenir; mais elle résista à mes instances, éluda les attaques de ma curiosité, & fut irriter mes desirs avec tant d'art; que piquée de son peu de complaisance, & m'éloignant de dépit, je lui reprochai amèrement de m'avoir abusée par de feintes caresses & de faux semblans d'amitié. Ciel! que dites-vous? s'écria-t-elle alors en me suivant; moi je vous trompe! moi je ne vous aime pas! Ah! Sylvania, que me forcez-vous d'avouer... Je vous ai trompée, il est vrai, mais c'est en vous montrant sous le voile de l'amitié des transports que l'amour réclame; c'est en vous faisant aimer sous ses habits, un Berger qui vous adore.... & voyant sur mon visage plus d'étonnement que de colere; voilà mon crime, continua-t-elle; voilà la seule faute dont je suis coupable. Punissez - moi de tout votre courroux; je ne veux pas m'y soustraire. *Alanis* est mon nom; je suis Pasteur de ce hameau voisin; mais hélas! si la puissante *Cérés* ne s'est point offensée de voir un amant déguilé parmi les Vierges qui ont aujourd'hui

d'hui célébré sa fête ; si sa clémence a favorisé ma flamme , est-ce à vous , *Sylvanie* , à vous montrer plus sévère ? A ces mots elle arracha son voile , & se jettant à mes genoux , elle les embrassa de l'air le plus suppliant. La douce lueur de la lune jettoit sur son visage un coloris charmant ; ses yeux pétillans d'étincelles amoureuses , sollicitoient tendrement sa grâce , en me perçant de mille traits. Ah ! quelle est la foiblesse d'un cœur qui se rend ! Dangereuse amie , lui dis-je , relevez-vous ; si c'est ainsi que vous trompez , je vous pardonne.

Les cris de mes parens inquiets interrompirent cette scene. La nuit étoit avancée , ils me cherchoient par-tout avec frayeur ; il fallut les rejoindre & cacher à leurs yeux l'impression qu'*Alanis* avoit faite sur moi ; mais qu'elle agissoit impérieusement sur mon ame ! Non , l'amour n'eut point d'aurore pour moi , il passa rapidement à son midi , & me pénétra d'abord de ses plus vives ardeurs. A peine avois-je quitté ce Berger , que je brûlois du desir de le revoir. Oui , j'avois déjà le délire des grandes passions.... Ah ! qu'il alluma de feux dans mon cœur ! ...

Puis-je penser sans indignation! puis-je le dire sans expirer de honte!... O Bergers! ô souvenir humiliant! Cet amant si beau, si passionné, si séduisant, qu'un seul instant vit triompher de moi, ce n'étoit qu'une Bergere nommée *Isménie*, qui, jalouse à l'excès de la tendresse de son Berger *Alanis*, croyant avoir surpris plusieurs fois ses regards fixés sur moi, & supposant vingt trahisons dans un coup d'œil innocent, profita d'une ressemblance rare que la nature avoit mise entre eux, pour venir sous son nom sonder mon foible cœur. Vous avez vu comment le hasard la servit pour son malheur & le mien. La facilité de ma défaite confirma ses soupçons; elle supposa entre *Alanis* & moi un commencement d'intelligence; & furieuse de cette infidélité imaginaire, elle éclata contre son amant, en lui détaillant, pour le confondre, tout ce qui s'étoit passé entre elle & moi.

Alanis étoit innocent; il aimoit sincèrement l'imprudente *Isménie*, & fit tous ses efforts pour la désabuser; mais bientôt il se rebuta; il s'accoutuma à penser qu'une autre Bergere lui offroit des

noeuds plus doux. La vanité qu'il en conçut, porta atteinte à sa constance; il sentit qu'il pouvoit être volage : en faut-il plus pour le devenir? Cependant j'étois en proie aux inquiétudes les plus cruelles; depuis quinze jours entiers, dont mon impatience faisoit autant de siècles; je cherchois dans nos prairies mon amant prétendu; je ne le voyois point paroître; j'en ignorois la cause, & les plus funestes pensées s'offroient tour-à-tour à mon esprit.

Enfin, *Alanis* emporté par un ardent desir de me connoître, vint se présenter sur mon passage. Quelle fut ma joie! je crus revoir ces traits qui m'avoient séduite, tant étoit grande leur conformité mutuelle; la contenance du Berger étoit timide; je lui demandai s'il avoit oublié son pardon; je lui reprochai de s'être rendu réellement coupable par sa négligence : ce langage l'enhardit; il se rappella quel rôle il avoit à soutenir, se justifia aisément, dissipa mes allarmes, prit le ton d'un amant qui plaît, sollicita & obtint de fréquens rendez-vous, & dans tous me montra tant de passion, de sagesse & d'esprit, que je regrettai les instans que

J'avois passés dans une pénible indifférence. Il sembloit que l'amour m'eût donné une ame nouvelle, & cent fois plus subtile & plus vive. Je m'applaudissois de m'être trouvée si subitement sensible. Amour ! amour ! disois-je quelquefois dans mon ivresse, tes bienfaits surpassent mes vœux ! Si tu m'as ôté la liberté de choisir, c'étoit pour me donner mieux.

Tant d'amour & de bonne-foi ne pouvoient manquer de m'attacher *Alanis* ; aussi se reprochoit-il chaque jour de jouir lâchement de mon erreur. On m'avoit à la vérité vaincue en son nom. Il sentoit bien que c'étoit lui que j'aimois ; cependant, il ne pouvoit s'honorer uniquement de ma conquête, & sa délicatesse en étoit offensée : vingt fois il fut prêt à se jeter à mes pieds, & se retint dans la crainte de me déplaire ; enfin, se fiant à ma tendresse pour lui, & voulant prévenir les éclats d'*Isménie*, il m'avoua la tromperie qu'elle m'avoit faite, trompée elle-même par sa jalousie. Mon dépit fut extrême ; mais qu'*Alanis* fut bientôt le calmer ! Il n'oublia rien de ce qui pouvoit m'attendrir ; il me jura qu'il n'avoit que foiblement aimé cette défiantte Bergere. Il me

persuada qu'à ma vue un feu brûlant avoit épuré son ame, & que mon image s'y étoit gravée. J'aimois, je fus crédule; mon amant me paroïssoit sincere. Ah! sans doute, il l'étoit alors. Pouvoit-il montrer des sentimens si vifs sans en être pénétré? Content d'avoir débarrassé son cœur de ce secret qui lui pesoit, il devint plus tendre, plus empressé que jamais; il se fit gloire de porter ouvertement mes fers, & brava toutes les avances d'*Isménie*, qui, outrée de lui avoir aplani le chemin de l'inconstance, tenta long-temps de le ramener à elle, sans pouvoir y réussir. Mon bonheur étoit alors à son comble. La foi d'*Alanis* me paroïssoit inébranlable; j'allois prier mes parens de la couronner..... Pourquoi ces jours de délices s'enfuirent-ils si rapidement? O charmes inexprimables de l'amour heureux! Doux épanchemens de deux cœurs unis! Plaisirs des Dieux! est-il vrai que je vous ai goûtés?

Sylvanie s'arrêta, suffoquée par ses larmes. Les Bergers la consolèrent en y mêlant les leurs, & elle continua ainsi. *Isménie* voyant que son Berger étoit perdu pour elle, prit le parti de l'oublier, &

seignit de se montrer sensible aux soupirs d'un autre appelé *Montain*, qu'elle avoit constamment rebuté lorsqu'*Alanis* étoit cher à son cœur. Elle ne vouloit d'abord que dissiper son ennui ; mais *Montain* profita de ce retour avec tant d'adresse, qu'elle l'aima bientôt réellement, & lui permit de la demander en mariage.

Croiriez-vous, Bergers, que l'ingrat *Alanis*, comblé de mes faveurs, ne put apprendre sans dépit le bonheur de cet ancien rival ? Il ne voulut point qu'un autre fût possesseur d'un bien qu'il avoit rejeté ; regrettant par une basse envie sa première chaîne, il brisa peu-à-peu celle qui nous unissoit, & alla recommencer auprès d'*Isménie* le rôle de soupirant ; mais il ne put la détacher de son rival, & il éprouva à son tour le tourment d'aimer qui nous méprise.

Il n'étoit occupé que des moyens d'appaîser le courroux d'*Isménie*, & moi que de ceux de ranimer son amour éteint ; lorsqu'un nouvel incident vint compliquer toutes nos intrigues. Le vieux pere de *Montain* & le mien eurent quelques arrangemens à prendre concernant les bornes de nos pâturages, ce qui força le

bonhomme à venir souvent chez nous avec son fils; & comme si j'avois été née pour enlever tous les amans d'*Isménie* & les perdre ensuite, ce jeune Berger ne me vit pas plutôt qu'il m'aima éperduement. Voilà donc chacun de nous à la quête d'un cœur qui brûle pour un insensible. Nous nous évitions par-tout l'un l'autre, en cherchant l'objet que nous voulions toucher; mais il sembloit que l'amour se fît un jeu de nous réunir pour jouir de nos regrets. *Montain* me suivoit par-tout où je fuyois pour cacher ma honte; sa maîtresse, qui observoit ses pas, accouroit sur-le-champ pour tâcher de le ramener à elle, & elle-même étoit arrêtée par *Alanis*. Si je demandois à mon infidèle comment il avoit pu oublier mes bontés & ses sermens, il regardoit tendrement *Isménie*, & la conjuroit de lui pardonner. Cette Bergere jalouse accabloit *Montain* de ses reproches, tandis qu'il ne pensoit qu'à me peindre son amour, sans pouvoir se faire écouter.

Telle fut pendant quelque temps notre situation; enfin tous ces mouvemens firent de l'éclat. Mon pere s'en étant apperçu, me fit quitter le pays, & m'adressa à une de mes parentes qui habite ces rives. J'ai

appris depuis que *Montain* étant revenu aux pieds d'*Isménie*, cette Bergere l'avoit épousé, & avoit donné sa sœur à *Alanis*. Mon amant m'est échappé, & mon amour me reste. Puisse le perfide trouver dans les bras de son épouse le bonheur dont il m'a privée ! Je m'accuse seule des tourmens que j'endure. Pourquoi ai-je compté sur un cœur que je ne devois qu'à l'inconstance ?

Les Bergers avouèrent qu'*Alanis* n'étoit pas moins coupable que *Diane* : ils plainquirent *Sylvanie*, qu'une aveugle fatalité avoit plongée dans des chagrins auxquels ils étoient eux-mêmes en proie. Ces trois amans, atteints des mêmes affections, se convenoient trop pour gémir séparément ; tous les jours ils se rendoient, au lever de l'aurore, dans un vallon solitaire, ils y soupiroient sans contrainte, & se consoloient l'un l'autre par de longues conférences sur les malheurs de l'amour. Nous ne croyons pas qu'elles puissent intéresser, & nous les supprimerons, ainsi que toutes les discussions galantes, & nombre de plaintes poétiques, que *Montemajor* a semées abondamment dans son ouvrage.

Cette société amoureuse vit un jour trois satyres qui entraînoient avidement dans leurs grottes autant de belles filles *, dont les cris ne pouvoient les émouvoir. *Séréno & Silvain*, indignés de cette cruauté, chargerent leurs frondes, & se disposèrent à attaquer ces demi-monstres. Voyant qu'il falloit se défendre, ils confierent à l'un d'eux la garde de leur proie, & les deux autres fondirent sur les Bergers. *Séréno & Silvain* ne pouvant lancer des pierres que de loin, furent bientôt sans défense, ils alloient être punis de leur compassion, lorsque deux flèches décochées coup sur coup percerent les deux satyres, & firent lâcher prise au troisieme.

Cet événement tenoit du prodige; une grande Bergere armée d'un arc & d'un carquois parut alors, & s'en déclara l'auteur. Les Belles & les Bergers qu'elle venoit de sauver d'un péril affreux lui témoignèrent leur reconnoissance; ils la prièrent de se faire connoître à eux, elle

* L'Auteur Espagnol fait raconter par les trois filles toute l'histoire de leurs amours. Ce n'est qu'après ce récit qu'arrivent les Satyres.

céda à leurs desirs avec complaisance, & parla ainsi.

Histoire de Félicsmène.

Mon pere & ma mere, uniques rejetons de deux nobles familles de la grande Vandalie *, avoient depuis long-temps unis leur destinée, sans avoir pu obtenir des Dieux un gage de leurs amours. Ils avoient en vain multiplié les sacrifices, les prieres & les larmes. Leur âge avançoit, & ils désespéroient de goûter la douce satisfaction de se voir renaître dans un enfant désiré. Enfin ma mere éprouva quelques symptômes de grossesse; elle l'annonça à mon pere en tressaillant de joie. Leurs transports furent inexprimables, mais ils jouirent peu de leur félicité.

L'histoire du jugement de *Paris* fit naître un soir entr'eux une légère discussion. Ma mere, femme vertueuse, se

* C'est sans doute l'Andalousie, belle Province d'Espagne, qui prend son nom des Vendales, peuple barbare du Nord qui passa en Espagne, & y domina pendant long-temps.

plaignoit de ce que la pomme avoit été refusée à *Minerve*, & prétendoit qu'en la dédiant à la plus belle, les Dieux la destinoient à celle qui réunissoit la beauté de l'ame à celle du corps. Mon pere, homme galant, applaudissoit à la préférence qu'avoit obtenue *Vénus* : tous deux défendoient avec chaleur leur opinion. Heureusement ma mere réunissoit la sagesse & la beauté, que chacune des Déeses n'avoit que séparément ; enfin mon pere lui dit amoureusement que sa présence eût évité à *Paris* le reproche d'une injustice, & ils s'endormirent d'accord ; mais un songe effrayant vint bientôt troubler le repos de ma mere. *Vénus* s'offrit à ses yeux ; son beau visage étoit défiguré par la colere : femme ingrate, lui dit-elle, tu oublies les faveurs dont je t'ai comblée ; tu me juges indigne du prix qu'ont obtenu mes charmes ; éprouve aujourd'hui ma vengeance. Tu vas mettre au jour une fille qui te coûtera la vie, & que je tourmenterai par les passions les plus malheureuses.

Que ma mere fut troublée de cet arrêt cruel ! mais *Minerve* lui apparut aussi-tôt avec un visage doux & serein : Mortelle

vertueuse, lui dit-elle, je te plains d'avoir imprudemment irrité *Vénus*; cette mere des cruels amours ne te pardonnera jamais tes mépris, & je ne puis détourner de ta fille les maux qu'elle lui prépare; mais je la doue d'un esprit ferme, qui la soutiendra dans le malheur, & fera tourner à son profit les foiblesses de son cœur.

Cette scene, en bouleversant tous les sens de ma mere, avança le terme de ma naissance. Elle accoucha de moi deux jours après, & mourut sans jouir même du plaisir d'embrasser un enfant qui lui coûtoit si cher. Mon pere accablé de sa perte, la suivit au tombeau; & moi que les destins cruels attachoient au monde pour y vivre infortunée, je fus conduite chez une de mes parentes qui me donna l'éducation convenable à mon rang.

Je parvins à ma dix-septieme année, sans cesse agitée par des desirs inquiets, & malheureuse par une sensibilité sans objet. *Vénus* me préparoit aussi à devenir sa victime. Enfin l'instant arriva. Un jeune Seigneur de la Province me vit, me trouva belle, & s'enflamma pour moi. Sa galanterie lui fit employer tous les moyens faits pour séduire. Les sérénades,

les bouquets, & les présens faits sans que je pusse me douter de quelle part ils me venoient; les fêtes de toute espece, rien ne fut négligé. Je feignis cependant d'être indifférente, quoiqu'il me parût bien doux d'être aimée. Ma sagesse combattoit les mouvemens d'une passion naissante; mais mon fragile cœur n'avoit besoin que d'être bien attaqué pour se rendre; on me tendit un piège redoutable, & j'y tombai.

Une de mes femmes s'aperçut du trouble de mon ame, elle m'arracha mon secret, & captiva ma confiance. *Dom Félix*, à qui rien n'échappoit, vit qu'elle seule pouvoit servir sa flamme; il rompit sa fidélité, & l'engagea à glisser une lettre sur ma toilette. Je la lus sans m'en défier. Quels sentimens elle me fit éprouver! *Dom Félix* y avoit prodigué les expressions de la plus vive tendresse. Ma sagesse devint trop foible contre un ennemi si puissant. Je lui fis une réponse dans laquelle je voulus paroître irritée, & ne fut que tremblante. Vous jugez bien que mon amant profita de ce premier succès; il n'eut bientôt plus besoin de détour pour me faire accepter ses lettres. Peu-à-

peu il m'accoutuma à l'écouter lui-même, & par des gradations infensibles il m'amena au plus haut point d'intimité.

Son pere ayant appris alors la vivacité de notre mutuel amour, ne voulant pas que son fils contractât si jeune un engagement très-solable, le força d'aller se montrer à la Cour de la Princesse *Auguste*. Son désespoir parut égal au mien; il jura de n'aimer que moi, malgré tous les événemens.

Hélas! ses sermens ne me tranquilliserent pas. La cruelle jalousie vint accroître dans mon cœur les peines de l'absence. Je me représentois mon amant dans une Cour aimable, entouré d'objets charmans; & prévoyant que mon image lui feroit contr'eux d'un foible secours, je conçus le hardi projet d'aller le joindre. Pour cela je dépouillai les habits de mon sexe, &, déguisée en jeune Page, je me rendis à la Cour de la Princesse.

Dès le soir de mon arrivée, me promenant dans la Ville pour prendre quelques informations, je fus arrêtée près d'un Palais par une troupe de Musiciens, parmi lesquels je reconnus *Fabio*, Page de mon amant. Au même instant parut, sur

une terrasse, une femme belle & richement parée. Commencez, mes amis, dit alors *Fabio* aux Musiciens : voilà celle que *Dom Félix* adore. Dieux ! quel saisissement j'éprouvai à ces mots ! Je fus au moment de perdre tout sentiment ; mais revenant peu-à-peu à moi, & trouvant des forces dans mon amour outragé, je résolus de traverser les desseins du perfide ; je dissimulai ma douleur, & je choisis un moment favorable pour aborder *Fabio*. Il étoit de ma Province ; je connoissois sa famille ; il me fut aisé de lier avec lui une conversation dans laquelle il me confirma ce que mon cœur ne sentoit déjà que trop. *Célia* étoit le nom de la belle personne que j'avois vue ; *Dom Félix* étoit depuis peu épris de ses charmes, & lui donnoit une sérénade ce soir-là. Bientôt je vis arriver cet ingrat, plus séduisant que jamais, & paré des couleurs de sa Dame. Le ton de la Cour avoit ajouté à ses graces naturelles ; il chanta quelques couplets qui peignoient sa flamme en s'accompagnant d'un luth. Ah ! combien j'eus alors besoin de toute ma fermeté ! Pour sentir quelle fut mon

agitation, il faudroit avoir mon cœur, ce cœur que *Vénus* m'avoit donné dans sa colere. *Don Felix* se retira; je le suivis en causant avec *Fabio*, qui me prit en affection, me confia qu'il cherchoit un second Page pour son maître, & me proposa de remplir cette place. J'acceptai avec avidité un poste si favorable à mes projets, & je fus présentée à mon amant qui ne me reconnut point, soit que l'inquiétude eût altéré mes traits, soit qu'ils fussent effacés de sa mémoire.

Il continua à donner des fêtes à *Célia*; & moi, jugeant à sa tristesse qu'il ne faisoit pas de grands progrès sur son cœur, j'employai tant d'adresse pour exciter sa confiance, que m'appellant un jour dans son cabinet, il m'avoua qu'il n'avoit pu encore obtenir d'elle aucune réponse; & imputant ses rigueurs à la maladresse de *Fabio*, il me chargea pour elle d'une nouvelle lettre. Je le flattai d'un succès plus heureux, que je me propoisois intérieurement de troubler; & m'étant fait introduire auprès de *Célia*, je pris avec un feu apparent les intérêts de mon perfide, & lui insinuai malignement qu'elle devoit le

payer de quelque retour, puisqu'il abandonnoit pour elle une femme charmante dont il étoit adoré. Cette nouvelle, & bien plus encore, un penchant subit qui attira sa maîtresse vers moi, acheverent de l'éloigner de *Dom Félix*, dont elle affecta de me parler avec mépris. Elle se détermina cependant à lui répondre, en réfléchissant qu'il falloit le ménager, si elle vouloit me revoir. Cette faveur simulée nous perdit tous. Mon amant enchanté de mon message ne voulut plus se servir que de moi. Chaque jour ma vue enfonçoit le trait dans le cœur de *Célia*. Elle s'abusoit sur son sexe; & ne voyant dans moi qu'un jeune & joli Page, elle s'étonnoit que je n'interprétasse pas ses regards.

Cependant ma position devenoit de plus en plus épineuse; & s'il m'étoit difficile de la désabuser, il m'étoit absolument impossible de la satisfaire. Je continuois à éluder toutes ses attaques, tant de froideur l'irritoit, & son dépit retomboit sur *Dom Félix*, dont elle éloignoit de jour en jour les espérances, après les avoir flattées. Mon embarras s'accrut encore par l'état de langueur où ses refus réduisoient mon amant. Il se

livra à une noire mélancolie qui le minoit visiblement. Son danger me fit oublier sa trahison ; & aimant mieux le voir vivre inconstant que de le perdre , j'eus le courage de me jeter aux pieds de *Célia* , & de la conjurer d'être moins sévère , si elle ne vouloit voir périr le plus aimable des hommes. Quoi ! cruel , me dit-elle , peux-tu ignorer que je brûle pour toi ? & si tu le fais , dois-tu chercher à m'intéresser pour un autre ? Tu me laisses consumer dans la douleur de ne pouvoir te plaire , & tu veux que je sois sensible à la flamme de ton maître ! En achevant ces mots , elle entra brusquement dans son cabinet , & s'y renferma. J'employai en vain pour la calmer tout ce que mon cœur me suggéra de plus attendrissant. Ingrat , laisse-moi , continua-t-elle , rien ne peut réparer l'outrage que tu me fais ; je vais terminer des jours que tu m'as rendus odieux. Je me retirai toute effrayée , sans rien dire à mon amant de cette scène qui lui ôtoit tout espoir. Le lendemain il apprit qu'elle étoit morte subitement. Comment vous peindre sa désolation , & combien mon cœur fut déchiré de lui voir prodiguer

tant de regrets à ma rivale ; mais le coup le plus cruel ne m'étoit pas encore porté. *Dom Félix* disparut quelques jours après, sans que personne fut ce qu'il étoit devenu : j'abandonnai aussi-tôt des lieux si funestes ; je pris l'habit de Bergere, & depuis un an je coure de Province en Province, sans avoir de nouvelles de l'ingrat que j'idolâtre.

Félistène ayant fini son histoire, ces belles filles lui apprirent qu'elles étoient des Nymphes consacrées au service de la Déesse *Diane*, dont le Temple n'étoit pas loin de là. Elles y demeuroient avec la sage Prêtresse *Félicia*, qui savoit adoucir les rigueurs du sort, & qu'un grand nombre d'illustres infortunés venoient souvent consulter. Elles offrirent à *Félistène*, à *Bélise* & aux deux Bergers de les y conduire. Ils acceptèrent tous cette proposition, & suivirent les trois Nymphes.

Après avoir marché quelque temps en agitant diverses questions d'amour, voyant que le jour alloit finir, ils gagnèrent un petit bosquet dans l'intention d'y passer la nuit. Ils y trouverent un vieux bâti-

ment dont plusieurs pierres défendoient l'entrée. La curiosité les porta à y pénétrer. Quelle fut leur surprise lorsqu'ils apperçurent à la clarté d'une lampe une jeune personne qui dormoit sur un lit de gazon ! Son sommeil paroissoit fort agité , sa parure étoit dans le plus grand désordre, ses cheveux épars & négligés cachotent une partie de son visage, que la seule impression de la douleur eût rendu intéressant. Au bruit que firent nos voyageurs, elle s'éveilla en sursaut, & effrayée de voir près d'elle tant de personnes inconnues : que voulez-vous de moi, leur dit-elle ; pourquoi venez-vous troubler l'asyle d'une infortunée ? Cette mesure ne peut plaire qu'à des amans désespérés, réduits à désirer la mort. Hélas ! s'écria *Sylvanie*, tous nos malheurs ne nous rendent que trop dignes de l'habiter ! Si vous nous connoissiez, *Bergere*, vous avoueriez que nous ne profanons pas des lieux consacrés aux pleurs. La jeune Solitaire, rassurée par ce début, fit asséoir les Nymphes & leur suite. *Séréno*, *Sylvain*, *Félistène* & *Sylvanie* l'entretinrent de leurs tristes aventures, & la prièrent de

leur confier les siennes : elle se fit beaucoup presser, car autant les vives douleurs cherchent à s'épancher dans le sein d'un confident, autant on aime à dissimuler ces chagrins profonds dont on s'est pénétré dans le silence; enfin, elle parla en ces termes, en passant légèrement sur les détails.

Histoire de Bélise.

Bélise est mon nom; je suis née de riches parens qui habitent ce Bourg si renommé par l'ancienneté des familles qui le composent. J'avois pour voisin le vieillard *Arcenis*, veuf depuis long-temps d'une très-aimable femme, dont il ne lui restoit qu'un fils qu'il avoit envoyé à l'Université de Salamanque. Ce vieillard conçut pour moi une passion que son âge ne pouvoit plus m'inspirer. Je le trouvois par-tout sur mes pas, sans pouvoir le rebuter par mon indifférence. Il ne cessa de m'obséder pendant quatre ans, & me rendoit l'amour odieux à force de me l'offrir dans toute son importunité. Son fils appelé *Arfilée*, revint alors de Salamanque, orné de tous les

avantages d'une éducation distinguée, & ayant de plus la jeunesse & les graces. Il prit pour moi tous les sentimens de son pere, & vous jugez bien qu'il fut moins maltraité : il est si naturel d'aimer ce qui nous plaît le plus !

Arcénis ne s'apperçut pas du changement qui s'opéroit en moi ; il conservoit toujours quelque espoir ; & croyant qu'il parviendroit à m'attendrir, si son fils l'aïdoit de son esprit, il lui fit demander, sous un nom emprunté, quelques lettres passionnées & ingénieuses, dont il vouloit se faire honneur auprès de moi. Mon cœur y reconnut le langage d'*Arfilee* ; je ne devins que plus favorable à l'amour naissant du jeune homme qui s'étoit déjà expliqué par ses regards, & j'en écoutai l'aveu de sa bouche avec un plaisir que je ne pus lui déguiser ; mais nous ne pouvions nous voir que difficilement ; la contrainte nous força de recourir au mystère, & nous fûmes bientôt d'intelligence.

Un grand mûrier s'élevoit pour mon malheur près des fenêtres de ma chambre ; mon amant me fit observer combien il nous étoit aisé d'en profiter pour nous
entretenir

entretenir ensemble toutes les nuits. J'eus la foiblesse de me rendre à ces instances, je lui donnai le rendez-vous qu'il desiroit; préparez-vous à entendre le plus tragique événement.

Dès que le soir est venu, je me mets, à ma fenêtre, je donne à mon amant le signal convenu, il monte sur le mûrier; à peine m'a-t-il dit quelques mots, qu'une fleche le perce, il tombe & meurt en prononçant mon nom. Au son de sa voix, son meurtrier le reconnoît, & accourt tout égaré; c'étoit son pere *Arcénis*, qui se promenant autour de ma maison, m'avoit apperçue à ma fenêtre, m'avoit entendu agiter le feuillage du mûrier, & dans son transport jaloux, y avoit lancé cette fleche trop fatale. Il se jette sur son fils sanglant, le trouve expiré, pousse un cri aigu, & se perce d'un coup de poignard. Figurez-vous l'effroi d'une femme témoin d'un spectacle aussi affreux, dont elle est la cause. Je ne m'arrête point à vous dire ce que je devins dans ce moment de crise. Qui peut décrire de pareilles angoisses, ne les a que foiblement senties! Je m'enfuis toute éplorée de la maison de mon pere, & m'arrêtai dans ce boi

peu fréquenté. Tout mon plaisir est de contempler sans cesse ce désespérant tableau. Mon œil se plaît à distinguer le sang d'un amant chéri. Je me pénétre des pensées les plus noires, & il m'est doux de sentir que ma vie s'éteint, dévorée par un poison que j'aigris chaque jour.

Quoique les Nymphes connussent peu les tragiques effets des passions, il leur fut facile de juger combien étoient dangereux de pareils transports, sur-tout quand on étoit forcé de les étouffer : émues de pitié elles voulurent aussi rendre service à cette Bergere. *Bélise*, dit l'une d'elles, un malade est soulagé lorsqu'on lui fait entrevoir sa guérison ; suivez-nous au temple de *Diane*. Qui fait ce que les Dieux vous y réservent ! Non, non, s'écria *Bélise*, le désespoir a trop de charmes pour un cœur comme le mien ; je ne serois pas satisfaite de ma douleur, si je croyois qu'elle pût s'affoiblir. Malheureux amans, reprit la Nymphé, vous vous plaignez de vos maux, & vous les chérissez ! Dans votre délire, vous ne savez ce qui peut vous calmer. Abandonnez-vous aux soins de celle dont rien n'altère la raison. Il fallut bien que

Bélise cédat ; on l'arracha de sa solitude dès qu'il fut jour , & toute la petite troupe s'achemina vers le temple de *Diane*.

Après avoir marché long-temps dans une sombre forêt, dont les Nymphes seules connoissoient les détours , ils trouverent au centre une vaste plaine , dans laquelle s'élevoit un palais de superbe structure. Nous les laisserons s'en approcher sans en faire la description, quelque belle & détaillée qu'elle soit dans l'ouvrage original. Ils en virent sortir un grand nombre de Nymphes , précédées d'une Dame , qu'à sa physionomie spirituelle , à son maintien grave , à son air noble & gracieux , on reconnoissoit pour la grande Prêtresse. Elle reçut avec bonté *Bélise* & *Silvanie* , & remercia *Félistmene* & les Bergers du secours qu'ils avoient donné à ces trois Nymphes. Je ne vous demande pas le récit de vos aventures, continua-t-elle , car je connois les choses les plus cachées. Vos cœurs me sont ouverts , j'y vois tous vos chagrins ; cessez de vous affliger , plus on a souffert en aimant , plus on est prêt d'être heureux. Elle les fit ensuite avancer vers son palais , sur le

frontispice duquel étoient gravés ces vers, qu'elle leur fit lire.

Loin d'ici cet amour dont la flamme profane
Des plus naïves mœurs corrompt la pureté;
Il faut pour soutenir les regards de *Diane*,
Allier l'innocence à la fidélité.

Je crois, dit *Félicsmene*, que nous pouvons sans crainte nous présenter à la Déesse : hélas ! s'écria le triste *Séréno*, si la constance est nécessaire, ma perfide maîtresse n'oseroit en dire autant. Elle le pourroit, & *Dom Félix* aussi, répliqua *Félicia* ; encore une fois, troupe amoureuse, cessez de vous plaindre. Ce temple est l'asyle de la paix, vous y trouverez celle de vos cœurs : elle les fit tous entrer.

Après que ces amans se furent reposés, on leur servit une collation. Des Nymphes chanterent des couplets contre l'amour, des Bergers y répondirent par d'autres qui le justifioient ; & sur la fin du repas, notre Auteur n'oublie pas de placer une nouvelle héroïque, trop intéressante pour être omise dans notre extrait.

Histoire d'Abencerrage.

Le Roi *Ferdinand* ayant conquis plusieurs places sur les Maures de Grenade, en donna le gouvernement à *Rodrigue de Nervas*, dont la valeur lui avoit été du plus grand secours dans la guerre qui n'étoit pas finie, mais dont les grandes opérations étoient seulement suspendues par la mauvaise saison. Comme le repos est un état insupportable pour les hommes de courage, le Gouverneur sortit une nuit d'Alaure, où il résidoit avec neuf Cavaliers, & alla côtoyer les frontieres ennemies, pour voir si elles étoient bien gardées. Etant arrivé au bord d'une petite riviere, il la passa avec quatre Cavaliers, laissant les cinq autres au gué. Bientôt une voix douce vient frapper leurs oreilles, ils se mettent en embuscade, & voient au clair de la lune un jeune Maure richement monté & brillant de pierreries, qui s'avance, en chantant amoureusement quelques vers Arabes.

Tous autres que des guerriers eussent pris grand plaisir à l'entendre; mais le profit qu'ils espéroient d'une si belle prise,

les charmoit plus que son chant. Ils fondent sur lui tous à la fois. Sans s'étonner, il tire son sabre, se défend avec autant de courage que d'adresse, en met trois hors de combat, & attaque à son tour les deux autres. *Rodrigue* & sa troupe n'étoient pas loin. Ils accourent au bruit, & arrêtent la fougue du jeune Maure, qu'une blessure à la cuisse affoiblissoit déjà. Le Gouverneur surpris de sa bravoure, brûle de se mesurer avec lui, & lui propose un combat singulier, dont le vaincu doit être le prix. Notre intrépide amant accepte ce défi, dans l'espoir de continuer librement son chemin. Les voilà aux mains. Tous deux sont égaux en valeur; tous deux font des efforts plus qu'humains pour obtenir la victoire; enfin le jeune Maure, trahi par la fortune & sa blessure, est désarçonné. L'Espagnol saute à terre, le désarme, lui déclare qu'il est son prisonnier, fait bander sa plaie, lui rend son cheval, & lui fait prendre le chemin d'Alaure, tout fier de sa proie.

Le beau Maure, abattu par un revers qui dérangoit ses desseins, marchoit d'un air triste, & laissoit échapper quelques soupirs. Cavalier, lui dit le Gou-

verneur, il est indigne d'un grand cœur de gémir dans les fers; j'honore trop ton courage pour te soupçonner de manquer de fermeté; sans doute tes soupirs viennent d'une cause qui m'est inconnue: ne crains point de me la confier. Je suis *Rodrigue de Nervas*, & je jure, foi de Chevalier, de te servir en ami. Le beau Maure fut consolé de sa défaite, en apprenant le nom de son vainqueur. Il le pria de faire éloigner les Cavaliers de sa suite, & lui dit ensuite qu'il étoit le reste infortuné de cette fameuse famille des *Abencerrages*, si puissante & si aimée dans le Royaume de Grenade. Le Roi ayant fait trancher la tête à tous ses parens, le fit enfermer, encore enfant, dans le château de Cartana, avec ordre de lui cacher sa naissance. Le Gouverneur, ami secret de sa famille, l'éleva avec sa fille *Xarife*. Le Prince & elle étoient du même âge. Ils grandirent ensemble dans l'étroite union de la fraternité. Bientôt ils sentirent, en rougissant, qu'ils s'inspiroient des desirs étrangers à l'amitié fraternelle. Ils s'effrayèrent du progrès de ces feux, qu'ils regardoient comme incestueux: ils ne pouvoient les étouffer; ils dépérissoient,

tourmentés par les remords & l'amour. Le Roi donna alors le gouvernement de Cohino au pere de *Xarife*, lui enjoignant de laisser à Cartana son prisonnier. Ce bon Gouverneur s'enferma avec *Abencerrage*, & crut pouvoir lui confier de quel sang il sortoit, & les malheurs de sa famille. Notre amant ne vit d'abord que le bonheur de n'être pas le frere de sa maîtresse; & ne manqua pas de lui révéler ces mysteres. Notre joie, continua le beau Prince, fut aussi courte qu'elle étoit vive. Ma chere *Xarife* partit quelques jours après, & me laissa en proie aux plus cruels déplaisirs; mais hier un billet de sa main vint me rendre la vie; elle m'apprend que son pere est à Grenade, elle m'attend cette nuit, & doit me payer toutes les dettes de l'amour. Hélas! l'occasion s'échappe & ne reviendra jamais: un jeune Héros peut soupirer sans honte quand le malheur d'être vaincu & prisonnier lui fait manquer un rendez-vous. *Rodrigue* avoit l'ame tendre & généreuse; il se fût fait un crime de troubler les plaisirs de deux amans. Il dit à *Abencerrage* qu'il lui rendoit sa liberté pour trois jours, mais qu'il exigeoit sa parole de revenir à

ce terme. Le Prince le lui promit, & vola comme un trait jusqu'à *Cohino*. Une confidente l'attendoit ; elle l'introduisit chez *Xarife*. Il veut lui cacher son désastre ; mais au milieu de leurs caresses, sa blessure se rouvre, & épuisé de plaisirs & de fatigue, il tombe tout sanglant dans les bras de sa maîtresse effrayée. Il n'étoit plus temps de dissimuler ; il fallut bien qu'il avouât sa mésaventure, & sur-tout qu'il s'étoit engagé à rentrer dans les fers le surlendemain. A cette nouvelle, *Xarife*, déclare à son amant qu'elle ne veut point le quitter ; elle prend des mesures nécessaires pour s'échapper, & se rend à *Alaure* avec lui. On les présente au Gouverneur, il les reçoit comme ses enfans, & engage *Ferdinand* à écrire en leur faveur à la Cour de Grenade. Le pere de *Xarife* arriva bientôt avec le pardon d'*Abencerrage*. Il pardonna lui-même à sa fille, & les unit. *Rodrigue* ne voulut recevoir aucune rançon du Prince, l'assurant qu'il ne mettoit point de prix à la gloire de l'avoir fait son prisonnier.

Cependant la grande Prêtresse, qui n'étoit occupée que de nos amans, cher-

cha à lire dans l'avenir la destinée de chacun d'eux. Son art lui découvrit la chaîne des événemens futurs qui les regardoient; elle pensa aux moyens de détourner les fâcheux par de prudentes combinaisons. Quand son plan fut tracé, elle fit ouvrir les portes du Temple de *Diane*, toute la troupe y entra avec elle, & en admira les beautés. Rien n'est plus adroit ni plus ingénieux que les détails de ses décorations; d'un côté sont représentés tous les Héros qui ont brillé par quelque action de générosité ou de modération. On y voit *Alexandre* cédant sa maîtresse à *Appelle*, & plus loin traitant en frere les fils de *Darius* qu'il a vaincu. *Camille* & *Coriolant* sauvant Rome qui les avoit proscrits. *Régulus* & *Curtius* se sacrifiant à l'intérêt de leur Patrie. *Scipion* respectant les pleurs d'une belle prisonniere, la remet entre les mains de son futur époux. Un grand nombre de Héros Espagnols y viennent à la suite de ceux de l'antiquité. Tous ont une inscription en vers qui contient un éloge délicat. De l'autre côté sont nombre d'Héroïnes qui ont renoncé à la vie plutôt que de ternir leur gloire, & une foule de

femmes illustres parmi lesquelles *Montemajor* place plusieurs Reines & Princesses d'Espagne dont il célèbre les vertus.

Au fond est un sanctuaire pavé de porphyre : on y voit la Déesse en équipage de chasse ; elle est entourée de ses Nymphes, & paroît se reposer près d'une fontaine. L'une d'elle en pressant légèrement le bouton de son sein, fait jaillir une eau claire comme le crystal.

La Grande-Prêtresse prit trois coupes, en remplit deux de cette eau mystérieuse, les distribua à *Silvain* & à *Silvanie*, en les assurant qu'ils alloient jouir d'une félicité qu'il auroient pu goûter plutôt. Elle remplit ensuite à demi la troisième, & l'offrant à *Séréno* : aimable Berger, lui dit-elle, ne sois point surpris si je te ménage la liqueur, le temps te prépare un sort digne d'envie, & je ne veux que te donner le courage de l'attendre. Effets merveilleux ! A peine les trois amans ont-ils vidé leurs coupes, que l'assoupissement se glisse sur leurs paupières, ils ferment les yeux, leurs membres s'engourdissent, & ils tombent endormis au grand étonnement de *Bélise* & de *Félicsène*.

Félicia les réveilla quand elle jugea que

le philtre avoit suffisamment agi sur eux. Autre merveille ! Ils se levent d'un air interdit , & regardant autour d'eux , ils semblent douter s'ils sont encore les mêmes , tant ils sont intérieurement changés. *Silvanie* rencontre les yeux de *Silvain* , ils rougissent , leurs cœurs à peine libres , soupirent après de nouveaux liens ; ils se trouvent l'un à l'autre mille charmes. Insensé que j'étois ! s'écrie *Silvain* , je vivois près d'une Bergere adorable , & je pleurois une insensible ! Ah ! j'étois bien plus aveugle , dit tendrement *Silvanie* , & ses regards achevent le reste. Le Berger transporté d'amour se jette à ses pieds ; elle lui tend la main , il y colle ses lèvres brûlantes , & toutes les Nymphes applaudissent. Eh bien ! *Séréno* , dit alors *Félicia* , si la belle *Diane* & son mari s'offroient ainsi à toi , de quel œil verrois-tu leurs caresses ? D'un œil d'indifférence. Quoi ! Berger , tu ne te souviens plus de ta passion pour elle ? Non , je ne me souviens plus que de mes ridicules regrets , & je m'étonne de les avoir prodigués pour qui les méritoit si peu.

Félicisme & *Bélise* ne pouvoient se lasser d'admirer cette révolution inatten-

due, & paroissoient desirer qu'il s'en opérât une en leur faveur; mais la Grande-Prêtresse favoit un secret bien plus naturel pour finir leurs maux. Il ne s'agissoit que d'amener des éclaircissmens dont le sort des deux amans dépendoit. Elle dit à *Félistmene* de reprendre ses fleches, elle lui donna un itinéraire fort détaillé, lui recommanda de régler sa marche comme il lui étoit prescrit, & la fit partir sur le champ.

Cette charmante fille ayant trouvé sur sa route une cabane de Bergers, y entra pour demander quelque nourriture. Un jeune voyageur qui venoit d'y arriver, leur faisoit le portrait de sa maîtresse qu'il cherchoit. Elle s'appelle *Bélise*, disoit-il, mon pere & moi sollicitons en même-temps ses bontés; j'obtins de préférence un rendez-vous: hélas! loin des'y trouver elle s'enfuit de chez elle, & j'ignore la cause d'une évafion si déplacée. Tu l'as donc oublié, s'écria *Félistmene*; ne t'appelles-tu point *Arsilée*? Ton pere *Arcénis* ne t'a-t-il pas percé d'une fleche à ce funeste rendez-vous? Ne s'est-il pas poignardé lui-même en reconnoissant son fils? Sans doute vous raillez, belle inconnue, reprit

Arfilée, doublement surpris de ce propos & de s'entendre nommer; si vous nous connoissez, vous savez que mon pere vit paisiblement dans une de ses terres, & que jamais fleche ne m'a percé. Toute la surprise passa alors du côté de *Félicisme*. En voyant *Arfilée* vivant, elle s'étoit d'abord figuré qu'il n'avoit été que blessé, & que son pere & sa maîtresse s'étoient un peu trop hâtés, l'un de se tuer, l'autre de s'enfuir; mais ne pouvant plus concilier des récits & des faits aussi contradictoires, elle le tira à part, lui dit tout ce qu'elle avoit entendu de la bouche même de *Bélise*, lui peignit le déplorable état de son cœur, & lui apprit qu'il la trouveroit au Temple de *Diane*.

Arfilée s'y fait aussi-tôt conduire; la savante *Félicia* qui pressentoit son arrivée, y avoit préparé *Bélise*. Cette tendre amante l'attendoit dans la plus pénible agitation. Il paroît, elle veut s'élançer, elle veut lui parler, les forces & la voix lui manquent: il vole dans ses bras, la serre contre son sein, leurs cœurs se rencontrent, ils palpitent de concert, sont prêts à s'unir... Moment délicieux! tu dédommagerois d'un siecle de souffrances!

Après s'être livrés à la douceur de ces premiers transports, ils cherchèrent à pénétrer l'obscurité de leur aventure. Cher amant, disoit *Bélise*, les Dieux soient bénis ! ils te rendent à mes vœux ; mais nous nous sommes parlés sur le mûrier ; mes yeux t'ont vu tomber expirant, & ton pere s'immoler sur toi. Je n'y conçois rien répondoit toujours *Arsilée*, je ne t'ai ni vu, ni parlé. Je me suis morfondu toute la nuit sur le mûrier, & certes mon pere n'a point paru au rendez-vous. La Grande-Prêtresse se divertit un instant de leur embarras, & dit ensuite à *Bélise* de se rappeler certain Magicien qui avoit voulu l'épouser, & qu'elle avoit méprisé. Ce scélérat, dont l'amour étoit tourné en rage, éventa les projets nocturnes des deux amans, & voulant les déranger par une scène terrible, il forma deux phantômes, & donna à l'un la figure d'*Arsilée*, à l'autre celle d'*Arcénis*. Ces corps fantastiques s'entretinrent comme on l'a vu ; *Arsilée* arriva l'instant d'après : maîtresse & phantômes, tout étoit disparu.

Pendant que cette scène se passoit au Temple de *Diane*, *Félisthène* poursuivoit son chemin, racommodoit des Ber-

gers avec leurs Bergeres, & se faisoit conter diverses aventures qui nous ont paru peu curieuses.

Elle vit un jour au détour d'une forêt quatre bandits qui attaquoient un cavalier de bonne mine; elle le débarrasse en les tuant à coups de fleches. Charmé de la valeur de cette héroïne, il faute de son cheval, ôte son casque, s'avance pour lui témoigner sa reconnoissance, la regarde, & tombe à ses pieds, muet d'étonnement. Dieu! que vois-je, s'écrie-t-elle, *Dom Felix* à mes pieds! = = Oui, généreuse *Félistmene*, oui, c'est moi que les remords y ramenant, & qui n'ai que trop expié mon égarement. Tu viens de me rendre une vie qui m'importunoit; je vais la perdre à tes yeux si tu ne me pardonnes. Ah! si j'ai pu t'aimer volage, puis-je te haïr quand tu reviens à moi? Elle le relève en l'assurant que son repentir lui rend ses premiers droits sur son cœur; elle lui raconte toute la suite de son histoire, écoute la sienne, &, comblée de joie, revient avec lui au Temple de *Diane*.

La Grande-Prêtresse fit préparer une jolie fête pour célébrer les nœces de tous ces amans. Elle unit *Bélise* & *Arfilée*,

Félicsmene & Dom Félix, Silvain & Silvanie. *Séréno* voyoit leurs transports sans leur porter envie. Il étoit dans cet état d'impassibilité, où l'ame engourdie ne sent ni plaisir ni peine. Un soir que *Bélise* le plaignoit d'être réduit au rôle de spectateur, il prétendit que l'amour étoit une maladie convulsive; il censura de même toutes les autres passions, & dit qu'il n'admettoit de vrai bonheur que dans un repos léthargique. Nos amans enivrés de plaisirs, n'eurent garde d'approuver une pareille maxime, & soutinrent la contradictoire avec toute l'éloquence du cœur. *Félicia* décida la question, en donnant tort aux deux parties. Le vrai bonheur, leur dit-elle, est dans l'imagination. Chacun le goûte à sa manière; & celui qui croit en jouir, le possède réellement.

Cependant la belle *Diane* est seule restée malheureuse; son cœur est plein de l'image du plus aimable des Bergers, & des nœuds détestés l'attachent à un brutal dont la tendresse a les effets de la haine. *Délio*, qui ne peut régner sur elle par l'amour, lui commande en tyran jaloux; il la surveille jour & nuit: à peine peut-elle trouver quelques instans pour donner cours aux soupirs

qui l'étouffent. Elle se rappelle ce temps heureux où entourée d'adorateurs, elle faisoit seul leur destin. Les innocens plaisirs qu'elle a goûtés lui rendent plus amers ses tristes devoirs. Pour surcroît de peines, elle fait que *Séréno* a reparu sur les bords de l'*Ezéla*, & elle ne l'y voit point. Son cœur déchiré de ses propres maux, sent aussi vivement ceux de son amant. Elle tremble que le désespoir n'ait avancé ses jours, & elle se reproche de lui survivre. *

* Telle est la première & la plus intéressante partie de ce Roman. La seconde partie, dont l'Auteur est *Alonzo Perez*, n'offre que des situations moins piquantes, & toujours semblables dans les dénouemens. Il regne, d'ailleurs, une telle confusion de personnages, & un enchaînement de faits si difficiles à démêler, que nous craindrions de fatiguer nos Lecteurs par un extrait aussi étendu que celui que nous avons fait de ce qui précède, ou d'être inintelligibles en voulant être plus concis. Nous allons abandonner tous les Episodes qui remplissent cette seconde partie & la troisième, en surchargeant le fonds; nous nous bornerons à ce qui regarde *Diane* &

La savante *Félicia* retint long temps ses hôtes dans son palais, & les y enchaînoit par des plaisirs toujours renaissans, & par le récit de quelques histoires qui ne sont point toutes ennuyeuses; mais enfin, chaque couple pensa à aller jouir de son bonheur au sein de sa famille. *Dom Félix* & *Félicsmene* retournerent dans la grande *Vandalie*; *Arfilée* emmena *Bélise* chez son pere *Arcénis*, qui étoit guéri de son amour. *Silvain* & *Silvanie* remonterent plus haut sur les bords de l'*Ezéla* & *Séréno* les suivit. Ce Berger ne craignoit plus de parcourir ces prairies. Il voyoit sans émotion les monumens de son bonheur passé, & même songeoit à *Diane* sans indignation. Il reprit le soin de ses troupeaux, ainsi que *Silvain* & *Silvanie*.

Peu de jours après, allant à la fontaine des Aliziers, il rencontra le troupeau de *Diane*, dont il avoit été tant de fois le

Séréno, & nous nous hâterons de présenter le dénouement de l'intrigue principale, après quoi nous pourrons revenir sur quelques détails du reste de l'Ouvrage.

gardien, & qui païssoit alors sans conducteur. Il s'arrête pour le considérer. Les chiens accourent aussi-tôt pour se jeter sur lui; mais bientôt ils le reconnoissent, ils se couchent à ses pieds, les moutons mêmes viennent à leur suite, l'entourent, & tous semblent lui témoigner par leurs caresses la joie de le revoir; il fut attendri de la reconnoissance de ces animaux. Malgré l'eau que *Félicia* lui avoit fait boire, il ne put retenir quelques soupirs en songeant combien ils étoient plus fideles que leur maîtresse: bannissant tous ces souvenirs, il continua son chemin.

Silvain & Silvanie étoient cachés derrière des mirthes; ils l'apperçurent, lui firent signe d'approcher sans bruit, & lui montrèrent *Diane* qui étoit assise sur le bord de la fontaine; sa tête étoit négligemment penchée sur une de ses mains; ses yeux errans sur tous les objets qui l'entouroient, sembloient n'oser les fixer. On voyoit sur son visage qu'elle venoit de verser de larmes; sa tristesse lui donnoit un air de langueur si voluptueux, sa beauté étoit si touchante, que les plus insensibles en eussent été émus. Nos Bergers entendirent quelques sons de sa voix

plaintive , ils prêterent l'oreille : elle chan-
toit ainsi ses peines.

Destin , dont je sens les rigueurs ,
Tu me maudis quand je suis née !
Hélas ! à languir dans les pleurs ,
Pour toujours m'as-tu condamnée ?

Au chaste sein qui me porta
Ma naissance coûta la vie ;
Bientôt celle qui m'alaita
Avec mon pere m'est ravie.
Il est un cœur digne du mien
A qui l'amour m'avoit promise...
Sans pitié pour ce doux lien.
Un barbare à jamais le brise.

Destin dont je sens les rigueurs , &c.

Ces lieux jadis étoient charmans ;
Des fleurs égayoient la verdure ;
L'air étoit pur , les cieux rians ,
Tout s'animoit dans la nature
A *Diane* , à son tendre amant.
On eût dit que tout vouloit plaire...
O vains regrets ! penser cuisant !
Il est passé , ce temps prospere.

Destin , dont je sens les rigueurs , &c.

L'horreur qui regne dans mon cœur ,
Autour de moi me semble peinte.
Du printemps la verte fraîcheur
Avec mon bonheur est éteinte.
D'épais brouillards voilent les cieux ;
Tout est sombre comme ma flamme.
La nature est morte à mes yeux ,
Et l'espérance dans mon ame.

Destin, dont je sens les rigueurs, &c.

Mais quel délire m'égaroit !
Ah ! rien n'a changé que moi-même !
Avec l'amour tout me rioit ;
Je perds tout dans celui que j'aime.
Vers moi la mort vient à pas lents.
Ma tombe à chaque instant se creuse ,
Plus d'amours !... Ah ! plus de printemps !
Rien ne charme une malheureuse.

Destin, dont je sens les rigueurs, &c.

Ce fut pour lors que le philtre d'indifférence fut d'un grand secours à *Séréno*. Ces tristes accens, qui lui eussent jadis donné la mort, ne lui arracherent qu'un sentiment de pitié. Quand à *Silvain*, il étoit tout entier à ses amours, & compatissoit

peu aux pleurs de celle qui lui en avoit tant coûté ; il n'y eut que *Sylvanie*, qui, pénétrée des plaintes de cette belle infortunée, laissa couler des larmes, & reprocha aux deux Bergers leur dureté. Savez-vous, leur dit-elle, si ses parens ne l'ont point forcée à épouser *Délio* ? Et quand même son cœur auroit eu la foiblesse de l'aimer, n'en êtes-vous pas trop vengés par les maux qu'elle endure ? Elle prononça ces paroles avec tant de véhémence, que *Diane* effrayée se leva, craignant d'avoir été entendue par son mari ; mais au lieu de ce jaloux, c'est son bien-aimé, qu'elle revoit ! Dans le transport de sa joie, oubliant ce qu'elle doit à la décence, elle vole au-devant de lui . . . Quel affreux supplice pour le cœur d'une amante ! *Séréno* l'attend tranquillement, la reçoit avec une froideur désespérante, & détourne les yeux pour ne point la voir. *Silvain* seul lui parle, & c'est pour lui dire qu'il est devenu l'époux de *Sylvanie*. Quoiqu'elle n'eut jamais aimé ce Berger, elle ne vit pas sans peine qu'il avoit secoué son joug ; mais combien l'outrageoit davantage le dédain de celui qu'elle adoroit ! elle voulut s'expliquer avec lui, il s'y

retusa! Tu as raison , lui dit-elle , tu me rappelles mes devoirs. Puisque tu m'as bannie de ton cœur , qu'ai-je besoin de te découvrir ce qui se passe dans le mien? Elle se retira toute confuse , en se faisant effort pour dissimuler la violence de son dépit.

L'idée de n'être plus aimée étoit mortelle pour la tendre *Diane* ; elle n'auroit pu la soutenir, si l'intérêt de sa gloire n'eût un peu réveillé son courage. Dès cet instant , elle s'interdit tout acte de foiblesse ; elle résolut de paroître aussi tranquille que son amant. Comme ils habitoient les mêmes lieux , il leur arrivoit souvent de se rencontrer ; mais elle se gardoit bien de laisser éclater la passion qui la dévorait.

Séréno , de son côté continuoit à se montrer indifférent , & le devenoit d'autant moins , qu'il l'affectoit davantage. *Diane* ne lui paroissoit déjà plus si coupable ; il ne l'accusoit plus de perfidie , mais de trop d'obéissance pour ses parens ; il se disoit qu'elle l'avoit toujours chéri. Chacune de ces réflexions affoiblissoit la vertu de l'eau qui avoit pacifié son cœur ,

& de jour en jour il sentoit renaître son trouble. D'ailleurs, quelque sage que fût *Diane*, plusieurs Bergers avoient beaucoup espéré de sa mélancolie, & des mauvais traitemens de son mari. Ils s'étoient flattés de lui inspirer quelques tendres sentimens; trompés par le calme apparent de *Séréno*, il leur arriva souvent de lui faire des confidences. La jalousie qu'il en concevoit acheva de dissiper les effets du philtre d'indifférence, & il fut bientôt obligé de recourir de nouveau aux conseils de la sage *Félicia*.

Abrégeons un récit dont l'intérêt ne pourroit faire excuser les longueurs. L'indigne *Délio*, possesseur de la plus belle des Bergères, voulut goûter les plaisirs de l'inconstance. Semblable au chien de la fable, il perdit sa proie en cherchant à la doubler. Il devint amoureux d'une jeune étrangère, qui paroissoit depuis peu sur les bords du fleuve; un jour il la trouva seule dans le bois : aiguillonné par un desir criminel, il la poursuit avec acharnement : elle étoit plus agile que lui; il s'échauffa pour l'atteindre, tomba malade & mourut.

Diane le pleura de bonne-foi, quoiqu'elle lui dût tous ses malheurs, & lui fit faire de magnifiques funérailles. Ces embarras l'occupèrent quelques jours; mais dès qu'elle fut rendue à elle-même, son amour pour *Séréno*, & les froideurs de ce Berger vinrent de nouveau tyranniser son cœur. Elle avoit entendu parler de *Félicia*; elle alla la conjurer de donner quelque adoucissement à ses chagrins. La sage Prêtresse sachant qu'elle devoit arriver dans son Palais, y avoit retenu *Séréno*; elle le lui présenta, les réconcilia, & après avoir laissé écouler le temps du deuil, elle les unit.

Il y a dans la seconde partie une histoire épisodique assez singulière & fort courte, c'est celle du Berger *Fauste*. *Sylvain* entendit un jour ce Berger, qui lui étoit inconnu, chanter, en s'accompagnant de sa flûte, des paroles Espagnoles dont voici la traduction.

Je faisois autrefois consister mon bonheur

A jouir d'une paix profonde;

Mais l'amour s'est servi, pour enchaîner mon cœur,

De la plus belle main du monde.

A! que mes feux me paroissent charmans!

Bien loin de m'en défendre,
Je regrette tous les momens
Que j'ai passés sans être tendre.

Berger, lui dit *Silvain* en l'abordant, je suis persuadé que la Beauté que vous aimez, & que vous célébrez, est charmante; mais pourquoi ne parlez-vous que de sa main, & ne dites-vous rien de ses yeux, de son teint, & de la couleur des ses cheveux? C'est, répondit le Berger *Fauste*, que je ne connois de toute sa personne véritablement que sa main; mais elle a suffi pour m'inspirer le plus violent amour. Je me trouvai l'autre jour chez un vieux Berger de mes parens, qui étoit malade; j'y vis entrer une personne, que des devoirs de parenté y appelloient apparemment comme moi; elle me parut très bien faite; mais elle étoit exactement voilée, sans doute pour la considération du grand nombre de jeunes gens qui étoient dans cette maison: elle n'y resta pas bien longtemps, mais pendant qu'elle y fut, je ne pus voir de toute sa personne qu'une main si blanche, si délicate & si bien faite

qu'elle a suffi pour me rendre le plus amoureux de tous les hommes. J'ignore jusqu'au nom de cette divine personne, mais j'ai chargé un domestique fidele de lui remettre une lettre la premiere fois qu'elle viendra chez le vieillard. Je lui exprime tout ce que ce petit échantillon de ses charmes m'a inspiré. Après avoir raconté cette anecdote singuliere de la maniere dont il avoit conçu sa passion, *Fausle* se retira un peu plus loin, & reprenant son chalumeau, se remit à chanter.

Le souvenir de votre main m'enchaîne,
Et me force à brûler pour vos divins appas;
Je me sens entraîné sans cesse sous vos pas;
Mais quand je vous verrois, adorable inhumaine,
Pourriez-vous de mes feux doubler la violence?

Non, car jamais amant n'eut tant d'amour

Et si peu d'espérance.

Silvain ayant rapporté aux Bergers & Bergeres tout ce qu'il venoit d'entendre, tant en vers qu'en prose, on en rit beaucoup, & *Séréno* autant & plus que les autres, parce que l'eau d'indifférence faisoit encore effet sur lui. D'ailleurs, on convint généralement que c'étoit de la

main de *Diane* que le Berger *Fauste* étoit amoureux.

Presque tout le reste du second volume de la *Diane* qui a cependant huit livres, est rempli par la longue histoire épisodique des deux freres, *Délicio* & *Partenio*, qui se ressembloient comme deux gouttes d'eau, & devinrent tous deux amoureux de la belle *Caliste*, fille de *Perfile*, grand Prêtre d'*Isis*. Ils avoient pour rival un Géant nommé *Golforostre*. Les deux jeunes gens enleverent *Caliste* de son consentement, & elle se fit accompagner par une de ses amies nommée *Climene*. Le bonhomme *Perfile* courut après sa fille, & vouloit tuer *Délicio*; mais la sage *Félicia* qui accommodoit toutes les affaires, découvrit quels étoient les parens de *Délicio* & de *Partenio*, qui ne passoient que pour des enfans trouvés. Ils étoient effectivement freres jumeaux, & fils d'un Roi & d'une Reine d'*Eolie*, dont les aventures forment encore une autre histoire épisodique rentrante dans la premiere. Les amours d'*Apollon* & de *Daphné*, & celles d'*Herculé* & du Dieu *Pan*, contées par le grand-Prêtre d'*Isis*, sont encore des sous-épisodes, on petits hors-

d'œuvres impatientans, parce qu'ils font perdre de vue les intérêts principaux.

Michel Servantes a eu raison de ne faire aucun cas de la seconde partie de la *Diane* par *Alonzo Perès*.

Les trois histoires épisodiques qui sont comprises dans la troisieme partie de *Gaspard-Gil Polo*, sont moins compliquées & plus intéressantes; mais elles n'offrent rien de bien neuf, & comme on est d'ailleurs sur le point de voir le dénouement de l'histoire principale, & qu'on en est curieux, elles peuvent aussi impatienter.

Les Contes que *Madame de Xaintonge* a ajoutés assez mal-à-propos à la fin de son abrégé de la *Diane*, sont sans sel & sans graces. Nous nous dispenserons d'en parler, quoiqu'il y en ait cinq; mais cette Dame qui a fait les paroles de deux ou trois Opéra, & qui étoit contemporaine de *Quinault*, a placé dans son petit extrait quelques couplets assez lyriques: en voici deux.



Chanson du Berger Délicio.

S'il ne falloit que bien aimer,
 Pour attendre une Bergere,
 Aucun rival ne pourroit m'alarmer :
 Mais est-ce donc l'amant le plus sincère
 Qu'on rend heureux ?
 Non, non, c'est l'amant qui fait plaie
 Que l'on croit le plus amoureux.

Autre.

Un jour que ma cruelle
 Conduisoit son troupeau
 Sur un charmant côteau,
 Je soupirois pour elle :
 Aux soupirs que je fis,
 Sa chere brebiette.
 Tourna les yeux de mon côté ;
 Sa pitié parut indiscrete,
 Elle en eut un coup de houlette.
 Voyez la cruauté.



Inkle & Iarico, *Histoire Américaine*,
tirée en partie de l'Anglois & en partie
de l'Allemand.

Les sources de l'Histoire qui compose cet article, & les Auteurs qui y ont puisé, sont également connus. Ce sont, 1°. *le Spectateur Anglois*, par Messieurs *Steele & Addison*; on trouve dans la neuvieme feuille de leur premier Volume, le trait d'ingratitude horrible qui fait le fond de cette aventure. Elle a paru si intéressante en Allemagne, que M. *Gellert*, un des Auteurs les plus estimés de ce pays, l'a traduite en vers Allemands. Ce morceau de Poésie a été transporté en notre langue, d'abord par feu M. *de Rivieri*, & depuis par M. *Sedaine*; mais deux autres Auteurs Allemands (dont le dernier vit encore, & fait honneur à la Ville de Zurich, sa patrie) ont fait plus que de traduire le petit morceau inséré dans *le Spectateur Anglois*; ils ont entrepris d'y faire une continuation: nous ignorons comment M. *Bodmer*, l'un d'eux, s'y est pris pour terminer cette histoire, & en adoucir l'horreur; mais nous voyons par l'article 4 du *Journal Etranger*, Volume de Décembre 1761,

que l'illustre M. *Gesner*, (considéré généralement comme le Théocrite de l'Allemagne) a parfaitement rempli son objet, puisqu'il a arrangé l'aventure du jeune Anglois & de la jeune fille Sauvage, de manière à les rendre à la fin tous deux heureux; & dignes de l'être, & à ne point laisser les lecteurs dans l'opinion désagréable que l'amant a toujours été coupable, & la maîtresse toujours malheureuse. Nous avons applaudi à ce plan, fait pour plaire aux âmes sensibles & honnêtes, & c'est d'après ce canevas que nous avons arrangé cette histoire; loin de l'avoir extraite, nous l'avons étendue dans quelques parties.

Il seroit malheureux qu'avec de si bons guides nous n'eussions pas réussi à présenter un morceau touchant & intéressant.

Les Mémoires de nos Colonies, écrits il y a un peu plus de cent ans, font mention d'une aventure qui mérite d'être transmise à la postérité. *Sir Thomas Inkle* étoit fils d'un riche Négociant de Londres, qui ne négligea rien pour lui donner une excellente éducation. Le jeune homme en profita aussi long-temps que la violence de ses passions n'y apporta aucun obstacle; mais ayant perdu son pere

à l'âge de 19 à 20 ans, les connoissances qu'il avoit acquises, ne servirent qu'à le faire rechercher davantage dans les sociétés. Voulant briller non-seulement par son esprit, mais encore par sa dépense, il prit le train d'un grand Seigneur, joua gros jeu, eut un équipage de chasse, donna des concerts & des bals, entretenit à grands frais des Demoiselles à talens, & enfin se ruina en peu de temps. Réduit à la dernière extrémité, & prêt à être mis en prison pour dette, soupçonné même d'être complice de quelques crimes qui avoient été commis par les compagnons de débauche, il se trouva bientôt réduit à passer dans les Colonies de l'Amérique, afin d'y chercher un asyle contre la misere dont il étoit menacé. Il forma une pacotille des débris de sa fortune, & s'embarqua sur le vaisseau l'*Achille*, qui le conduisit sans accident dans l'Isle de la *Barbade*; il y trouva plusieurs compatriotes, compagnons de ses études, ou plutôt de ses débauches; car ceux qui avoient profité de leur éducation, n'avoient pas été obligés d'aller chercher le bonheur & la fortune aussi loin. Il n'y avoit qu'un très-petit nombre de ces jeunes gens qui

avoit réussi à s'enrichir, ou qui étoit en train de prospérer; la plupart achevoient de dissiper inconsidérément leur pacotille, au risque d'être forcés ensuite de s'engager, ou de se mettre au service des principaux habitans pour avoir leur subsistance. *Inkle* suivit leur dangereux exemple, & bientôt il en fut au point de se consulter avec ses camarades sur les ressources qu'ils pourroient trouver. Un d'entr'eux fit une proposition qui fut généralement approuvée par la troupe libertine. Leur projet étoit fondé sur un acte d'injustice barbare; mais une pareille considération n'étoit pas capable de les effrayer. Un Armateur Anglois, qui, pendant tout le cours de la guerre dernière, avoit fait des courses sur les Espagnols, & causé beaucoup de maux à cette Nation, ennemie de la sienne, las de l'oïveté dans laquelle la paix l'avoit plongé, voulut exercer ses talens contre les restes innocens d'un peuple qui ne pouvoit mériter la haine, ni exciter la jalousie d'aucun autre; c'étoient les *Caraïbes*, Nation sauvage, autrefois très-nombreuse, & qui avoit occupé une partie de la terre-ferme & toutes les Isles de l'Amérique.

Septentrionale. Réduits alors, par l'avidité des Européens, à la possession de quelques petites Isles, les moins riches du nouveau monde, satisfaits de ce qu'on avoit bien voulu leur laisser, ils ne pensoient plus à réclamer leurs anciens domaines, mais seulement à repousser les attaques injustes & déraisonnables qu'on vouloit leur faire. Ils ne restoit armés que dans ce dessein, & n'avoient conservé de cruauté que pour effrayer les blancs qui voudroient les forcer dans leurs derniers retranchemens. Ils entretenoient quelque commerce avec les Anglois de la *Barbade*; mais ce n'étoit qu'avec des précautions extrêmes qu'ils faisoient quelques échanges qui paroissent toujours également équitables & avantageux aux deux parties. Difficilement pouvoit-on les surprendre, tant ils se tenoient sur leurs gardes; c'est cependant ce qu'entreprit l'Armateur, auquel se joignirent *Inkle* & ses compagnons, sans l'aveu du Gouverneur de l'Isle, ni autre motif que celui de la cupidité. Ils monterent sur le navire *la Bonne-Aventure*, & firent voile vers *Saint-Vincent*; (c'étoit le nom que les Européens donnoient à l'Isle habitée par les *Caraïbes*.)

Ils vouloient s'en approcher à l'entrée de la nuit; mais les vents contraires & l'agitation de la mer dérangerent leur projet à cet égard, & ce ne fut qu'à la pointe du jour & par un assez gros temps, qu'ils purent faire leur descente. Ils furent aisément apperçus & reconnus, & bientôt toute l'Isle fut en armes. A peine eurent-ils mis pied à terre qu'ils furent enveloppés par les Sauvages; & accablés par le nombre, ils succomberent, quoiqu'ils se défendissent avec une intrépidité & une bravoure digne d'une meilleure cause. Pour comble de malheur la tempête étant augmentée à un point extrême, leur vaisseau fut enseveli sous les ondes. Il n'y eut que le seul *Inkle* qui échappa au massacre qui fut fait de ses compatriotes. S'étant avancé jusqu'au milieu de la troupe Sauvage, il fut arrêté de la main même de leur Chef ou Cacique, lié par ses gardes, & conduit dans la grande cabane, où il vit bien, d'après ce qu'il avoit entendu dire des mœurs & des coutumes de ces insulaires, qu'il étoit réservé à un sort bien plus cruel que celui de ses compagnons. Effectivement, il devoit être brûlé à petit feu & en public, & le jour de cette bar-

bare cérémonie étoit indiqué à un terme peu éloigné; en attendant on nourriffoit le prisonnier, on lui laiffoit envifager l'horreur du fort qui lui étoit préparé, & chaque Sauvage de l'un & l'autre fexe venant l'examiner avec curiosité, fembloit choisir la place où ils devoient porter leurs coups; car il étoit destiné à fouffrir des grands tourmens avant que de mourir.

La fille du grand Chef devoit lui donner le premier coup; elle s'appelloit *Iarico*, & poffédoit avec la jeunefle tous les agrémens de la beauté; rien n'étoit auffi charmant dans toute l'étendue du nouveau monde; fes attraits étoient faits pour les climats fous lesquels elle étoit née. Son teint & fes traits auroient paffé pour rudes en Europe; mais fon cœur & fon efprit avoient des qualités qui devoient être fenties dans toutes les parties du monde. La curiosité la porta, comme toutes les autres femmes & filles de fa nation, à voir le prisonnier, & l'amour la frappa d'un trait dont elle ne put fe défendre. Ses yeux fe remplirent de larmes, d'abord involontaires, & qui enfuite redoublèrent par l'effet d'un fentiment

auquel elle se livra toute entière. Elle pensa toute la nuit au jeune Anglois, le revit le lendemain, & se confirma dans la résolution de le sauver. Après avoir fait quelques préparatifs nécessaires, elle se rend le soir du second jour à la cabane qui servoit de prison à l'étranger, dont le supplice devoit commencer le lendemain matin. Il n'étoit point gardé, mais seulement lié; l'on ne croyoit pas qu'il y eût dans l'Isle quelqu'un assez ennemi de la patrie pour dérober un prisonnier à la vengeance publique.

Le soir donc, *Iarico* le détacha, le tira sans bruit de sa cabane, & lui fit signe de la suivre. Il s'abandonna sans réplique & en silence à celle qui vouloit bien lui servir de guide, persuadé qu'on ne pouvoit lui préparer un sort plus cruel que celui qui l'attendoit le jour suivant. *Iarico*, par des chemins détournés & connus d'elle seule, le conduisit jusques dans une profonde, mais large caverne, dont l'entrée étoit tournée du côté de la mer. Elle lui avoit préparé elle-même dans cet asyle un lit de mousse, & des provisions de fruits propres à le substanter & à le désaltérer; elle lui fit comprendre

par signe qu'elle vouloit le dérober à la mort, & quel motif l'y engageoit. *Inkle*, fans être auffi touché, lui témoigna pourtant de la reconnoissance, & acquit par ce foible sentiment, de nouveaux droits sur le cœur d'*Iarico*. Elle le laissa avant que le jour parût, & ayant bouché l'entrée de la caverne, de sorte qu'on ne pût se douter qu'elle étoit habitée, elle regagna sa cabane. Le lendemain les Caraïbes assemblés chercherent en vain l'Européen sur lequel ils devoient exercer leur cruauté; on crut qu'il s'étoit évadé seul, & on parcourut toute l'Isle sans pouvoir le trouver; enfin on renonça à sa poursuite, & aucun soupçon ne tomba sur la Princesse sauvage, qui ne cessa de rendre des visites nocturnes à l'objet de sa compassion & de sa tendresse. Dans ce pays barbare, où les mots d'honneur & de délicatesse ne sont pas même connus, les Princeses n'ont ni Dames d'honneur, ni surveillantes d'aucune espece; elles vont sur leur bon-foi, qui, quoi qu'il leur arrive, ne les abandonne jamais.

Trois mois entiers s'écoulerent pendant lesquels ce commerce mystérieux dura. D'abord leurs regards seuls s'explique-

rent ; mais ils se firent ensuite un langage qui , au commencement , étoit presque muet & pantomime , & qui fut bientôt mêlé de quelques mots Anglois qui les mirent en état de se communiquer mutuellement leurs idées. Il y avoit déjà assez long - temps qu'*Iarico* connoissoit l'amour par ses effets , lorsque *Inkle* lui en apprit le mot en Anglois , le lui définit , l'assura qu'il en ressentoit autant pour elle qu'elle en avoit pour lui , & lui parla du bonheur qu'ils goûteroient , s'il pouvoit retourner avec elle au milieu de ses concitoyens. Il lui fit un tableau flatté des mœurs & de la façon de vivre des Européens , & lui inspira le desir de partager les plaisirs d'une société policée. La sensible *Iarico* , persuadée que si elle pouvoit approcher des habitations Angloises , elle y jouiroit d'une paix & d'un bonheur bien plus grands que ceux qu'elle goûtoit , entra dans les vues de son amant , qui aspirait à voir arriver quelque vaisseau Européen sur le rivage vers lequel étoit tournée l'entrée de la caverne. Ils regardoient attentivement au clair de la lune s'ils n'en appercevoient pas quelques-uns , lorsqu'ils découvrirent une

voile & un bâtiment qui rasoit la côte d'assez près. Aussitôt *Inkle* n'hésite point à se jeter à la nâge, & *Iarico* à le suivre. Le desir de revoir ses compatriotes donne des forces à l'un; & un amour sincere, le premier qu'elle eût ressenti, en donne à l'autre; ils fendent l'onde; ils approchent du vaisseau; il l'appelle, elle crie; on les apperçoit; un esquif les reçoit, & ils montent sur le navire, qui se rendoit à la Barbade. Après les avoir secourus, séchés, alimentés, & leur avoir donné le temps de prendre quelque repos, le Capitaine du navire Anglois interroge *Inkle* sur son aventure: celui-ci la lui conta avec vérité, d'autant plus qu'il n'avoit aucun intérêt à la déguiser. Le marin, qui étoit un homme sans éducation & sans principes: « *Goddam*, lui dit-il, » mon ami, je vois que tu as de grandes » obligations à cette fille, sans elle tu » étois grillé & mangé comme un bou- » din; il ne tenoit même qu'à elle d'en » avoir sa part; mais ce n'étoit pas là le » parti qu'elle vouloit tirer de toi..... » Après tout, n'importe, il faut toujours » favoir gré aux gens du bien qu'ils nous » font, quand même ce seroit pour leur

» intérêt, mais *goddam*, il faut aussi penser
» au sien propre; & avec quoi vivras-tu
» quand tu seras arrivé dans notre Isle?
» Ta pacotille est dissipée ou submergée
» avec le bâtiment sur lequel tu t'étois
» embarqué comme Filibustier *; encore
» une fois, avec quoi vivras-tu, & avec
» quoi feras-tu vivre cette jolie fille?
» Sera-ce avec de l'amour, mon ami?
» *Goddam*, on en meurt plus qu'on en
» vit; mais (ajouta-t-il, en tirant le
» jeune Anglois à l'écart:) fais-tu bien
» réflexion que tu possèdes dans cette
» jolie fille la valeur d'une pacotille toute
» entière? Si tu veux t'en défaire, tu
» la vendras avantageusement à quel-
» que riche habitant de la Barbade, tu
» en retireras une somme assez honnête
» pour vivre quelque temps, après m'a-
» voir payé ton passage, & indemnisé
» du service que je t'ai rendu en te rece-
» vant sur mon bord. Quant à elle, elle
» ne manquera de rien; tant qu'elle sera
» jeune & fraîche, ses maîtres la traite-

* Espece de corsaires qui a été très-connue en Amérique, & qui commettoit de grands désordres.

ront bien ; ensuite on lui fera épouser
quelque Negre ; & comme elle est forte ,
elle travaillera encore long-temps , &
fera des enfans.

Inkle rejeta d'abord bien loin une proposition aussi odieuse , cependant ils arriverent à *la Barbade* , où notre jeune Anglois se trouva bien embarrassé : n'ayant point de quoi payer son gîte , personne ne vouloit le recevoir. Le cruel Capitaine de Navire le persécutoit pour le paiement de sa nourriture pendant le passage , & les habits , tant bons que mauvais , qu'il lui avoit fournis. Quant à *Iarico* , elle n'étoit vêtue que de ses propres charmes ; mais ils suffisoient pour ce qu'on en donnoit un prix considérable. *Inkle* passa deux jours dans une agitation épouvantable ; rebuté par-tout , ou recevant par rapport à *Iarico* des propositions malhonnêtes & révoltantes. Le désespoir de celle-ci étoit mêlé d'étonnement ; elle qui avoit vu dans sa Patrie tous les Sauvages se regarder comme freres , ne se rien refuser les uns aux autres , & se distribuer avec égalité les secours & la subsistance , ne concevoit pas comment , dans ce pays civilisé dont son amant lui avoit fait tant

d'éloges, on étoit abandonné & insulté faute de certaines richesses dont elle ne connoissoit ni l'usage ni la valeur.

Le résultat de ces agitations fut cependant de suivre l'affreux conseil du Capitaine de Navire, & de céder à ses persécutions. Celui-ci le conduit chez le plus riche habitant de l'Isle, & lui propose l'achat d'une jeune esclave parfaitement bien faite. L'opulent colon ordonne qu'on la lui amene; on lui obéit : il l'examine avec l'œil avide & intéressé d'un riche voluptueux, il en offre une somme assez considérable, dont *Inkle* troublé, conferné, baissant les yeux, se mordant les levres, paroît se contenter; mais le Marin qui l'accompagnoit, insiste pour lui, demande davantage, & l'obtient. *Iarico* présente à ce marché, n'entendant qu'imparfaitement tout ce qui se dit en Anglois; conçoit pourtant qu'il est question de la vendre, & qu'*Inkle* veut la livrer & l'abandonner. Alors elle passe de l'étonnement dans lequel elle étoit plongée, à un accès de fureur; elle s'écrie & s'exprime dans le langage de son pays, mêlé de quelques mots Anglois; avec cette éloquence naturelle que les grandes pas-

sions & les situations violentes fournissent. Son nouveau Patron étonné, la conduit chez lui avec douceur & humanité, *Inkle* reste dans une espece de stupidité ; il étoit échappé à *Iarico*, dans sa fureur, de reprocher à son amant qu'elle étoit enceinte ; le Marin Anglois saisit ce mot, & rappelle l'acheteur : *Sir*, lui dit-il, *vous voyez que vous achetez deux esclaves pour une, cela mérite quelque somme de plus : rien de plus juste*, répond le Négociant, en tirant de sa poche encore quatre guinées. *Fort bien*, continue le Marin, *je garde cet argent, & je ne demande plus rien*, dit-il, en adressant la parole à *Inkle*, *pour ton passage & ton habillement, jouis du reste de ta fortune, & sois heureux*. Le jeune Anglois frappé de surprise & d'horreur du crime qu'il venoit de commettre, en vendant sa bienfaitrice, fuit comme autrefois *Cain*, après le meurtre de son frere *Abel* ; il s'échappe sans savoir où il va, emportant le prix de son forfait. Il parcourut la ville ou bourg, capitale de l'Isle ; il entre dans un cabaret où l'on vendoit cette liqueur perfide, enivrante, corrosive, composée du suc des cannes de sucre, & communément appelée *Taffia* ;

il en boit avidement, & agité en partie par ses remords, & en partie étourdi par cette liqueur, il tomba par terre, en se roulant sur le sable. Dans cette agitation affreuse, qui fut suivie d'un profond assoupissement, sa bourse se détache & tombe de sa poche. Quelque Matelot ou quelque Esclave s'en empare, & vingt-quatre heures après *Inkle* se réveille; n'ayant plus rien à lui que ses remords; il s'y livroit, & sembloit même vouloir en redoubler l'horreur, lorsqu'on vient l'arrêter pour le conduire devant le Gouverneur de l'Isle : c'étoit un Seigneur Anglois qui avoit les sentimens conformes à sa naissance & à l'état Militaire qu'il avoit embrassé : s'il n'étoit pas renommé par sa bienfaisance, il l'étoit du moins par sa justice qui en est la source & la base. *Inkle* parut en sa présence, & fut confronté à *Iarico*. Celle-ci exposa avec naïveté tout ce qui lui étoit arrivé dans son Isle; le Gouverneur en frémit & fut pénétré de l'horreur que devoit inspirer un monstre qui avoit vendu celle à qui il devoit la vie. L'habitant confirma le récit ingénu de la fille sauvage, le Commandant prononça que l'action du jeune An-

glois étoit atroce, il le condamna à rendre la somme qu'il avoit touchée pour le prix d'*Iarico*, mais il ne l'avoit plus. Le malheureux Anglois s'avoüa criminel avec la fermeté d'un homme qui ne craint point les suites d'une mauvaise action qu'il se reproche à lui-même. *He bien*, dit le Gouverneur, « tu resteras esclave » de celui qui a acheté ta bienfaitrice, » & pour elle, je lui ferai revoir sa patrie, & je la rendrai à ses parens. *Milord*, lui répondit *Inkle*, tu es juste, je mérite le supplice auquel tu me condamnes, je suis charmé de voir *Iarico* retourner dans sa patrie. Ah! qu'elle soit heureuse & que je sois puni! » A ces mots, il se retira, & fut effectivement conduit dans les champs & mêlé avec les Esclaves Negres de *Francis* (c'étoit le nom de l'habitant). Ayant été mis sous les ordres de son *Bomba*, ou Directeur de ses Esclaves, il fut contraint, à grands coups de fouet, de vivre dans l'état le plus humiliant, & de se dévouer aux plus rudes travaux.

Iarico fut embarquée & reconduite dans son pays natal; elle fut remise entre
les

les mains de son pere , qui la reçut avec la plus grande joie , & lui pardonna avec la douceur & la bonté d'un Sauvage qui ne consulte que la nature , au lieu des préjugés & de l'opinion d'un faux honneur ; mais ceux qui conduisirent la Princesse sauvage , rapportèrent au Gouverneur , que , loin d'être satisfaite de la justice qu'on lui avoit rendue , elle regrettoit sans cesse le perfide *Inkle* , & que trompée par son cœur , elle ne pouvoit s'imaginer qu'il fût si coupable , tant l'amour est aveugle !

Un an se passa , pendant lequel *Inkle* subissoit son sort , en reconnoissant sans cesse qu'il l'avoit mérité. » Livrée de la » misere & de la punition , disoit-il , en » regardant & apostrophant les haillons » dont on l'avoit couvert , & les instru- » mens de son travail & ceux des cruau- » tés qu'en exerçoit sur lui , je vous con- » sidere avec respect & une sorte de satis- » faction ! Vous êtes pour moi les minis- » tres de la Justice divine ; j'ai mérité plus » de maux que jen'en éprouve ! O *Iarico* ! » ô ma chère maîtresse !... Mais qu'osé- » je dire , malheureux !... Comment

» puis je prononcer le nom d'une fille à
 » qui j'ai de si grandes obligations, & qui
 » a de si grands reproches à me faire!...
 » Amis, disoit-il, à ses compagnons d'in-
 » fortune, amis, (si toutefois ce mot peut
 » sortir de ma bouche, & s'il m'est per-
 » mis d'appeller quelqu'un mon ami) j'ai
 » manqué d'humanité; vous devez me
 » mépriser tous tant que vous êtes; je suis
 » l'opprobre de la nature: hommes, dé-
 » testez-moi, fuyez-moi comme un monf-
 » tre qui n'appartient plus à votre espece:
 » écoutez & frémissez «.

Alors il leur faisoit le récit des bontés
 qu'*Iarico* avoit eues pour lui, de l'amour
 qu'elle lui avoit témoigné, & de l'ingrati-
 tude avec laquelle il l'avoit sacrifiée, elle
 & le fruit de leurs amours; tous le plai-
 gnoient sans oser entreprendre de le con-
 soler. Un jour qu'il étoit couché au pied
 d'un arbre, il s'écrioit: » Où es-tu, *Iarico*?
 » je t'ai perdue pour jamais, toi & mon
 » enfant!... Jamais il ne me nommera
 » son pere... si ce n'est peut-être pour
 » frémir d'horreur quand tu lui appren-
 » dras combien ce pere fut barbare... Que
 » je suis à plaindre! ce que j'ai de plus
 » cher au monde ne peut se rappeler à mon

» idée qu'avec tous les transports de la
 » haine & du désespoir ; & lorsque mon
 » nom échappera à leur voix plaintive ,
 » autour d'eux tout recevra l'empreinte
 » de l'épouvante.

Tout-à-coup un Officier du Comman-
 dant vient demander *Inkle* ; & l'ayant tiré
 du champ où il travailloit , le conduit
 dans le jardin du Gouverneur : il l'y trouve
 avec son maître. » *Inkle* , lui disent-ils ;
 » tes maux sont finis, tes remords & ton
 » repentir ont sans doute fléchi le Ciel !
 » nous venons de recevoir les présens les
 » plus riches pour ta rançon. Ce sont ces
 » mêmes Caraïbes qui habitent l'isle dans
 » laquelle tu as trouvé *Iarico* qui te re-
 » demandent. Ah ! sans doute , s'écria
 » *Inkle* , que la justice Divine veut que
 » j'aie expier mon crime sur le lieu où
 » je l'ai commis. Eh bien j'y vais ; le
 » pere d'*Iarico* , ou elle-même , me feront
 » subir les supplices que j'ai mérités , &
 » que je n'aurois pas dû éviter : mar-
 » chons. « Le Gouverneur & *Francis* l'as-
 surerent qu'il ne paroïssoit point dans la
 démarche que faisoient les Sauvages ,
 qu'ils eussent aucune mauvaise intention
 contre lui , il refusa de les croire , & ce-

pendant il partit avec un interprète Caraïbe dans un canot conduit par douze Insulaires ; ils arriverent heureusement à *Saint-Vincent*. Chemin faisant, l'interprète lui apprit que, loin d'être destiné au supplice, la gloire & le bonheur l'attendoient dans son isle : voici ce qui s'y étoit passé depuis un an.

Iarico y avoit été, comme nous l'avons dit, reçue avec bonté par le Cacique son pere ; elle avoit mis au monde un fils destiné à gouverner l'Isle, puisqu'il étoit le seul enfant d'*Iarico*, fille unique du Cacique, & que ces peuples sauvages avoient eu depuis long-temps la sagesse de rendre la souveraineté de leur isle héréditaire. C'étoit en vain que depuis sa couche le vieux Chef avoit voulu persuader à sa fille de prendre d'autres liens, & d'oublier son cher Anglois, il n'avoit pu la faire renoncer, ni à son amour, ni à son chagrin. Lui-même s'étoit affligé de la tristesse de sa fille ; il étoit tombé malade, & étoit mort en recommandant à ses peuples de reconnoître son petit fils pour leur Chef. La mémoire de leur défunt Cacique leur étant chere, ils y étoient assez disposés ; mais cet enfant ne venoit que de naître,

& il n'avoit point de pere qui pût suppléer à son extrême jeunesse. Le conseil des anciens de l'Isle résolut de proposer à la fille de leur Chef de choisir quelque vieux guerrier expérimenté pour servir de tuteur à son fils; *Iarico* se rendit à leur assemblée, tenant son fils entre ses bras :

» Guerriers; leur dit-elle, cet enfant que
» vous voyez, a un pere; il vit encore, &
» il a droit d'être préféré à tout autre pour
» l'élever & le rendre digne de vous
» commander. Il est courageux; il en a
» donné des preuves dans cette Isle même.
» Il ne craint point la mort, & vous l'avez
» vu attendre avec fermeté les supplices
» cruels qui lui étoient réservés, & prêt
» à chanter sa chanson de mort, lorsque
» vous deviez le brûler à petit feu. Il est
» juste & vertueux, ou du moins il le
» sera; car une premiere faute qu'il a
» commise, & qui ne le rend coupable
» qu'envers moi, lui a inspiré des re-
» mords si vifs, qu'il sent à présent toute
» l'horreur du crime, & le prix de la ver-
» tu. Je suis informée, par des esclaves,
» compagnons de ses peines & témoins
» de ses regrets, de ce qu'il pense à pré-
» sent, & de ce qu'il voudroit faire pour

» réparer son injustice à mon égard. Ces
» esclaves sont parmi vous; ils se sont
» dérobés à la tyrannie des Anglois, pour
» partager notre liberté, dont ils sont di-
» gnes, puisqu'ils ont toujours été ver-
» tueux. Quant à *Inkle*, il regarde son
» esclavage comme une peine de sa faute;
» il le supporte avec constance; croyez-
» moi, il est assez puni. J'ai souvent oui
» dire à mon père qu'on peut se fier aux
» hommes instruits par leurs malheurs &
» leurs propres fautes, quand ils les ont
» sentis. Fiez-vous à *Inkle*, & laissez-lui
» le soin d'élever son fils, & de lui ap-
» prendre à vous gouverner. Il est vrai
» qu'il est étranger, & d'une nation en-
» nemie de la vôtre; mais ce seroit en
» vain qu'il concevroit le projet de vous
» assujettir à ses compatriotes; quand il
» sera seul au milieu de vous, que pour-
» roit-il faire pour vous nuire? Et que
» pourroit un tyran, quelque envie qu'il
» eût de l'être, contre tout un peuple qui
» s'opposeroit à sa tyrannie? Continuez
» de prendre contre les Anglois, les sa-
» ges précautions que vous avez toujours
» prises, & vous n'avez rien à craindre de
» leur part. *Inkle* ne trahira point sa patrie

» en vous défendant contre ses compa-
 » triotes , puisque vous ne voulez jamais
 » les attaquer ; en vous protégeant , il
 » soutiendra la cause de la justice & de la
 » raison «.

Ce discours prononcé avec l'éloquence naturelle , & les graces qui étoient particulières à la belle Sauvage , attira les suffrages & les applaudissemens de toute l'assemblée ; il ne fut plus question que d'envoyer chercher le malheureux *Inkle* , pour le conduire dans cette Isle , théâtre de ses plus singulieres aventures.

D'après ce récit , on lui fit adopter pendant sa route même le costume propre à son nouvel état , c'est-à-dire , qu'il se dépouilla de ses habits à l'Européenne , & s'ajusta à la Sauvage , pour prouver d'autant mieux à sa belle maîtresse qu'il se consacroit à son service & à celui de sa nation.

Iarico l'attendoit avec impatience , & le reçut avec des transports qu'elle ne put même cacher à son peuple. Elle étoit magnifiquement parée , & tenoit son enfant entre ses bras ; elle courut au-devant d'*Inkle* , & lui présentant son fils : *cher amant* , lui dit-elle , *voici ta fidelle épou-*

se ; voici le bel enfant qui te doit le jour....

Nous abrégeons le récit de cette scène véritablement attendrissante. Tous les *Carraïbes* applaudirent au choix de leur Reine, & reconnurent l'empire du bel Anglois, qui justifia ce choix, & mérita les bontés d'*Iarico*, par la sagesse avec laquelle il se conduisit à la tête de la nation. Il prit les précautions les plus sages pour que ses peuples ne fissent aucun mal aux Européens, & n'en reçussent aucun dommage. Il établit entre eux un commerce qui parut avantageux aux uns & aux autres. L'Isle produisoit beaucoup de cette espèce de marchandises dont l'Europe se passoit très-bien avant la découverte de l'Amérique, & se passeroit encore si l'avidité du gain ne les avoit mises à la mode, & rendues presque nécessaires. On y trouvoit aussi quelques objets de curiosité, d'autres qui paroïssent pouvoir contribuer à la parure des Dames Européennes, & quelques drogues médicinales qui guérissent peut-être plus encore par la confiance que les Médecins d'Europe avoient fait prendre en elles, que par leur efficacité réelle. *Inkle* économisa, & fit valoir

cette espece de machandise assez avantageusement pour les faire desirer à les anciens compatriotes. Comme tout se faisoit par échange entre les deux nations , il obtint en revanche de ces bagatelles , un grand nombre de choses plus utiles ; mais dont les Européens qui y étoient accoutumés depuis long-temps , ne faisoient pas autant de cas. Il y avoit dans l'Isle quelques mines d'or & d'argent , & deux rivieres dont les eaux laissoient sur le sable beaucoup de paillettes de ces précieux métaux. *Inkle* défendit séverement qu'on en ramassât , & sur-tout qu'on en donnât connoissance aux Anglois , il en prévoyoit bien les conséquences. Il choissoit aussi parmi les Marchandises qu'il tiroit de chez eux , celles qui ne pouvoient point altérer la simplicité , la douceur & la pureté des mœurs des *Caribes* , & leur inspirer le goût du luxe & de la frivolité. Il les corrigea tant qu'il put du goût des liqueurs fortes , & l'on remarque que sous son regne il ne pénétra pas dans l'Isle de *Saint - Vincent* une seule bouteille de cette eau , ou crème des *Barbades* , qui se boit avec tant de délices dans toute l'Europe.

Nous avons dit qu'*Inkle* avoit fait de bonnes études; il avoit acquis des connoissances assez étendues sur toutes les parties des belles-lettres, des sciences & des arts; mais il ne les communiqua qu'avec la plus grande réserve à ses Sauvages. Il sentit que quelques-unes pouvoient leur être nuisibles, que beaucoup leur seroient inutiles, & qu'un petit nombre seulement leur serviroit pour la culture de leurs terres, leur défense & la douceur de la vie. Il n'y eut que sa femme & son fils auxquels il ne cacha rien de ce qu'il savoit, persuadé qu'il seroit à souhaiter que ceux qui doivent gouverner les autres, n'ignorassent de rien; mais que quant à ceux faits pour obéir, le cercle de leurs connoissances doit être borné, quoique, d'ailleurs, le peu de notions qu'on leur donne, doive toujours être vrai & juste.

La langue Caraïbe n'avoit ni livres ni caractères, & il ne chercha point à procurer à ses sujets de pareils avantages. Il fit seulement venir pour son usage quelques livres Anglois, & il mit sa femme & son fils en état de les étudier seuls.

Ce fut à l'aide de pareils principes de

modération, d'équité & de bienfaisance, qu'*Inkle*, sa femme *Iarico* & leur fils, auquel ils avoient donné le nom d'*Iarico*, regnerent paisiblement & heureusement sur la nation *Caraïbe* établie dans l'Isle de *S. Vincent*. Leur postérité la gouverna avec le même succès, jusqu'à ce qu'enfin ses petits-fils dégénérèrent de la vertu de leurs ancêtres. Les abus se glissèrent dans ce Gouvernement comme ils ont fait dans tous les autres. La division se mit parmi les *Caraïbes*; les Européens trouverent moyen de former quelques établissemens dans l'Isle, & ne tarderent pas à réduire à un très-petit nombre celui des anciens habitans. C'est pourtant encore le seul lieu de l'Amérique où l'on voie des *Caraïbes*; & quoiqu'ils n'aient plus qu'un foible souvenir des aventures & du gouvernement d'*Inkle* & d'*Iarico*, la mémoire de ces amans est encore en vénération parmi eux.



Romans Italiens modernes.

Ce que nous avons tiré du *Novelliero Italiano*, & les extraits que nous avons faits, il y a déjà assez long-temps, de la *Rosalinde* & de quelques autres Romans Italiens d'une certaine longueur, suffisent pour donner à nos Lecteurs quelques idées des Romans Italiens dans le vieux genre. Nous nous croyons obligés de leur faire connoître à présent les Romans modernes écrits en cette langue, quoiqu'il y en ait bien peu qui méritent l'attention des François & Anglois, qui ont pris, de nos jours, (en fait de Roman) un vol si supérieur, que dans les autres pays l'on est presque réduit à ne plus faire que des traductions, ou du moins des imitations souvent imparfaites, des Romans de ces deux nations. Il y avoit cependant, il y a quelques années, à Venise, deux Auteurs féconds de Romans Italiens; ils en produisoient chaque carnaval, & chaque été dans le temps de la Foire de l'Ascension, au moins chacun un; quelques-uns avoient de petits succès, les autres étoient jugés avec rigueur,

mais tous indemnifioient le Libraire des traits d'impression, & la modique rétribution qu'il donnoit aux Auteurs. Ces productions vraiment éphémères, paffoient dans les villes de Provinces de l'Etat Vénitien, à Parme, à Mantoue, à Milan, à Florence, & quelquefois à Turin. Quelqu'un qui a séjourné pendant quelque temps en Italie, a apporté en France des paquets de ces brochures affez gros pour que nous en ayions dans ce moment-ci beaucoup sous les yeux. Nous espérons que nos Lecteurs nous sauront gré de les avoir parcourus, pour voir si, dans le grand nombre de ces morceaux, il n'y en auroit pas quelqu'un qui fournît quelques situations intéressantes, ou quelques idées heureuses. Commençons par ceux de l'Abbé *Chiari*, le premier des deux Auteurs dont nous venons de parler, & faisons d'abord connoître cet Auteur en peu de mots.

Cet Abbé a été affez long-temps Membre d'une Société qui ne subsiste plus, & dans laquelle il pouvoit acquérir de l'érudition, & former son style. Il prouva qu'il avoit profité de son séjour parmi ces peres; aussi-tôt qu'il les eut quittés, ce fut vers 1750, il publia d'abord à Bres-

cia, sa patrie, puis à Mantoue, de petits morceaux de Littérature & de Méthaphysique, enfin des Ecrits polémiques de tout genre, qui ne lui firent pas grand honneur, & ne lui procurerent pas grand profit; c'est sans doute ce qui le déterminà à entrer dans la carrière du théâtre, & à composer des Romans; il a fait ce métier pendant près de vingt ans, avec une ardeur proportionnée au besoin extrême qu'il avoit de se procurer quelques ressources. Pendant tout ce temps, il n'y a point eu d'années où il n'ait mis au jour au moins deux Romans; d'abord ce n'étoit que des traductions du François, car, comme il ne savoit pas l'Anglois, il faisoit seulement passer de notre langue dans la sienne les Romans Anglois que nous avons naturalisés en France.

Pendant quelques années ce genre de travail lui réussit assez bien, mais on s'aperçut qu'il altéroit & affoiblissoit tout ce qu'il prétendoit traduire; & le mauvais succès qu'il eut dans les seconds rôles, l'engagea à se charger des premiers; n'étant plus estimé comme Traducteur, il devint Auteur, & il réussit mieux dans cet état que dans l'autre.

Nous ne nous flatons pas d'avoir sous les yeux tous les Romans de son imagination, (sans compter ceux qu'il a traduits) mais nous en possédons du moins *seize*; nos Lecteurs seront peut-être bien-aise de les connoître, du moins légèrement, car ils ne méritent ni d'être entièrement traduits, ni d'être longuement extraits. Nous avons même quelque regret de la peine que nous avons donnée à quelques-uns de nos coopérateurs de les lire en entier.

Il y a déjà plus de dix ans que le Théâtre de l'Abbé *Chiari* formoit plus de 12 vol. *in-octavo*, à quatre grandes Pieces par volume, sans préjudice des Opéra-Bouffons ou Comiques qu'il a fait jouer pendant nombre d'années sur les Théâtres de Venise. Nous dirons, par occasion, quelques mots de ces Drames de l'une ou de l'autre espece.

Enfin il y a quelques années que ce fécond Auteur a cessé de travailler; il faut lui rendre justice : dès qu'il a pu se passer de produire, il est devenu stérile. Un oncle avec qui il étoit brouillé depuis longtemps, est mort, laissant héritière d'un bien très-considérable une sœur de l'Abbé;

& celle-ci étant morte elle-même fort peu de temps après, l'Abbé s'est trouvé très-riche. Comme il n'a point obligation de sa fortune à ses talens, il n'est engagé ni par reconnoissance ni par intérêt à les cultiver, & il les a abandonnés absolument. Plaise au ciel accorder une pareille fin à tous les confreres en *Apollon* de M. l'Abbé *Chiari*, soit en France, soit en Italie. C'est ce que nous leur souhaitons.

Passons aux Extraits, ou plutôt aux Notices de ses Romans.

La Cantatrice per disgracia, c'est-à-dire, la Chanteuse par accident. Parme, 1763, 2 parties.

Ce Roman a été traduit en François sous le titre d'*Adrienne*. Nous en avons donné l'Extrait dans notre Volume du mois d'Août dernier, & c'est la seule fois que M. l'Abbé *Chiari*, qui a traduit tant bien que mal un grand nombre de Romans François, a eu la satisfaction & la gloire de voir traduire son Italien en François.

La Filosofessa Italiana, c'est-à-dire, *la Philosophe Italienne*, ou *les Aventures de la Marquise de B... Parme*, 1765. 4 parties.

Ce titre, que M. l'Abbé *Chiari* s'est plu à choisir, auroit pu sans doute indiquer un Roman très-intéressant. Un auteur, homme d'esprit & philosophe, auroit pu y faire entrer des leçons importantes & propres à guider les jeunes personnes qui entrent dans le monde; mais les Auteurs médiocres en Italie, comme en France, ont plutôt trouvé un titre piquant & agréable, qu'ils n'ont saisi les moyens de le remplir convenablement. M. l'Abbé *Chiari* étoit dans ce cas-là, comme nous le verrons à l'occasion de plus d'un de ses Romans, & notamment de celui-ci.

L'Héroïne avoit été élevée sous le nom de Mademoiselle d'*Arville*. Elle assure qu'elle va conter ses aventures avec la plus grande vérité, & elle prétend prouver sa philosophie, tant par la sincérité avec laquelle elle avouera ses foiblesses, que parce qu'elle n'a jamais eu, dit-elle, à se reprocher de fautes bien graves. Les Lec-

teurs vont juger si elle est en droit de se vanter d'une si louable conduite. Elle passa dix ans de son enfance & de sa première jeunesse dans un couvent d'Avignon, où l'on ne négligea rien pour son éducation. A l'âge de seize ans, elle reçut une lettre d'une main inconnue, qui, avec beaucoup de tendresse, lui conseilloit & même lui ordonnoit de prendre le parti du voile. La Supérieure qui lui remit cette épître, lui dit que la personne qui la lui avoit écrite étoit sa mere, & la jeune personne hésitoit si elle lui obéiroit, lorsqu'une connoissance qu'elle fit, la détermina à penser tout différemment. Elle avoit dans le Couvent une amie intime, qu'on appelloit Mademoiselle de *Ternes*; & celle-ci avoit un frere qui venoit la voir d'autant plus souvent, que la Demoiselle étoit attaquée de la poitrine; elle en mourut, & le Comte de *Ternes* ne trouva de consolation qu'à venir aussi souvent au même Couvent, & à y parler de sa sœur avec Mademoiselle d'*Arville*. Bientôt ils se parlerent d'eux-mêmes, & leur liaison devint si tendre, que la proposition de prendre le voile parut infiniment odieuse à notre belle Philosophe (qui, soit dit

en passant, n'étant point Italienne, moyennant quoi le titre porte doublement à faux). Sur ces entrefaites, le Comte reçut ordre d'aller joindre l'armée d'Italie. A cette nouvelle, qui achevoit de la désespérer, Mademoiselle d'*Arville* prit sa résolution. Sans doute que son amant lui avoit fourni de l'argent; mais dès qu'il fut parti, elle escalada les murs du Couvent, & s'enfuit ainsi déguisée en homme avec sa femme-de-chambre, nommée *Célestine*, qui garda les habits de son sexe. Elles se rendirent à Lyon, où la maîtresse passa pour un jeune Gentilhomme Italien, & sa foubrette pour sa femme, ou, si on aime mieux, sa maîtresse. Heureusement qu'elles ne furent point poursuivies. La Demoiselle, qui se faisoit appeler à Lyon le Comte *Richard*, eut le bonheur de faire connoissance avec un Lyonnais riche & généreux, qui lui trouvant la physionomie heureuse, se détermina à lui rendre sans aucun intérêt les plus grands services. *Célestine* mourut à Lyon, & la Demoiselle déguisée se lia de plus en plus avec le sieur d'*Arcore*, c'étoit le nom du Négociant; il lui montra des lettres du Comte de *Ternes*, qui le prioit en grace de s'informer d'une Demoi-

selle dont il étoit amoureux à Avignon, qu'il avoit été obligé de quitter pour passer en Italie. Ayant appris depuis qu'elle s'étoit échappée de son couvent, il ne doutoit pas que ce ne fût dans l'intention de le suivre, & prioit son ami de la chercher par-tout, & de l'aider à le joindre. Le faux *Richard*, sans découvrir tout-à-fait son secret à d'*Arcore*, le pria aussi-tôt de le mettre à portée de voir le Comte de *Ternes*, l'assurant qu'il lui donneroit des nouvelles de ce qu'il desiroit. Il se préparoit à se rendre en Italie, lorsque de nouvelles lettres lui donnerent lieu de croire que le Comte, qui avoit été blessé à *Tortone*, reviendrait incessamment à Paris; ainsi ce fut la route de cette capitale que prit notre Héroïne déguisée. Elle rencontra en chemin un Italien qui retournoit dans sa patrie, ayant mal fait ses affaires en France. Cet homme, avec qui elle soupa dans une auberge, lui fit, on ne fait pourquoi, confidence d'un service important qu'il avoit rendu à une grande Dame Française, qu'il avoit retirée chez lui pour lui faire faire ses couches, quelques années avant qu'elle fût mariée. Il s'étoit ensuite chargé de faire nourrir l'enfant, qui étoit

une petite fille; il en avoit eu soin jufqu'à l'âge de cinq ou fix ans; & on l'avoit alors envoyée dans un couvent d'Avignon, où il croyoit qu'elle étoit encore. Ce bavard d'Italien voulant prouver ce qu'il avançoit, montra à l'inconnu à qui il parloit, le portrait de la Dame qui avoit été mere de fi bonne heure, & une lettre de cette Dame. *Richard* confidéra long-temps le portrait, qui repréſentoit une très-belle perſonne, & les caractères de l'écriture le frapperent : il crut y reconnoître ceux de la lettre que la Supérieure d'Avignon lui avoit montrée, en lui difant qu'elle étoit de ſa mere. L'Italien continua ſon chemin, & notre Héroïne auſſi.

En paſſant par Troyes, elle fit la rencontre d'un Seigneur qui, apparemment, venoit de ſes terres; il lui trouva la figure ſi jolie, qu'il la fit ſouper avec lui; & lui propoſa de ſ'attacher à lui en qualité d'Ecuyer. Le jeune homme qui ne ſavoit trop où il iroit à Paris, ni comment il y trouveroit le Comte de *Ternes*, accepta la propoſition. Le Duc avoit avec lui dans ſa berline ſon Secrétaire & ſon Intendant, le petit Ecuyer fit le quatrième, & ils ar-

riverent à Paris. *Richard* fut présenté à la Duchesse, qui étoit belle, & dans les traits de laquelle il crut reconnoître quelques-uns de ceux du portrait qu'il avoit vu entre les mains de l'Italien. Cette Dame le reçut avec beaucoup de bontés ; mais il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que le Duc son mari étoit mal avec elle. Bientôt son nouveau maître le tira à part, & lui proposa de lui servir d'espion auprès de sa femme, & de lui rendre compte des liaisons qu'elle conservoit avec un certain Prince qui avoit été son amant avant son mariage, & sur lequel il l'avoit emporté ; mais il avoit lieu de croire qu'elle l'aimoit toujours. *Richard* qui trouvoit le rôle d'espion au-dessous de lui, n'osa pas le témoigner au Duc. Il lui promit tout ce qu'il voulut ; mais il aima mieux être le confident de la Duchesse, & lui déclara la commission dont il étoit chargé : celle-ci le remercia, & lui promit de lui faire bien plus d'avantages qu'il n'en pouvoit espérer de son mari, s'il vouloit la servir au lieu de lui. Il y consentit, sentant que son cœur le portoit vers elle. Il apprit que le Prince & elle

s'étoient aimés depuis leur enfance , que des circonstances malheureuses les avoient empêchés de s'épouser , & que , quoique depuis son mariage avec le Duc , elle s'observât beaucoup , elle ne laissoit pas d'entretenir toujours avec cet ancien amant quelque correspondance. Le faux *Richard* le chargea de porter lui-même les lettres de la femme , au lieu d'avertir le mari ; celui-ci fut quelque temps sans le soupçonner , mais enfin le Duc vit qu'il étoit doublement trahi. Il voulut faire assassiner le Prince & même *Richard*. Le premier évita heureusement le danger , & s'en éloigna d'ailleurs , ayant été employé comme Officier-Général en Italie. Notre Héroïne en fut quitte pour une légère blessure ; & la Duchesse voulant la soustraire à de nouveaux coups , la fit partir secrètement pour cette même armée , lui fournissant des secours , & lui donnant des lettres de recommandation pour le Maréchal qui l'a commandoit. *Richard* se détermina d'autant plus volontiers à s'y rendre , qu'il apprit que le Comte de *Ternes* n'étoit point encore de retour en France. Arrivé à *Milan* , il présenta ses lettres de recommandation au Général ,

qui le plaça aussi-tôt dans le Régiment de *Ternes*, qui étoit en garnison à *Pavie*. Il y courut; mais le Colonel en étoit déjà parti pour aller porter une nouvelle à la Cour de France. Cependant le Régiment & l'armée entière marcherent en avant, & la bataille de *Parme* se donna. Notre Héroïne servit avec tant de distinction, qu'elle fût avancée en grade; mais obligée de passer l'hiver à sa compagnie, ce ne fut qu'aux approches de la campagne suivante, qu'elle apprit des événemens bien intéressans pour elle. Le Duc étoit mort; & la Duchesse devenue veuve, s'étoit aisément déterminée à épouser le Prince qu'elle avoit toujours aimé, & qui n'avoit jamais voulu se marier; mais ils étoient inquiets l'un & l'autre de la fille qui étoit née du fruit de leurs amours, il y avoit dix-sept ans. On ne pouvoit leur donner au Couvent d'*Avignon*, où elle avoit été mise, d'autres nouvelles, sinon qu'elle s'étoit échappée, & qu'on la soupçonnoit d'avoir suivi le Comte de *Ternes*, que l'on savoit être amoureux d'elle. On questionna ce Comte, on lui promit de lui faire épouser Mademoi-
selle

felle *d'Arville*, & comme il en étoit toujours amoureux, il ne demandoit pas mieux, mais il ne favoit où elle étoit; ils avoient, pour ainsi dire, joué aux barres, & se cherchant toujours où ils n'étoient plus, fans se rencontrer depuis qu'ils avoient quitté *Avignon*. Enfin le petit Capitaine *Richard* trouva moyen d'être envoyé en France pour porter une nouvelle; il arriva à la Cour, & la premiere personne qu'il y rencontra, fut le Comte de *Ternes*: l'on juge bien que sa vue le troubla, mais ne le fâcha pas.

Après cela, M. l'Abbé *Chiari* fait languir (fort inutilement, à notre avis,) le lecteur après la reconnoissance de Mademoiselle *d'Arville* avec sa mere & son amant. Il faut cependant que cela arrive. Le Prince épouse la Duchesse Douairiere, & ils reconnoissent la fille qu'ils ont eue lorsqu'ils étoient tous deux également libres, malgré la famille du Duc, qui fait en vain ce qu'elle peut pour l'empêcher; elle intente des procès, & même cela occasionne quelques duels. D'un autre côté, le mariage du Comte & de la nouvelle Princesse souffre de grandes difficultés

parce qu'il n'étoit pas assez riche. On propose pour elle un autre parti ; c'est un Marquis avec lequel *Ternes* se bat ; il le tue , & est blessé. Le Comte est obligé de se cacher à cause de ce duel ; cela fait traîner encore le mariage de ces deux amans ; mais enfin , après de petites aventures qui nous ont paru peu intéressantes , le Comte ayant hérité de grands biens de sa famille , dont il étoit devenu l'aîné , le mariage s'accomplit heureusement. Un an après , la Comtesse de *Ternes* accoucha d'une fille ; sa famille en fut ravie : l'année suivante , une succession collatérale considérable qui leur échut dans le Royaume de Naples , mit les deux époux dans le cas de s'y rendre. Ils partirent , passèrent par *Lyon* , où ils virent le bon M. *d'Arcore* , se rendirent à *Turin* , & de-là à *Rome* , où il leur arriva encore quelques petites aventures ; enfin ils prirent possession de leurs nouvelles terres ; mais une aventure singulière leur fit découvrir , sous l'habit d'une jeune payfanne , une Demoiselle qui y avoit un droit préférable au leur : aussi-tôt ils n'hésiterent pas à les lui abandonner ; ils n'y restoient que pour les mettre en bon état , comme tu-

teurs de cette jeune orpheline, lorsque le Comte tomba malade d'une pleurésie qu'il gagna à la chasse, & mourut. La Comtesse défolée retourna en France avec *Rosaline*, qui ne voulut pas la quitter; (c'étoit la jeune personne à qui appartenoient légitimement les terres situées dans le Royaume de Naples.)

Madame de *Ternes* y retrouva la Princesse sa mere, & il fut question de marier *Rosaline* avec un jeune Seigneur Italien, nommé le Marquis de *Rivoli*. Celui-ci, quoique *Rosaline* fût jolie, préféra d'épouser la veuve, pour qui il conçut non-seulement de l'estime, mais une passion violente. Il réussit à lui en inspirer autant; on trouva un autre établissement pour la jeune Napolitaine, & la Comtesse douairière devint Marquise de *Rivoli*. Ce fut en vivant heureuse avec ce second époux, qu'elle écrivit ces Mémoires pour l'instruction de ses enfans.

Quoiqu'annonce ce titre, nous ne trouvons qu'une médiocre dose de Philosophie dans toute la conduite de l'Héroïne. Les événemens de ce Roman sont très-peu vraisemblables, & nous avons fait graces aux lecteurs de bien de ridiculités

& des traits d'ignorance que l'on trouve dans cette histoire. La scene est presque toujours en France; & on voit bien que l'Abbé *Chiari* n'avoit jamais voyagé dans notre pays, & n'en avoit aucune idée.

La Viaggiatrice, c'est-à dire, *la Voyageuse*, ou *Aventures de Mademoiselle E. B.*, écrites par elle-même en plusieurs Lettres. Venise, 1762, 3 parties.

Ce Roman, que M. l'Abbé *Chiari* a divisé en Lettres, à l'imitation de quelques Romans modernes François & Anglois, contient 36 Epîtres supposées écrites par l'Héroïne même, dans les années 1758, 1759 & 1760. Mademoiselle *E. B.*....., c'est-à-dire, *Emilie Baroni*, débute par assurer qu'elle va s'expliquer avec franchise, & ne rien cacher de ses aventures, & même des défauts qui les lui ont occasionnées. Effectivement le Lecteur jugera, par le peu que nous en allons dire, que tout cela ne seroit point arrivé à une personne d'un caractère moins décidé que le sien.

Emilie étoit Sicilienne; elle perdit sa

mere de bonne heure ; & son pere, homme de grande naissance, très-riche, mais fort avare, l'éleva, non comme une grande héritiere, mais avec une parcimonie extrême & ridicule. Il ne put cependant s'empêcher de lui donner une gouvernante, quand elle approcha de l'âge de 10 à 12 ans. Ce fut une fille de condition noble, & d'une belle figure. Elle se nommoit *Dona Giovanna* ; elle avoit eu déjà une aventure assez singuliere. Elle avoit été attachée très-jeune à la Princesse de *Roca-Villa*. Cette Dame étant morte, elle étoit restée dans son Palais, où le vieux Prince veuf la traitoit avec tant de distinction, qu'on croyoit qu'il en étoit amoureux, & qu'on craignoit qu'il ne l'épousât. Le Prince étant mort, ses enfans avoient congédié très-malhonnetement *Dona Giovanna* ; & cette fille ne sachant plus où donner la tête, parut se trouver trop heureuse d'être choisie pour gouvernante, à très-petits gages, de la jeune & vive *Emilie*. Quelques soins qu'elle prît de son éducation, elle ne put point la corriger d'un goût très-décidé pour la dépense, & d'un esprit de coquetterie qui fut la source de tous les malheurs de

notre Héroïne. Comme son pere ne se prêtoit point aux desirs qu'elle avoit d'être parée, elle ne se faisoit point de scrupule de lui dérober quelques argent & quelques diamans; le bonhomme s'en étant apperçu, soit pour la punir, soit pour écarter de lui une fille qui avoit des inclinations si contraires aux siennes, résolut de la mettre dans un Couvent; & quelques moyens qu'elle employât pour éviter d'entrer dans cette retraite, il fallut bien qu'elle y fût renfermée. Elle s'en affligeoit, lorsqu'une rencontre à laquelle elle ne s'attendoit pas, aida à la consoler. Un jeune Jardinier, qui n'avoit point du tout l'air d'un paysan, passa près d'elle dans le jardin du Couvent, attira ses regards, & lui remit une lettre qu'elle prit avec avidité; elle la lut avec empressement derriere une charmille. Cette lettre étoit de *Dona Giovanna*; cette duegne, qui n'étoit rien moins que sévere, lui conseilloit d'écouter le jeune homme, l'assurant que c'étoit le seul moyen de sortir du Couvent, puisque son pere ne manqueroit pas de l'en retirer aussi tôt qu'il apprendroit qu'elle y auroit fait une connoissance qui lui déplairoit.

Emilie n'eut pas de peine à se conformer à ce que lui conseilloit sa Gouvernante, & ce fut bientôt autant par inclination, que par complaisance, qu'elle écouta le jeune homme. Il lui apprit qu'il s'appelloit *Dom Louis*; qu'il étoit Gentilhomme & Officier; qu'il vivoit avec sa mere, nommée *Virginie*; mais qu'il jouissoit d'une très-médiocre fortune, & qu'il avoit été obligé de faire un effort pour gagner le maître Jardinier, & l'engager à le substituer à la place d'un de ses garçons.

Bientôt le concert & la liaison furent intimes entr'eux; mais on ne tarda pas à s'en appercevoir dans le couvent; on chassa d'abord le faux Jardinier, ensuite on avertit le pere, qui rappella sa fille chez lui, la remit entre les mains de *Dona Giovanna*, qui s'applaudit du succès de son conseil. Elle en donna un autre non moins dangereux; ce fut celui de jouer la modeste & la repentante. *Emilie* n'y manqua pas; & *Giovanna* ayant dit au pere qu'il n'avoit besoin, pour être sage, que de la liberté de voir quelques personnes en ville: le pere y consentit; la Duegne se chargea de la présenter chez des Dames honnêtes de sa connoissance,

& la conduisit précisément chez la mere de *Dom Louis*. L'on juge bien qu'elle y trouva son amant, & qu'il leur fut aisé d'y concerter des rendez-vous. Ils s'en donnerent un au pied d'un balcon de la maison du vieux Marquis, qui aboutissoit sur une ruelle sombre. *Emilie* s'y rendit, comptant que son amant l'y recevroit dans ses bras; mais au lieu de lui, malheureusement elle y trouva son pere, qui, transporté de fureur, la fit rentrer dans la maison; elle apprit en même temps que *Dom Louis* avoit été arrêté comme coupable d'avoir voulu l'enlever. La malheureuse amante fut si troublée de cette fâcheuse nouvelle, qu'elle en tomba dangereusement malade. Quand elle fut guérie, on l'envoya pour prendre l'air à la campagne; mais bientôt elle y apprit de terribles nouvelles. *Dom Louis* se voyant vivement poursuivi, & même insulté par le Marquis, pere de sa maîtresse, avoit été obligé de lui faire tirer l'épée, & le vieux Marquis avoit été tué. *Emilie*, comme une autre *Chimene*, fut obligée de demander vengeance de la mort de son pere; mais en même temps elle fit tenir sous main de l'argent à *Virginie* pour

l'aider à faire évader son fils, & le faire passer en pays étranger. Elle-même, après s'être bien mise au fait des affaires de son pere, & en possession de ses richesses, troublée de l'idée d'être privée à jamais de *Dom Louis*, résolut de voyager. *Dona Giovanna* l'encouragea dans ce projet, & lui proposa même de la suivre dans ses courses. Elles partirent, accompagnées d'un seul Ecuyer, & de deux domestiques. Après avoir traversé une partie de l'Italie, elles arriverent à Gênes, où elles s'embarquerent pour passer en France; mais une tempête les ayant accueillies & dérangées dans leur route, elles s'estimerent trop heureuses de pouvoir entrer dans un port situé sur les côtes d'Espagne. C'étoit dans ce Royaume que *Dom Louis*, banni de sa patrie, s'étoit réfugié; & comme il étoit brave & intelligent, & qu'il avoit eu des lettres de recommandation pour les Généraux, il avoit déjà fait quelque fortune au service de cette Couronne.

Emilie & sa suite ayant débarqué, s'avancerent dans le pays, & se trouverent la seconde soirée dans un assez gros village situé aux pieds d'un fort beau château

placé au sommet d'une colline élevée, & s'arrangerent pour passer la nuit dans une assez mauvaise auberge, la meilleure du lieu. En remuant un lit destiné à *Emilie*, on en fit tomber une bourse travaillée avec soin, & une sorte de magnificence qu'elle reconnut pour être de sa façon; elle l'avoit donnée, il y avoit un peu plus d'un an, à son cher *Dom Louis*. Frappée de cette petite circonstance, elle fit des questions auxquelles on répondit que cette bourse avoit été apparemment laissée par un jeune Officier qui avoit couché il y avoit quelques jours dans cette chambre. On ajouta qu'il accompagnoit une jeune Dame, & qu'ils avoient laissé dans l'auberge un enfant qu'on voulut présenter à *Emilie*, en lui proposant de s'en charger. On juge bien qu'elle le refusa. Dans la conversation, & en soupant, on lui apprit que le château qu'elle avoit vu en entrant dans le village, appartenoit à un Grand d'Espagne, riche & puissant, mais connu principalement par ses débauches & ses violences, qui l'avoient fait bannir de la Cour d'Espagne, & reléguer dans ses terres, pour le malheur du pays. *Emilie* ne tarda pas à éprouver que ce Seigneur méritoit tout le mal que l'on

disoit de lui; car ayant appris son arrivée, il descendit le lendemain matin de son château, & lui rendit une visite qui ne put que lui être très-désagréable. Ce Seigneur Espagnol, qui n'étoit ni jeune ni aimable, lui fit des propositions de la dernière impertinence; & comme elle lui répondit avec hauteur, il la fit enlever par ses gens, & transporter de force dans son château. Ce fut-là qu'elle donna des preuves d'honneur, de fermeté & de courage. Par bonheur elle s'étoit munie de deux pistolets, précaution qu'elle avoit jugée nécessaire pour voyager sur les grands chemins, mais dont elle n'auroit pas cru devoir être obligée de se servir contre un Seigneur comme le Duc d'*Hippalte*, c'étoit le nom de son persécuteur. Elle fit usage de ses armes contre ceux qui voulurent l'enlever, mais ce fut inutilement. Nous supprimons les détails des scènes qui se passèrent dans le château d'*Hippalte*; son honneur & sa vie même y coururent les plus grands risques. Elle fut obligée de mettre le feu au château, dans l'espérance de s'enfuir; mais elle eût plutôt péri dans les flammes avec tout ce qui y étoit, car les pont-levis étoient levés, & les fossés très-pro-

fonds. Heureusement que l'incendie ayant été remarquée de la ville voisine, un détachement de la garnison courut au château, & l'Officier qui le commandoit, s'en fit ouvrir les portes. On étoit aussi informé de la violence que le Duc avoit faite à une jeune étrangere qui passoit par son village. On avoit donné ordre à l'Officier d'arrêter ce méchant Seigneur ; il exécuta cet ordre, & après l'avoir mis en sûreté & fait garder par ses soldats, il alla délivrer *Emilie*. Qu'on juge de la surprise de cette Belle, lorsque dans cet Officier elle reconnut son cher *Dom Louis*. Elle fut cependant obligée de se contenir, mais elle ne put se dispenser de lui faire demander par sa gouvernante quelques éclaircissemens sur l'enfant laissé dans l'auberge du village. Elle apprit que c'étoit un fruit des violences du Duc, & que *Dom Louis* & une Dame, parente du Colonel de son Régiment, qu'il avoit été chargé d'escorter jusques à la garnison, ayant passé dans cette auberge, & ayant entendu faire l'histoire lamentable de la naissance de cet orphélin, avoient donné de l'argent pour qu'on en prît soin, jusqu'à ce que quelqu'un voulût s'en char-

ger ; c'étoit alors que *Dom Louis* avoit perdu sa bourse.

Si *Emilie* avoit suivi son penchant, elle fût restée en Espagne avec son cher *Dom Louis*, mais *Dona Giovanna* lui représenta si vivement ce qu'exigeoit d'elle la mort de son pere, qu'elle la força à continuer son voyage ; elles traversèrent la Castille, les Pyrénées & les Provinces méridionales de la France, & arriverent à Paris. Elles s'y logerent dans un grand & bel hôtel garni, dont la maîtresse étoit une femme du bon ton, & avec qui ceux qui demeuroient chez elle faisoient société. Cette femme fit faire connoissance à *Emilie* avec deux hommes aimables ; l'un étoit Anglois, & se nommoit *Mylord Stairs* ; l'autre François, le Comte de *Bret*. Ce dernier eut le bonheur de lui plaire, & la mere du Comte ayant approuvé leur inclination mutuelle, il étoit sérieusement question de leur mariage, lorsque *Emilie* reçut une lettre de la Marquise de *Bret*, qui lui apprenoit que son fils étoit parti pour la Hollande, & qu'elle ne savoit quand il en reviendrait. Elle prit, comme de raison, cette nouvelle pour une rupture, & se douta qu'elle étoit

occasionnée par quelques soupçons calomnieux; effectivement *Dona Giovanna* ayant été aux informations, apprit qu'on avoit donné une couleur très-fausse & très-noire à l'aventure d'*Emilie* dans le château du Duc d'*Hippalte*, en Espagne: on se douta que c'étoit le Lord *Stairs* qui avoit fait courir ces bruits pour dégoûter le Comte de *Bret*, d'autant plus qu'il fit offrir secrètement à *Emilie* de prendre la place du Comte, nonobstant tous les soupçons qu'il savoit, disoit-il, n'être pas fondés. Notre Héroïne, également furieuse contre le calomniateur & ceux qui avoient ajouté foi aux calomnies, ne voulut entendre parler ni des uns ni des autres; on écrivit en Espagne pour savoir la vérité du fait, & *Dom Louis* lui-même fit passer des témoignages si avantageux, que l'innocence d'*Emilie* fut mise dans tout son jour.

Après tous ces éclaircissimens, notre Voyageuse voulant continuer ses courses, passa en Angleterre; mais craignant d'y rencontrer Mylord *Stairs*, elle prit des habits d'homme. En arrivant à Calais, elle vit dans l'auberge où elle étoit une chaise de poste aux armes du Milord, & ne doutant pas qu'il ne fût dans cette mai-

son, elle se barricada aussi-tôt dans sa chambre; elle étoit bien armée & résolue de faire feu sur le calomniateur, s'il osoit se présenter à sa porte. Après son souper elle entendit quelqu'un y frapper; elle sort aussi-tôt furieuse, tire un coup de pistolet sur le téméraire & le blesse; mais aux cris qu'elle entend elle reconnoît qu'elle s'est trompée; ce n'est point le Lord *Stairs*, c'est *Dom Louis* même qu'elle a blessé; cet Officier revenoit d'Espagne, chargé d'une commission pour l'Angleterre; il avoit appris en passant par Paris qu'*Emilie* étoit partie pour Calais, & avoit hâté son voyage, dans l'espoir de la joindre; étant pressé de se procurer une chaise de poste il en avoit acheté une qui avoit appartenu au Lord *Stairs*. *Emilie* fut au désespoir d'avoir blessé son ancien amant, & lui en fit témoigner tous ses regrets; mais toujours persuadée qu'il étoit le meurtrier de son pere, elle se crut obligée de le quitter & de continuer son voyage, tandis qu'il achevoit de se rétablir.

Dans la traversée elle témoignoît à *Dona Giovanna* combien ce sacrifice lui avoit coûté, lorsque celle-ci augmenta son trouble & ses regrets, en lui disant, d'un air

myftérieux : *ne vous reprochez point tant votre amour pour Dom Louis ; il n'est point fi coupable envers vous que vous le croyez , puisque le Marquis qu'il a eu le malheur de tuer n'étoit pas, votre pere. Emilie* surprise alloit la presser de dévoiler ce myftere, lorsqu'une tempête horrible s'éleva, & ayant forcé le paquebot qui les conduisoit de changer de route, les jetta sur les côtes de Hollande ; heureusement qu'elles en furent quittes pour changer de bâtiment ; elles en trouverent un autre qui les ramena en Angleterre. Ce fut-là qu'elle rencontra le Lord *Stairs*, qui lui fit éprouver de rudes persécutions : *Dom Louis* arriva enfin pour l'en débarrasser. Ce jeune Sicilien retrouve en Angleterre *Virginie*, sa mere ; d'autres aventures singulieres y conduisent le Comte de *Bret*, & enfin d'autres personnages, tant Espagnols, qu'Italiens & François, qui contribuerent tous au parfait éclaircissement de la naissance d'*Emilie* : c'est à Londres même qu'il se fait, & il se trouve qu'elle est fille de sa gouvernante *Dona Giovanna*. Cette femme avoit épousé secrètement le Prince de *Rocca-Villa*, & en avoit eu *Emilie*, qu'elle avoit trouvé moyen de

substituer à la fille du Marquis ; c'étoit pour suivre sa fille qu'elle s'étoit dévouée à être sa gouvernante : elle ne l'avoit encouragée à quitter la Sicile & à voyager , que pour l'empêcher d'épouser le fils de ce Prince de *Rocca-Villa* , qui étoit son frere de pere , & auquel il étoit question de la marier. Ces derniers éclaircissemens ne furent donnés par *Dona Giovanna* que lorsqu'elle fut au lit de la mort ; ils n'engagerent point *Emilie* & *Dom Louis* à retourner en Sicile , mais en Espagne , où *Dom Louis* avoit fait une fortune considérable , & où il ramena sa mere. L'Héroïne de notre Roman y vécut huit ans avec *Dom Louis* & *Virginie* ; au bout de quelques années celle-ci mourut , & *Dom Louis* lui-même peu de temps après. Notre Voyageuse qui n'avoit point eu d'enfans , n'ayant plus envie de courir le monde , ni d'éprouver des aventures , se retira dans un couvent , où elle finit paisiblement ses jours.

Telle est la marche du Roman de la Voyageuse , par M. l'Abbé *Chiari*. Il auroit sûrement pu tirer un parti plus intéressant & plus philosophique de son titre , mais il ne lui étoit pas possible de charger

de plus d'événemens, d'incidens, & de circonstances invraisemblables, une aventure romanesque, dont les deux parties réunies forment un total de 7 à 800 pag.

L'Uomo d'un altro mondo, c'est-à-dire ;
l'Homme d'un autre monde. Venise,
1768, 1 vol.

Dans le titre de ce petit Roman, M. l'Abbé *Chiari* dit qu'il est traduit du Russe & du Chinois; dans l'avertissement, il dit que c'est du Portugais : mais laissons-lui l'honneur de l'invention, & croyons que nous ne devons cet ouvrage qu'à sa féconde imagination. Cela étant, il auroit pu tirer de son titre & de son sujet, un meilleur parti qu'il n'a fait. Voyons en peu de mots comment il l'a traité; nous disons en peu de mots, non pas que nous puissions borner notre extrait à une seule page, mais parce qu'on verra par la quantité des voyages que l'Auteur fait faire à son Héros, & par l'abondance d'aventures qu'il lui fait éprouver, que si nous ne supprimions pas un grand nombre de faits, nous serions forcés d'écrire un volume.

L'auteur nous annonce qu'il s'est proposé dans cet Ouvrage un grand but moral; c'est d'apprendre à l'homme à se connoître lui-même. Malheureusement nous ne croyons point qu'il remplisse trop bien ce grand objet. On en va juger.

Le Héros du Roman (on ne nous apprend pas son nom) fut élevé dans une Isle déserte, mais naturellement fertile & située dans un climat tempéré. Son instituteur fut un sage ou vieux Philosophe, qui s'étoit, disoit il, volontairement retiré avec des provisions de toutes les choses nécessaires à la vie, & les moyens de se défennuyer & d'instruire cet enfant, dont il avoit entrepris l'éducation; car il avoit des livres écrits, apparemment dans toutes les langues, qui sont le plus d'usage dans l'univers; il apprit à son disciple à lire dans tous ces livres, & à parler dans toutes les langues. Ce qui nous le prouve, c'est ce que nous ne voyons point que celui-ci, dans les différens voyages qu'il fit sur le globe, fût embarrassé à parler & à se faire entendre dans aucun pays. Tout ce qu'un homme qui n'a jamais vu qu'un seul être de son espece peut apprendre, le Héros de ce Roman en fut

instruit; mais, comme l'observe fort bien M. l'Abbé *Chiari*, un seul mois de société lui en eût appris davantage. On lui donna quelques idées métaphysiques, des leçons de morale, des connoissances de géographie & d'histoire, & des notions sur les sciences & les arts, qui lui devinrent bientôt très-utiles; car le jeune homme n'avoit que seize ans lorsque son instituteur mourut, & le laissa seul dans son Isle; Il en fut sensiblement affligé, non-seulement par sentiment, mais par besoin; car il lui sembloit à tout instant que son instituteur lui manquoit pour lui expliquer une infinité de choses qu'il ne pouvoit deviner, ni à la faveur de sa mémoire, quoiqu'elle lui rappellât tout ce qui lui avoit été dit, ni au moyen des livres qui lui avoient été laissés. Il passa encore deux ans dans la solitude & dans l'inquiétude, occasionnée par la curiosité & par une foule de conjectures inutiles. Enfin une nuit il entendit le bruit d'un orage, & vit à la pointe du jour la mer très-agitée, & qui avoit déjà jetté sur le rivage le débris de plusieurs vaisseaux brisés & dispersés par la tempête. Quelques hommes paroissoient lutter contre les flots,

& notre Héros les reconnoissant pour des êtres de son espece, se trouva porté, par un penchant naturel, à les secourir. Un des objets de sa compassion se trouva être une jeune personne d'une grande beauté. Notre solitaire lui donna des soins tout-à-fait particuliers, & la transporta dans son habitation. Une inclination, dont la véritable source lui étoit inconnue, procuroit à la jeune personne des préférences marquées; cependant un sentiment d'humanité général l'engageoit aussi à rendre quelque service aux autres, & bientôt tous ceux qui n'avoient pas été engloutis par la mer, furent en état de venir partager un repas tel que la situation du solitaire pouvoit lui permettre de le donner. L'on juge bien que la fin de cette espece de souper se passa en interrogations & en questions sur la façon de vivre des Européens; car l'Insulaire reconnut aisément que la compagnie qu'il avoit sauvée, étoit toute composée d'Anglois; leur langue étoit du nombre de celles qu'il possédoit, il l'entendoit du moins parfaitement bien.

Notre Insulaire, après avoir pourvu aux besoins de ses hôtes, les mit en état

de prendre du repos, & le lendemain s'empressa encore à les régaler tous, & à fêter sur-tout la jeune personne, qui s'appelloit *Catty*. Son frere, nommé *Bernard*, étoit avec elle; mais son pere, sa mere & sa belle-sœur étoient du nombre de ceux qui avoient péri.

L'Insulaire fut témoin de quelques regrets que ses hôtes donnerent à leurs parens; mais ils les oublierent bientôt pour s'occuper du projet de se rembarquer & de continuer leur route. Ils se servirent des débris de leurs vaisseaux, du bois qu'ils trouverent dans l'Isle, & de quelques restes de voiles & de cordages pour raccommoder leurs navires, & se mettre en état de braver de nouveau les flots.

L'Insulaire eût été bien affligé de leur départ, si l'aimable *Catty* ne se fût décidée à rester avec lui, & n'eût déclaré à son frere qu'elle ne pouvoit se résoudre à se hasarder encore sur un élément dont elle venoit d'éprouver la perfidie. Ce prétexte fut trouvé plausible pour la laisser seule dans l'Isle, à la merci d'un Sauvage qu'on jugeoit bien qu'il ne la mangeroit pas. Le reste de la compagnie chercha à gagner le Japon; car c'étoit le lieu de leur

destination, & l'Isle où ils se trouvoient, étoit située dans la mer septentrionale des Indes, à-peu-près à une distance égale du Japon, de la Chine & de la Cochinchine. Le tête à tête auquel *Catty* voulut bien se livrer avec l'Insulaire, dura un an; & ce fut assurément le plus heureux temps de la vie de l'un & de l'autre. Le seul événement de marque qui remplit cet espace de temps, fut le résultat le plus simple & le plus naturel des amours de ce couple innocent, la naissance d'un fils. *Catty* le nourrit de son propre lait, & ce gage de leur union redoubla son amour pour son époux : nous pouvons bien appeller ainsi l'Insulaire; car, quoiqu'aucune cérémonie, ni aucun contrat n'eussent constaté leur mariage, leurs sentimens mutuels suffisoient pour le légitimer dans un pays où il n'y avoit sûrement ni Prêtres, ni Notaires.

Faisons ici une remarque assez curieuse sur le Roman que nous extrayons : l'Auteur fait instruire son Héros par un Philosophe, il le fait ensuite voyager dans une infinité de pays, dans chacun desquels il y a divers Religions & des cultes différens, & il ne paroît pas qu'il lui en

fasse adopter aucun : il seroit pourtant bien étonnant qu'il n'eût jamais réfléchi sur cet article; mais M. l'Abbé *Chiari* a écrit en pays d'Inquisition, & n'a point voulu se compromettre sur un chapitre si délicat. Nous croyons qu'il a eu raison. Après tout, s'il est vrai que l'on ne puisse pas se passer de Religion dans le monde réel & existant, du moins le peut-on très-bien dans le pays de la fiction, qui est celui des Romans.

Catty nourrissant son fils, & faisant consister tout son bonheur à aimer l'Insulaire, ces deux époux se flattoient d'être oubliés de tout le monde, & le desiroient, lorsqu'un beau jour ils virent un navire aborder dans leur Isle; ils soupçonnèrent aussi-tôt que c'étoit *Bernard* qui venoit rechercher sa sœur; mais celui-ci ne parut point; au contraire, on vit sortir du navire deux vénérables vieillards qui, après avoir levé les mains au ciel, & baisé respectueusement la terre, s'avancerent avec une contenance grave, mais tout-à-fait amicale, vers notre Sauvage. Ils lui firent des complimens en Japonois, langue que son instituteur avoit particulièrement pris soin de lui apprendre. Ils lui dirent qu'ils

avoient

avoient traversé les mers, & s'étoient exposés à de grands périls pour venir le chercher; qu'ils étoient parfaitement instruits de son origine, & qu'ils ne l'avoient pas perdu du vue depuis sa naissance: que c'étoient par leurs soins qu'il avoit été enlevé à la tyrannie d'un usurpateur; que c'étoit un de leurs confreres, étranger à la vérité, mais qu'ils connoissoient capable de lui donner une bonne éducation, qui l'avoit conduit & élevé dans cette Ile, & qu'ils avoient toujours bien compté l'en retirer, lorsque les circonstances le permettoient. A cette singuliere nouvelle, l'Insulaire embrassa les deux Vieillards, qu'il reconnut d'ailleurs à leur habit pour être des Bonzes Japonois. C'étoit une espece de gens, dont son instituteur lui avoit souvent parlé, & dont il lui avoit montré des portraits. Il l'avoit prévenu que ces gens-là faisoient souvent du mal, & quelquefois aussi du bien; mais qu'il étoit bon de les avoir pour amis, parce qu'ils étoient en état de rendre de grands services. Il les invita à entrer dans sa cabane, avec tous ceux qui composoient l'équipage du navire qui les avoit amenés, entre lesquels

étoient quelques Européens, mais aucun du pays de *Catty*. On la rappella ; car elle s'étoit cachée avec son enfant, craignant la présence de son frere. Les Bonzes la saluerent d'un air très-respectueux, & l'on ne s'occupa plus que du départ de l'Insulaire & de sa famille, ceux qui les réclamoient assurant que c'étoit eux-mêmes qui les avoient cachés dans une petite portion du monde, presque inconnue à tout l'univers, les réservant au sort le plus heureux & le plus brillant qui les attendoit au Japon. Ils ne voulurent pas s'expliquer davantage pour ce moment.

Notre Sauvage rendit les derniers hommages au tombeau de son Instituteur, & donna quelques regrets à l'asyle paisible qu'il abandonnoit. Enfin lui, sa femme & son fils s'embarquerent & entrèrent heureusement dans le port de Nangasaki. On l'avoit revêtu de l'habit de Bonze pour le mieux déguiser ; & ce fut sous cet accoutrement qu'il fut caché dans la maison commune de ses conducteurs. Comme, suivant la coutume de leur institut, il ne devoit point y entrer de femme, on plaça *Catty* dans un couvent de Bonzesses, qui n'étoit pas éloigné de celui des Bonzes. Cette séparation coûta bien des lar

mes aux deux époux ; mais on les assura qu'elle étoit nécessaire.

Au bout de quelques jours, pendant lesquels le faux Bonze passa d'étonnemens en étonnemens, voyant à tout moment des choses qui lui paroissent si neuves & si étranges, que malgré les instructions de feu son instituteur, & les livres qu'il avoit lus, il n'y pouvoit rien comprendre, le Supérieur des Bonzes lui donna à lire un écrit contenant l'histoire d'une Reine infortunée, dont le portrait étoit à la tête du manuscrit ; son époux avoit été chassé du trône & massacré par son propre frere. L'usurpateur fratricide gouvernoit la nation Laponoise en tyran. La veuve, qui avoit un fils encore au berceau, ne s'étoit dérobée avec cet enfant à la fureur de leurs ennemis, qu'en se jettant entre les bras des Bonzes qui les avoient sauvés l'un & l'autre, en faisant passer la Reine de maison en maison, toujours sous l'habit d'un Novice de leur Ordre : quant à l'enfant, ils l'avoient confiné avec le plus sage d'entr'eux dans une Isle écartée, dont eux seuls avoient connoissance.

L'Insulaire n'eut pas de peine à reconnoître sa propre histoire. Tandis qu'il réfléchissoit sur cette lecture, le Supé-

rieur des Bonzes vint le prendre, & par de longs détours le conduisit dans un appartement souterrain, où il trouva une Dame d'un certain âge, superbement vêtue, qui l'embrassa tendrement, & le reconnut pour son fils. On lui dit que tout s'arrangeoit pour une révolution qui leur seroit favorable, qu'en attendant il devoit garder le plus grand secret. Il le promit; mais il parla de *Catty*, car il ne cessoit d'en être occupé. On lui répondit que son fils & elle étoient en pleine sûreté, mais qu'il ne devoient point s'en inquiéter dans ces momens, qu'il les retrouveroit quand il seroit paisible possesseur du trône qui lui appartenoit.

Il n'étoit cependant pas vrai que *Catty* fût en pleine sûreté; entre autres défauts qu'avoit l'usurpateur, il étoit très-libertin; & avoit des émissaires chargés de découvrir toutes les jolies filles ou femmes qui pouvoient servir à satisfaire son goût pour les plaisirs. Il en enlevait jusques sur les autels de ses dieux, en allant en chercher dans les Couvens des Bonzesses. On lui en enseigna une d'une figure charmante, qui étoit entrée depuis peu dans une de ces maisons: c'étoit *Catty*; il s'enflamma sur la description qu'on lui en fit, & envoya

lui faire des propositions très malhonnêtes ; elles furent rejetées , & suivies de menaces qui effrayèrent la jeune Angloise. Voulant prévenir la violence qui devoit lui être faite ; elle prit le parti de s'enfuir , & on fut long-temps sans savoir ce qu'elle étoit devenue. M. l'Abbé *Chiari* saura cependant bien la retrouver ; mais revenons à son époux.

La conspiration qui devoit remettre sur le trône du Japon son légitime possesseur & sa mère éclata enfin , & les mesures prises pour son succès réussirent parfaitement. Le tyran fut massacré , & la révolution s'opéra avec facilité , l'armée déclarée contre l'usurpateur s'étant chargée de la punition des coupables , & les Bonzes ayant de leur côté favorablement disposé les esprits , & fait sentir au peuple la justice de la cause qu'ils protégeoient. Tout ce que l'Insulaire , prêt à devenir Souverain , trouva à redire aux mesures qui furent prises pour le faire rentrer en possession de son héritage , ce fut le supplice d'un assez grand nombre de personnes , qui n'avoient d'autre tort que celui d'avoir été les Favoris & les Ministres d'un tyran , que la plupart d'entre eux avoient trouvé établi sur le trône.

Ce nouveau Roi, éclairé par les seules lumieres du droit naturel, trouvoit très-juste que l'assassin de son pere fût puni, aussi bien que ceux qui lui avoient conseillé de si horribles injustices. Quant à ceux de ses partisans qui paroissoient n'avoir obéi qu'à la force, ou qui n'étoient convaincus d'aucuns crimes particuliers, il vouloit qu'on leur fit graces; mais il ne put l'obtenir, & il soupçonna les Bonzes de saisir cette occasion de venger quelques injures particulieres.

Avant qu'il fût couronné, il demanda; avec le plus grand intérêt, des nouvelles de sa chere *Catty*; on lui apprit le malheur qu'elle avoit eu à craindre, & le parti qu'elle avoit pris de s'enfuir. Cette nouvelle l'affligea sensiblement, & mêla du chagrin & de l'amertume aux fêtes qui furent données à l'occasion de son rétablissement sur le trône.

Dans la cérémonie de son couronnement, on lui fit prêter le serment d'observer fidelement les loix du Royaume qu'il devoit gouverner; il se fit expliquer ces loix, & en trouva quelques-unes très-déraisonnables; il finit cependant par y souscrire & s'y assujettir pour tout le temps qu'il regneroit, parce qu'on lui fit en-

tendre que le peuple se gouvernoit bien plus aisément suivant les principes & les maximes auxquels ils étoient accoutumés, que conformément à la parfaite équité & au droit naturel, attendu que l'habitude avoit beaucoup de pouvoir sur les têtes, & même sur les cœurs des humains.

Quant il fut décidément Empereur, les respects; les hommages, les soumissions, les complaisances, les flatteries mêmes ne lui furent point épargnés; il y répugnoit parce qu'il avoit le cœur droit; mais il y étoit attrapé, car on le flattoit même en le louant sur la répugnance qu'il témoignoit pour la flatterie.

Ce qui l'affligea sincèrement & le dégoûta enfin du trône, c'est qu'il s'aperçut que, quoiqu'il voulût sincèrement faire le bien, il ne le pouvoit pas; sa mere s'étoit emparée de l'autorité, & elle-même l'abandonnoit entièrement aux Bonzes. Quand le jeune Empereur vouloit raisonner sur la politique & l'administration, on lui disoit avec respect, mais nettement, qu'il n'y entendoit rien, & qu'un homme comme lui, élevé dans une Isle sauvage, ne pouvoit pas savoir gouverner les hommes policés & vivans en société.

Enfin, las de cette contrainte, l'homme de l'autre monde résolut d'abandonner les rênes de l'Empire, & d'aller chercher *Catty*, entre les bras de laquelle seule il avoit goûté le bonheur. Son fils avoit été heureusement retrouvé, & étoit élevé auprès de sa grand'mere; le trône ne pouvoit manquer d'appartenir à cet enfant, & on pouvoit aisément croire que la Reine douairiere aimeroit autant gouverner sous le nom de son petit-fils, qui ne seroit de long temps en état de s'opposer à ses volontés & à celles des Bonzes, que d'avoir à combattre journallement les préjugés de son fils, qui croyoit trouver dans les lumieres de la raison naturelle de quoi contredire les maximes & les coutumes du Japon.

L'homme de l'autre monde ne se trompa pas; il s'évada une belle nuit, emportant apparemment tout ce qui lui étoit nécessaire pour courir le monde. On pénétra son dessein, mais on le lui laissa exécuter sans paroître s'en appercevoir. On fit semblant de le chercher pendant quelque temps, mais on ne le trouva pas; enfin les Bonzes accoutumerent le public Japonois à penser que leur Roi ne pouvant se prêter à vivre en société, il s'étoit retiré dans son Isle; mais qu'après tout, l'Empire n'en seroit

que mieux gouverné par son fils & son légitime successeur, à qui on inspiroit de bonne heure ce qui étoit regardé au Japon comme la véritable sagesse.

Les grands voyages que le Héros de ce Roman fit après avoir abdiqué son Empire, & dont nous allons abréger infiniment le récit, eurent toujours pour objet la recherche de *Catty*. Il suivit partout ses traces. & elle le menerent bien loin. Il apprit d'abord que *Catty* ayant retrouvé dans *Nangasaki* deux honnêtes gens, l'un Hollandois & l'autre Russe, dont le premier étoit le propriétaire du navire sur lequel les Bonzes s'étoient embarqués pour venir le chercher dans son Isle, & le second avoit fait aussi le même voyage, s'étoit confiée à eux, qu'ils l'avoient conduite à la Chine, & qu'elle devoit être à *Canton*, il s'embarqua aussi-tôt pour s'y rendre. Etant entré dans l'Empire Chinois, dont il possédoit la langue comme toutes les autres du monde, il ne lui fut pas difficile d'avoir des nouvelles des deux Négocians, dont le premier s'appelloit *Vandil*, & l'autre *Noriskoff*. Mais il apprit que le Hollandois s'étoit rembarqué pour retourner dans sa patrie, en passant par *Ba-*

tavia, & que l'autre ayant pris la route par terre, s'étoit rendu à *Pékin* pour aller en Russie par la grande Tartarie. Il ne put absolument découvrir lequel de ces deux étrangers *Catty* s'étoit déterminée à suivre, mais il supposa avec assez de raison, qu'elle auroit plutôt pris la route de terre, vu l'extrême répugnance qu'elle avoit à se remettre en mer depuis son naufrage dans l'Isle déserte. Ce fut donc par le chemin de terre qu'il courut après elle. Il arriva à *Pékin* & considéra avec indifférence les beautés de la Capitale de cet Empire, si renommé par la sagesse de ses loix & les lumieres de ses Philosophes. Uniquement occupé de *Catty*, il se joignit à la grande caravane, qui, traversant la grande muraille & les Tartaries Chinoise & Russe, le conduisit enfin, à travers la Sibérie, à *Moscow* & à *Pétersbourg*. Il y chercha son ami *Noriskoff*, & apprit qu'il étoit à *Archangel* sur la Mer blanche. Il fut l'y trouver, & eut enfin des nouvelles de *Catty*, mais elles étoient bien tristes; cette chere épouse n'étoit point en Russie, & n'avoit pas même pris cette route; elle s'étoit embarquée pour la Hollande, & y étoit arrivée; n'ayant eu d'abord aucunes nouvelles de son

époux, & en ayant reçu ensuite de son élévation au trône & de sa fuite, qui lui donnerent les plus grandes inquiétudes, elle étoit accablée de chagrin & de maladie; la famille de *Vandil* en prit le plus grand soin. L'on juge bien qu'étant ainsi instruit, l'homme de l'autre monde eut bientôt la plus grande envie d'aller rejoindre sa femme; mais M. l'Abbé *Chiari* (qui n'étoit sans doute pas si empressé que lui) le laisse encore languir long-temps avant cette réunion. Ils'embarque avec *Noriskoff* sur un vaisseau qui devoit passer en Hollande; mais les vents contraires & des tempêtes, que le Héros de Roman ne manquent presque jamais d'essuyer, les font errer long-temps sur les mers, & leur font voir presque toutes les parties de notre globe. Enfin il aborde en Amérique, & c'est-là que l'Insulaire, dans le moment qu'il se croit le plus éloigné de *Catty*, la trouve avec l'ami *Vandil* & la femme de celui-ci, qui voyant celle de l'Insulaire prête à mourir de langueur & soupirante après l'Isle inconnue, (dans laquelle elle étoit persuadée que son mari étoit retourné) avoit eu la complaisance de lui faire reprendre le chemin de cette Isle. Pour y

arriver, il falloit aller aux Indes orientales; mais la tempête les avoit conduits aux occidentales; enfin, c'est en Amérique qu'ils se trouvent réunis. Ils auroient fort bien pu y rester, d'autant plus qu'ils y avoient trouvé *Bernard*, frere de *Catty*, mais ils avoient été trop balottés sur le globe connu, pour ne pas vouloir retourner dans cette Isle solitaire & inconnue, dans laquelle l'homme d'un autre monde avoit goûté le bonheur & la paix. Ils persistent donc dans le projet d'y retourner avec *Bernard*, qui s'y résout aussi. *Vandil*, *Noriskoff* & leurs femmes les y accompagnent, & chacun d'eux s'y fait suivre par un nombre de personnes de bonne volonté, qui font fonder une Colonie dans ce petit coin de monde, que nous avons dit être placé dans un climat tempéré, & dont le sol est disposé à la fertilité. Les familles destinées à en être les premiers Colons, se munissent de toutes les choses nécessaires pour y former un bel établissement; ils en prennent le chemin, & y arrivent. L'Insulaire n'a plutôt mis le pied dans cette Isle, qu'il regarde comme sa vraie patrie, qu'il se prosterne, embrasse cette terre chere, & se reconnoît coupable de l'avoir abandonnée. Cependant il y re-

marque des traces d'hommes, & est étonné de retrouver peuplée cette Isle qu'il avoit laissée déserte ; il s'avance, & voit toujours avec surprise des édifices récemment construits ; enfin il voit venir au-devant de lui un François, qu'il avoit autrefois connu en Sibérie : Il s'appelloit *la Valette*, & avoit épousé une femme Italienne, que des circonstances tout-à-fait étranges avoient amenée dans les déserts soumis à l'Empire de Russie. Arrivés au *Kamschatka*, & de là par la *Corée* jusques au *Japon*, chassés de ce pays sur lequel avoit autrefois régné notre Héros, livrés aux vents & aux vagues, ils étoient abordés dans l'isle inconnue, & s'y étoient établis. Un Danois & sa femme qui étoit Allemande, voulant passer de *Tranquebar* (établissement des Danois dans l'Inde) à la Chine, y avoient aussi été jettés. L'homme d'un autre monde trouva donc deux familles déjà établies dans son Isle au moment qu'il y en amena quatre autres, y compris la sienne, & ces six familles étoient de dix nations différentes, car l'Insulaire étoit Japonois, & sa femme Angloise, ainsi que son beau-frere ; *Noriskoff* étoit Russe, & sa femme Chinoise : il l'avoit épousée à Canton ; *Vandil* étoit Hollandois, & sa femme Juive, née

à Amsterdam, mais originaire Espagnole; *Vandil* & *Bernard* avoient amené avec eux d'Asie & d'Amérique, des Negres mariés à des Sauvages, & un esclave Mahométan les avoit suivi sans qu'on en fache d'autre raison que le desir qu'il avoit de se trouver en liberté. Tout cet assemblage s'accommoda à merveille; il résulte de leur union une société composée de tout ce que les principales nations du monde ont de meilleur. Cette peuplade dut sa félicité à la sagesse de son chef, & l'on juge bien que ce chef fut le Héros de notre Roman. Il avoit long-temps étudié & réfléchi seul avant que de connoître les charmes & les douceurs de la société; ensuite pendant dix ans de courses & d'aventures, il avoit connu les hommes dans tous les pays, & les avoit vus dans toutes sortes d'occasions. Il devoit être & fut effectivement un excellent Législateur. Il a rendu son Isle heureuse; & pour assurer son bonheur, il a laissé ignorer ou fait oublier le lieu où elle est précisément située, de sorte que les nations étrangères qui auroient l'humeur jalouse, envieuse ou conquérante, ne sauroient à présent où la trouver pour s'en emparer.

Nous n'avons encore rendu compte que

d'une assez petite partie des Romans de M. l'Abbé *Chiari*; nous y reviendrons, & nous trouverons encore parmi ces nombreuses productions quelques articles qui mériteront que nos Lecteurs s'y arrêtent pendant quelques momens. Si nous parvenons jamais à épuiser les Romans de cet Abbé, nous pourrons parler de ceux de son concurrent dans la carrière romanesque Italienne, M. *Piazza*, Vénicien, qui depuis vingt ans fait constamment gémir les presses de *Bertinelli*, *Pasinelli* & *Botisco*, Imprimeurs & Libraires de Venise, accoutumés à débiter chaque année des nouveautés légères & passagères.

Pour terminer ce volume, disons un mot du Théâtre de l'Abbé. Ce que nous en connoissons consiste en quatre Tragedies. La conjuration de *Catilina* fait le sujet de la première; la mort de *Cicéron* celui de la seconde, *Jules César* est le Héros de la troisième; & *Marc-Antoine le Triumvir* celui de la quatrième. L'on voit que lorsque M. l'Abbé *Chiari* a chaussé le cothurne, ça toujours été pour montrer les Romains aux Italiens, leurs descendans, ou du moins leurs successeurs. Nous n'osons assurer qu'il ait parfaitement bien

fait leur ton, mais du moins nous favons que chacune de ses pieces a eu un certain succès qu'elle doit peut-être au mérite du sujet.

Nous ne connoissons de lui qu'un seul Opéra sérieux, intitulé *Cléopâtre, Reine d'Égypte*; ce sujet qui tient à celui d'une des Tragédies du même Auteur, pourroit fournir du spectacle, mais on n'est plus guères dans l'usage d'en admettre de bien brillans dans les Opéra d'Italie. Les Ballets qui remplissent les intervalles du premier au second, & du second au troisieme Acte, sont toujours des hors-d'œuvres qui n'ont aucun rapport à l'Opéra.

Son Théâtre comique est presque tout entier double, c'est-à-dire, que la plupart de ses pieces ont été imprimées d'abord en prose, puis en vers; voici pourquoi, c'est qu'il y a deux Théâtres à Venise, sur l'un desquels on ne représente que des pieces en prose, & sur l'autre que des pieces en vers. M. l'Abbé *Chiari*, qui vouloit faire passer successivement ses Ouvrages sur les deux Théâtres, les a écrits des deux manieres; cela prouve, de sa part, une grande facilité à écrire & à composer, & c'est un genre de mérite qu'on lui reconnoît universellement.

De quarante-huit de ses Comédies, Tragi-Comédies & Pastorales en vers que nous avons sous les yeux, nous ne parlerons que d'une douzaine, ce seront celles auxquelles la singularité du sujet doit avoir mérité le plus de succès.

La première Comédie de son Théâtre est intitulée *Plaute*, & le principal personnage est le fameux Poëte comique Latin de ce nom. On fait que cet Auteur étoit originairement garçon Meûnier, ou pour mieux dire, esclave d'un maître qui l'employoit à tourner la meule dans son moulin, & à faire du pain. La scène est dans la maison du Meûnier, & l'on suppose que *Plaute* est amoureux de la fille de son maître. Il l'épousa à la fin, par le conseil du grand Jurisconsulte *Caton*, qui fut depuis surnommé *le Censeur*. L'Abbé a fondu dans cette Comédie plusieurs scènes comiques de *Plaute*, & un grand nombre de plaisanteries & de traits puisés dans cet Auteur.

Après avoir mis *Plaute* sur le Théâtre Italien, l'Abbé y a mis aussi *Moliere*, & c'est à l'imitation & en rivalité de M. *Goldoni*; mais il a saisi un autre point de l'histoire de ce célèbre Auteur & Comédien François, c'est la jalousie qu'on

croit que *Moliere* eut de sa femme, qui épousa depuis le Comédien *Guérin*. L'abbé suppose que *Moliere* étoit jaloux dans le temps même qu'il travailloit au *Cocu imaginaire*. Son ami *Chapelle* le combat par ses propres armes. Il y a des traits assez plaisans dans cette piece; mais elle ne vaut pas celle, sur le même sujet, de *M. Goldoni*.

La Comédie qui a peut-être eu le plus de succès de toutes celles de M. l'Abbé *Chiari*, est intitulée : *Diogene dans son tonneau*; il y a grand nombre de traits plaisans, & cependant elle est morale. En attaquant le cynisme de *Diogene*, l'Auteur se déchaîne contre la philosophie moderne, & contre le libertinage. L'on fait que *Hiparchia*, Demoiselle Athénienne, devint, par principes de philosophie, amoureuse de *Diogene*, & que, suivant les maximes de la secte cynique, ils ne se cachent point du tout de leur amour. L'Abbé suppose qu'*Hiparchia* étoit sœur de *Platon*; il introduit sur la scene ce grand Philosophe qu'il fait disputer contre *Diogene*. Un de ses personnages est aussi *Corine*, femme Poëte Athénienne, très connue. Peut-être cette Comédie de l'Abbé *Chiari* mériteroit-elle d'être tra-

duite; mais elle ne pourroit pas être accommodée à notre théâtre sans de grands changemens.

A l'imitation de son Diogene, l'Abbé fit paroître l'année suivante 1756, les *Philosophes extravagans*; il introduit dans cette Comédie *Héraclite*, *Démocrite*, & le Médecin *Hippocrate*. Chacun d'eux est amoureux à sa manière, & ils finissent tous par se marier. Il y a des endroits très-jolis & très-plaisans, dans cette Comédie; mais elle n'eut pas le succès de de la précédente, quoique dans le même genre.

Le sujet de *Moliere* n'est pas le seul que l'Abbé *Chiari* ait traité en rivalité avec *M. Goldoni*; il a encore mis au Théâtre après lui, le sujet de *Pamela*; mais l'Avocat Vénitien l'a encore emporté sur l'Abbé, ayant saisi la situation la plus intéressante du Roman, c'est à-dire, le temps où l'Héroïne est encore fille. Dans la piece de l'Abbé, elle est mariée. Cependant, après coup, *M. Goldoni* a aussi fait *Pamela mariée*.

Les autres pieces remarquables de l'Abbé, sont le *Poète comique*, dans laquelle il prétend donner des leçons sur l'Art de la Comédie, & la réforme du

Théâtre Italien; mais les leçons qu'il annonce avec beaucoup d'emphase dans son avertissement, ne sont ni lumineuses ni exactes, & M. *Goldoni* a donné sur cette matiere de meilleurs préceptes & fournit de meilleurs exemples. L'Abbé a pris dans cette Piece quelques idées de la *Métromanie*, mais il s'en faut bien que ce soit une imitation entiere de cette Piece.

L'Abbé *Chiari* a au contraire tout-à-fait imité le *Bourgeois Gentilhomme* de *Moliere*, dans sa Comédie intitulée *les Fanatiques*; on y trouve des traits plaisans qui appartiennent à l'Abbé, parce qu'ils tiennent aux mœurs & aux usages d'Italie; son principal personnage s'appelle le *Comte Epaminondas, Cavalier de nouvelle impression*: au reste, il s'est bien gardé de faire entrer dans sa Piece la *Fête Turque*, & on ne lui fait aucun reproche sur ce retranchement.

Le Philosophe Vénitien, joué en 1753, eut le plus grand succès; c'est une Piece de caractère; quoique la scene soit à Amsterdam, le principal personnage est Vénitien.

El Mario cortesan, (c'est-à-dire, *le Mari galant*) est une Piece tout-à-fait écrite en langage Vénitien, & dans les mœurs

de ce pays; elle est curieuse à cause de cela, mais elle a perdu une partie de son mérite, qui consistoit dans sa singularité, depuis que M. *Goldoni* a donné plusieurs autres Pièces qui ont le même avantage, & sont d'ailleurs mieux faites.

L'amour de la Patrie, ou *Cardoue délivrée des Maures*, est une Pièce dans le genre noble, & qui seroit tragique s'il y avoit une catastrophe. Cette Pièce est du genre de celle que M. l'Abbé *Chiari* appelle *Tragédie di lieto fine* (c'est-à-dire, *Tragédie à fin heureuse*) & que du temps de *Corneille* on nommoit en France *Tragi-Comédie*. L'Abbé en a fait deux autres de ce genre, toutes deux avec le même personnage; l'une est intitulée *Koulikan, Roi de Perse*, & l'autre *la Mort de Koulikan*. Il y a à-peu-près vingt ans de distance entre les deux Pièces; la première eut un très-grand succès, & la seconde beaucoup moins: elle est *di lieto fine*, quoique *Koulikan* y meurt, parce que la Perse doit se trouver heureuse de se voir délivrée de ce Tyran.

Le huitième volume du Théâtre de l'Abbé, est tout entier rempli par quatre Pièces suivies, dont la première est *l'Enlèvement d'Hélène*, la seconde, *la Prise*

de *Troye*, la troisieme, les *Navigations d'Enée*, & la quatrieme, *Enée dans le Latium*. On voit qu'à elles quatre, elles comprennent le sujet entier de l'*Enéide*, en remontant même jusqu'à la source de la guerre de *Troye*. Ce genre de drames qui renferment un grand Poëme ou une grande Histoire en entier, est usité en Italie; l'on joue ainsi dans le cours d'un hiver, quatre à cinq Pieces qui font une suite d'événemens, dont les spectateurs sont curieux de voir la série entiere; cela les intéresse & les attache; & quoique souvent ces drames soient négligés, ils font encore plaisir. Nous avons vu ainsi jouer à Venise le Poëme entier de la *Jérusalem délivrée* du Tasse; mise en Pieces suivies, on y avoit transporté les beautés & la poésie du Tasse, de même l'Abbé *Chiari* a profité de celles de *Virgile*, qu'il a transportées tant qu'il a pu dans ces quatre drames.

Les nœces de Bertholde font encore une des Pieces de notre Abbé qui a eu le plus grand succès; il y a inséré la plus grande partie des traits plaisans du Poëme romanesque de *Bertholdo*, dont nous avons il y a quelques années, rendu compte dans nos volumes; sa Comédie

vaut bien mieux que les Opéra Bouffons que nous avons sur ce sujet.

L'Abbé a fait de deux de ses meilleurs Romans le sujet de deux de ses Comédies, ou de deux de ses Comédies le sujet de deux Romans. Il a tiré *la Dona di spirito*, de *la Veneziana di spirito* & *la belle Pelerine*, du Roman de ce nom de sa façon. Le premier sujet sur-tout a eu un grand succès sous l'une & sous l'autre forme; nous ferons peut-être dans le cas d'en rendre compte quelque jour.

Enfin il a fait dans le genre tout-à-fait comique & plaisant, trois Pièces qui ont beaucoup réussi. La première est intitulée *la Servante sans Maître*, la seconde *l'Amant en colere*, & la troisième, *la Famille extravagante*. Il y auroit parti à tirer de ces Pièces pour notre Théâtre comique: nous n'avons pas sous les yeux dans ce moment-ci les Opéra Bouffons dont les paroles sont de l'Abbé Chiari. Quelques-uns ont réussi: mais le succès de ce genre de Pièces en Italie, est toujours dû au Musicien.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Novembre de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle.
A Paris, ce 31 Octobre 1778.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître
Saint-Nicolas du Louvre.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

D É C E M B R E , 1778.



A P A R I S ,

AU BUREAU , rue du Four S. Honoré , près
S. Eustache , pour Paris & la Province.

AU BUREAU & chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire
de la REINE , rue des Mathurins , hôtel de Clugny
pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi;





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

DÉCEMBRE, 1778.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Suite de ceux du temps de Charlemagne.

LA SUITE des Romans de Chevalerie du temps de Charlemagne, nous conduit à parler de ceux de *Milès & Amys*, de *Girard de Blaves*, fils de *Amys*, & de *Jourdain de Blaves*, fils de *Girard*. La vérité nous force d'avouer que ces trois Romans, qui font suite l'un à l'autre, quoique chargés d'une multitude énorme de faits & d'é-

vénemens, ne sont point intéressans, & que l'on peut en saisir tout au plus trois ou quatre situations capables d'amuser & d'attacher les Lecteurs; aussi nous nous bornerons à nous arrêter sur ces seuls endroits, & nous nous contenterons de tracer un léger canevas du reste.

Nous ne croyons pas que ces trois Romans soient d'une grande ancienneté; nous avons sous les yeux un Manuscrit de *Girard & Jourdain de Blaves*, mais il est d'une écriture qui ne paroît pas plus ancienne que le commencement du quinzième siècle, ou la fin du quatorzième, & nous croyons que ce n'est guères avant cette époque que doit être fixée la date de leur composition. On lit dans le Prologue de *Milès & Amys* que ce Roman est tiré d'un vieux Livre en vers Picards. Cependant la Chronique d'*Alberic de Troisfontaines*, Écrivain du treizième siècle, parle de la mort & de la sépulture de *Milès & Amys*; mais passons sur la discussion de l'ancienneté de cette Histoire, qui ennuyeroit nos Lecteurs.

Milès fut fils d'*Anceaume*, Comte de *Clermont* en Auvergne, & de *Marie* sa femme, qui étoit belle, & dont le teint & la peau étoient d'une blancheur éblouissante. Ce ne fut que d'après bien des

prières que ce cher enfant vint au monde : le dernier vœu que ses parens firent avant sa naissance , fut celui d'aller en pèlerinage à Jérusalem s'ils avoient un fils , & ils l'eurent ; le Pape fut son parrein , & le nomma *Milès*. Presque en même-temps le Sénéchal du Comte *Anceaume* , que l'on nommoit *Henri* , eut aussi un fils , qui parut dès sa plus tendre jeunesse , un enfant charmant ; on le nommoit *Amys* , & il ressembloit parfaitement au jeune *Milès* , fils de son Seigneur : mais il y avoit un moyen bien sûr de les distinguer ; *Milès* avoit empreinte dans le creux de la main une belle épée tranchante & flamboyante ; & un grand Clerc en magie qui fut consulté sur ce signe , dit que cela prédisoit qu'il seroit un jour un Héros. Enchantés de cette belle prédiction , le Comte & la Comtesse de *Clermont* partirent pour la Terre-Sainte , laissant leur fils , leur Sénéchal & le fils de celui-ci , dans leur château. Ils arrivèrent au port d'Acree en Palestine , qui étoit entre les mains des Sarrasins ; mais voulant payer le tribut aux Infidèles pour passer outre , le Commandant Mahométan d'Acree ne voulut point recevoir leur argent , mais

exiger de la belle & blanche *Marie* son droit de passage en complaisances. La pieuse & sage pélerine refusa de payer en pareille monnoie. Son mari se fâcha, & tua d'abord un, puis deux, trois & quatre Sarrasins; mais enfin accablé par le nombre, il fut fait prisonnier, & envoyé dans une Isle déserte, où il devoit être dévoré par un griffon. Par bonheur & par miracle il ne fut ni mangé ni vaincu, mais il tua le griffon, & délivra un Roi d'Antioche qui étoit exposé au même danger que lui; celui-ci touché de la grâce divine, sans laquelle il sentit bien qu'*Anceaume* n'auroit point échappé au danger, se fit baptiser, & emmena ensuite le Comte à Antioche, où il le présenta à sa femme comme un brave Chevalier, son libérateur; la Reine admira ce Héros, & à force de l'admirer, elle en devint amoureuse, & voulut le mettre à mal; celui-ci pieux & fidèle, autant que sa chaste épouse, la rebuta; & comme cela est si souvent arrivé, en se refusant au crime, il en fut accusé; le Roi le croyant coupable, le renvoya au Sultan d'Acre, pour qu'il le fit mourir.

Pendant ce temps le Comte de *Limo-*

ges , voisin du Comte de *Clermont* , avoit profité de l'absence de celui-ci pour s'emparer de ses terres & de sa ville ; il avoit escaladé & pris son château : par bonheur que la nourrice du petit *Milès* s'étoit enfuie avec cet enfant ; de son côté le Sénéchal *Henri* s'enfuit aussi , emportant son fils *Amys* ; il se réfugia à Langres chez son frère *Regnier* ; mais celui-ci ne voulut pas le recevoir , par la crainte du Duc de *Bourgogne* , son Seigneur , qui étoit parent du Comte de *Limoges*. Le pauvre Sénéchal désolé , laissa pourtant son fils auprès de ce frère injuste & politique , & alla s'embarquer pour le Levant , dans l'espérance d'y retrouver son maître. Les vents contraires le forcèrent d'abord à Constantinople. Ce fut là qu'il retrouva du moins la Comtesse de *Clermont* , échappée des mains du Sultan d'Acre ; elle avoit traversé la Palestine & l'Asie Mineure , & s'étant arrêtée à Constantinople , elle y avoit été présentée à l'Impératrice comme une étrangère , femme de beaucoup de mérite , & ayant été effectivement reconnue pour telle , la Souveraine l'avoit choisie pour gouvernante de la Princesse *Sidoine* , sa fille unique. *Henri*

L'ayant reconnue , on peut juger quelle fut la joie de cette Princesse en retrouvant l'ami du Comte son époux ; mais il la quitta promptement pour aller à Acre , lui apprendre les malheurs de sa famille , dont il avoit déjà fait part à la Comtesse. Le Sénéchal trouva son maître , & se fit connoître à lui ; mais loin de pouvoir le délivrer , on le força à partager sa captivité.

Pendant ce temps , la nourrice du petit *Milès* le menoit de Province en Province , demandant l'aumône : il étoit d'une beauté ravissante , ce qui engageoit toutes les personnes charitables & autres à lui donner si abondamment , qu'elle avoit amassé non-seulement de quoi vivre , mais qu'elle avoit déjà un petit trésor lorsque *Miles* se trouva grand. Alors l'envie de chercher des aventures l'engagea à faire un coup un peu hardi , ce fut celui d'emporter tout l'argent de sa nourrice , & de la laisser-là pour courir après son pere , sans savoir où il le trouveroit. Par bonheur le premier qu'il rencontra fut un honnête homme , qui , pour son argent , lui donna un beau cheval & une armure. Ainsi équipé , *Milès* alla se présenter à la

revue d'une troupe qu'avoit levée *Regnier de Langres*, Sénéchal du Duc de *Bourgogne*. C'étoit le même qui avoit élevé *Amys*, non sur le pied de son neveu, mais comme un petit malheureux qu'il gardoit par charité. Nous avons dit qu'il y avoit une parfaite ressemblance entre cet enfant & *Milès*, & qu'on ne pouvoit les distinguer que par un signe que celui-ci avoit dans la main. Comme il n'étoit pas généralement connu, on pouvoit aisément les confondre; aussi *Regnier* lui-même prit-il d'abord *Milès* pour *Amys*, & fut étonné de le voir si bien en point; enfin tout s'éclaircit; on les vit tous deux; on admira leur ressemblance, dont nous verrons naître plus d'un *quiproquo* dans la suite de cette histoire.

Amys avoit eu le bonheur de plaire à *Flore*, Princesse de *Bourgogne*. Ces deux jeunes guerriers s'étant unis d'amitié, l'un se présente quelquefois pour l'autre, & reçoit des réponses à sa place.

La nourrice de *Milès* le cherchant partout, rencontre *Amys*, & l'accable de reproches. Enfin l'on découvre que l'un de ces deux jeunes gens étoit *Milès*, & le Duc de *Bourgogne* veut le livrer au Comte.

de *Limoges* , son parent ; on le met en prison , & par de nouveaux *quiproquos* avec *Amys* , il en est délivré. Le Duc de *Bourgogne* s'apperçut que sa fille étoit complice de toutes ces manœuvres , & fit enfermer dans une tour la belle *Flore* , tandis que nos deux guerriers s'enfuyant ensemble , passèrent la mer , & arrivèrent à Constantinople. Ils trouvèrent cette capitale de l'Empire Grec assiégée par le Sultan d'Acres , qui vouloit obtenir de force la main de la Princesse *Sidoine* , héritière du trône , & fille de l'Impératrice qui régnoit depuis la mort de son époux. Les deux guerriers se présentèrent pour défendre la cité , & furent reconnus par la Comtesse de *Clermont* , qui distingua aisément son fils à la marque qu'il avoit dans la main. Ils se battirent , triomphèrent du Sarrafin , & délivrèrent leurs pères le Comte de *Clermont* & le Sénéchal , que le Sultan d'Acres traînoit à sa suite. Après cela , *Milès* devint amoureux de *Sidoine* , & l'on juge bien que la Comtesse favorisa ces amours. La Princesse y répondit elle-même de très-bonne grâce , mais on trouva de grands obstacles à la réussite complète de cette affaire.

Quoique le jeune Auvergnac se fut couvert de gloire en devenant le libérateur de l'Empire , & que l'Impératrice le comblât d'honneurs , & l'assura sans cesse de sa reconnoissance , elle en concluoit qu'elle devoit l'épouser elle-même ; & dès qu'elle s'apperçut qu'il avoit des prétentions sur la main de sa fille , elle se mit en une grande colère , & fit traîner la Princesse en prison. L'amant en tomba dangereusement malade , & on ne put le rappeler à la vie , & l'engager à servir encore une fois contre les ennemis qui s'étoient , avec de nouvelles forces , rapprochés de la ville , qu'en lui promettant de lui faire épouser sa Princesse. On lui en donna parole , il guérit , & livra une nouvelle bataille contre les Sarrasins ; il les défit ; mais s'étant trop enfoncé dans la mêlée , il fut fait prisonnier. Nouvelle inquiétude d'autant plus vive que le Sultan d'Acre prit la barbare résolution de faire pendre le brave *Milès* , pour le punir de tout le mal qu'il avoit fait aux Mahométans. Heureusement le fidèle *Amys* & le bon Sénéchal son pere , s'empresèrent à le délivrer ; ils rassemblèrent tout ce qu'il y avoit de troupes & même de citoyens dans la

capitale de la Grèce , & sauvèrent notre Héros au moment qu'il alloit subir un supplice qui n'étoit assurément pas fait pour lui. Ayant repris ses armes , il acheva la défaite de ses ennemis , au point qu'il ne resta pas un seul homme de leur armée. Constantinople fut délivrée , & il fallut bien tenir parole au vainqueur. Il monta sur le trône avec la Princesse *Sidoine* , qu'il épousa , au grand regret de l'Impératrice sa mère. Après s'être occupé quelque tems du soin de son Empire & de celui de son amour , se trouvant en paix du côté des Sarrasins , qui n'osoient plus l'attaquer , il pensa à recouvrer l'héritage de ses pères en France. Il eût de la peine à faire goûter cette résolution à son père , à sa mère , & aux deux Impératrices , mais enfin il fallut bien qu'on y consentit. Il leur laissa la régence de l'Empire , en leur associant le bon Sénéchal , partit avec *Amys* & quelques troupes , & arriva heureusement en France. Il grossit son armée en traversant le Royaume , & se trouva enfin en état d'attaquer le perfide Comte de *Limoges*. Celui ci dût être bien étonné de voir un Empereur de Constantinople piller sa jolie ville de Brive-la-

Gaillarde , assiéger son château d'Userches , & se précipiter dans la triste ville de Tulle. Il fut encore bien plus surpris d'apprendre que cet Empereur étoit le petit *Milès* qu'il avoit voulu massacrer entre les bras de sa nourrice. Quoique *Galleraut* (c'étoit le nom du Comte Limoufin) dut être effrayé de ce trait presque miraculeux de la justice divine , il prit toutes ses mesures pour se défendre , & appela à son secours le Duc de *Bourgogne* son allié. Celui-ci y accourut , & mit bientôt le Comte en état de livrer bataille à l'Empereur *Milès* ; mais le Duc & le Comte de *Limoges* ne furent pas plus heureux qu'ils ne devoient l'être , en soutenant une si mauvaise cause. Le Comte *Galleraut* fut tué , & le Duc de *Bourgogne* fait prisonnier. Alors le Comte de *Clermont* rentra triomphant dans le château de ses pères , les habitans vinrent au-devant de lui , & il enferma dans une tour le Duc de *Bourgogne* , avec qui il capitula pour sa rançon. Il offrit de grosses sommes pour cet effet , mais *Amys* obtint de l'Empereur , son ami , qu'il refuseroit toute autre condition que celle de lui donner sa fille *Flore* en mariage.

Le Duc eut bien de la peine à accepter cette condition ; cependant il falloit sortir de prison ; il y souscrivit , & ayant donné sa parole , & fait la paix avec l'Empereur Comte de *Clermont* , ils partirent ensemble pour retourner en Bourgogne , où effectivement le Duc tira sa fille de sa prison , & la fit épouser à *Amys. Milès* , pour rendre son jeune ami digne de cette alliance , lui céda le Comté de Limoges , ne se réservant que celui de Clermont , héritage de ses pères , croyant en avoir assez en France , puisqu'il possédoit l'Empire de Constantinople ; mais il ignoroit que pendant son absence il s'y étoit passé d'étranges révolutions. Les Sarrasins s'appercevant que les Grecs avoient perdu leurs plus fermes appuis dans *Milès & Amys* , reprirent courage , & revinrent sur Constantinople pendant que nos Héros étoient en France. Il ne réussirent que trop bien à se venger. *Anceaume* & son bon Sénéchal avoient été autrefois de grands guerriers , mais ils étoient hors de combat , & ne purent pas sauver la capitale de l'Empire ; elle fut prise par les Infidèles. Les deux Impératrices furent brûlées vi-

ves dans leur palais , le vieux Comte de *Clermont* & son Sénéchal *Henri* , furent pris une seconde fois prisonniers , & ramenés à *Acre* par le Sultan.

Milès ayant appris ces tristes nouvelles , reprend aussitôt le chemin du Levant. *Amys* , tout nouveau marié qu'il est , veut absolument le suivre. Ils arrivent à Constantinople , & contemplent avec horreur les traces du ravage fait par les Sarrasins. Ils foulent aux pieds , en pleurant , les cendres du palais Impérial ; cependant il faut se venger : ils réunissent les Grecs dispersés , les ramènent contre les Infidèles , & poussant jusques à *Acre* , vont à leur tour les assiéger dans leur capitale. *Anceaume* & *Henri* étoient encore dans les prisons du Sultan ; celui-ci veut en vain les opposer aux coups du jeune Empereur , & lui faire craindre d'être parricide ; il reconnoît à propos son père , détourne ses coups , & enfin , sans effuyer de nouveaux malheurs , il prend la ville , tue le Sultan , & délivre par conséquent les prisonniers.

Le vieux Comte *Anceaume* avoit été trop malheureux en Orient pour vouloir y rester ; il parut desirer de revoir sa pa-

trie , & l'Empereur son fils l'y renvoya avec *Amys* & la Comtesse sa femme , qui étoit échappée à l'incendie de Constantinople. *Amys* les remit avec grand plaisir en possession du Comté de Clermont, qui leur appartenoit. *Milès* remonta sur son trône, & le conserva paisiblement pendant quelques années , durant lesquelles *Anceaume* vecut doucement à Clermont, & *Amys* & *Henri* son père à Limoges. Enfin , au bout de quelque temps , *Amys* fit deux pertes , celle du Sénéchal *Henri* son père , & celle de la Comtesse *Flore de Bourgogne* son épouse. Dans le temps que l'Empereur de Grèce lui témoignoit la part qu'il prenoit à ses chagrins , il eut besoin lui-même de consolation ; car le Comte *Anceaume* son père , & la Comtesse *Marie* sa femme moururent aussi. L'amour de la patrie se fit entendre alors au fond du cœur de *Milès* ; il voulut se fixer en France , dans l'héritage de ses pères , & dans l'état d'un simple Chevalier feudataire de l'empire François. Il exécuta ce projet , & se rendit à la Cour de *Charlemagne* pour y faire hommage du Comté de Clermont. L'Empereur d'Occident ne refusa point l'hommage.

qui lui étoit dû , mais traita d'ailleurs *Milès* avec la plus grande considération. Au milieu des fêtes qu'il donna à cet illustre Vassal , celui-ci remarqua *Béliffande* , fille de *Charlemagne*. C'étoit une Princesse vive & charmante ; il s'enflamma pour elle , & ne tarda pas à en obtenir amour pour amour. Quelques rendez-vous furent proposés & acceptés de part & d'autre ; & comme l'ancien Empereur de Constantinople étoit veuf , l'alliance de la fille de l'Empereur *Charlemagne* eût pu se conclure avec lui sans les engagements que *Charles* avoit pris avec le Duc de *Frize* , à qui il avoit accordé la paix , à condition que le Duc épouserait sa fille *Béliffande*. Ce Duc s'appelloit *Gombaut* ; & *Milès* n'eut pas plutôt connoissance de l'obstacle qu'il mettoit au succès de son amour , qu'il s'offrit à le combattre. *Amys* ne le quittant point , ils partirent l'un & l'autre pour la *Frize* , combattirent *Gombaut* , & le vainquirent. *Milès* lui coupa la tête , & l'apportant aux pieds de *Charlemagne* , prouva à l'Empereur qu'il étoit dégagé de sa parole. La suite de cette guerre fut telle qu'elle devoit être ; *Milès*.

époufa *Bélifande* , & la conduifit dans fon château de Clermont.

Pour le malheur d'*Amys* , le Comte de *Limoges* devint amoureux de la fille du Duc *Gombaut* ; elle s'appelloit *Lubiane* : apparemment qu'elle étoit belle, mais elle étoit méchante , & fit le malheur de la vie d'*Amys* , le fecond de nos Héros. Il l'époufa , & la conduifit dans le château de *Braves* ou *Blaves* , fur la *Gironde* ou la *Garonne* , superbe habitation , dont *Charlemagne* l'avoit gratifié ; ce fut là que naquit *Girard de Blaves* , dont l'hiftoire eft la continuation du Roman de *Milès & Amys* , & qui fut pere de *Jourdain de Blaves* , dont nous parlerons dans la fuite.

Au bout de quelques années de repos , nos deux Héros voulurent faire le voyage de Jérufalem. C'étoit une tentation pieufe , qui prenoit volontiers les Chevaliers de ce temps-là ; fans en aller chercher d'exemple plus loin , ceux-ci en avoient dans leurs familles. Ils s'embarquerent fur les bâtimens qu'ils avoient nolifés fans doute fur les côtes les plus prochaines de leurs habitations. Quand ils eurent paffé l'océan ,

& furent entrés dans la méditerranée, ils se trouverent dans le cas de combattre un Amiral Sarrafin, nommé *Gaudisse*. Quoique sa flotte fut nombreuse & très-bien armée, ils la défièrent, arrivèrent heureusement à Jérusalem, & firent leurs dévotions au Saint Sépulcre. Après avoir satisfait à ce devoir de christianisme, ils se préparoient à regagner leur foyers, lorsque apparemment par la communication de quelques Pélerins mal-sains, l'infortuné Comte *Amys* fut atteint de la *lèpre*. Il ne laissa pas que de retourner chez lui; mais tandis que *Milès* étoit reçu avec empressement par la Princesse *Bélisande* sa femme, son ami fut traité indignement par la sienne: elle l'appelloit malheureux, mal-propre *mezeau*, *ladre*, enfin elle le mit à la porte de son propre château. Le jeune *Girard*, qui n'étoit encore qu'un enfant, fit cependant des reproches très-sages & très-justes à son indigne mère. Le Comte lépreux ne s'étoit éloigné qu'à peu de distance de sa capitale, & ses Sujets conservoient du respect pour lui, malgré le triste état où il étoit. *Lubiane*, craignant qu'ils ne se révoltassent en sa faveur, voulut se défaire de cet

époux infortuné; elle ordonna à deux de ses serviteurs d'aller le prendre & de le noyer; mais ceux-ci touchés de compassion, le conduisirent en Auvergne, chez son ami *Milès*. L'on peut se douter de l'indignation que celui-ci conçut du procédé de l'indigne Comtesse de *Blaves*. Il se déchaîna contre elle, & ordonna qu'on prit de son ami tous les soins convenables, en le séquestrant pourtant de la société, comme cela étoit indispensable à l'égard des lépreux. Il faisoit faire des prières & des vœux pour sa guérison; enfin il eut une révélation que c'étoit au glorieux Apôtre Saint Jacques en Galice, dont le corps est conservé à Compostelle, qu'il devoit s'adresser, & prit le généreux parti de faire ce pèlerinage avec son ami. A peine eurent-ils annoncé qu'ils alloient l'accomplir, que le ciel les exauça, & qu'*Amys* fut guéri. Ce miracle ne les engagea qu'à remplir plus promptement leur vœu; mais auparavant *Amys* alla se faire voir parfaitement guéri à sa femme & ses sujets. La perfide *Lubiane* n'ayant plus de prétexte pour chasser & faire noyer son mari, le reçut avec honneur, & avec d'autant plus de joie, qu'il

alloit partir pour un long Voyage. Les adieux de *Milès* & de *Beliffande* furent plus tendres ; ce fut probablement par un effet du pressentiment qu'elle ne le reverroit plus , que la fille de *Charlemagne* se désola en voyant son mari prendre le chemin de Saint-Jacques en habit de Pèlerin. Elle lui présenta ses deux enfans encore au berceau , & les lui fit embrasser , en versant un torrent de larmes.

Auprès de ses enfans , étoit un singe qui fera dans le reste de cet histoire un personnage si intéressant , qu'il faut bien que nous nous y arrêtions un moment.

L'Auteur du Roman de *Milès* & *Amy*s est embarrassé de savoir si c'est par miracle ou par l'effet de la protection de quelque Saint , si c'est par magie ou par féerie , ou enfin si ce n'est pas par de simples causes physiques que ce singe étoit doué d'un instinct si merveilleux , que l'on pouvoit dire qu'aucun homme n'avoit autant d'esprit , autant de courage dans l'ame , & de délicatesse dans les sentimens , ni autant d'habileté , de prudence & d'adresse , pour conduire à une heureuse fin les affaires dont il se mêloit. Sa figure étant celle de son espèce , on ne

pouvoit pas dire qu'il fut beau ; mais il avoit la physionomie heureuse , spirituelle , & on lisoit dans ses regards & dans les souris dont il accompagnoit toutes ses actions , qu'il entendoit tout , jugeoit de tout , & ne faisoit jamais rien sans un projet qu'il trouvoit toujours moyen de remplir. Ce n'étoit point de ces petits sapajous que les Dames mettent dans leurs poches ou dans leurs manchons , c'étoit un grand & fort finge , mais il n'en étoit pour cela pas plus méchant ; il avoit toute l'adresse de son espèce , sans en avoir la malice. Il étoit imitateur très-habile & très-intelligent , & non copiste fervile comme ses camarades. On voyoit qu'il eût été capable d'imaginer , & que ce n'étoit que par modestie qu'il se réduisoit à l'imitation. Il ne parloit pas , mais c'étoit bien de lui qu'on pouvoit dire qu'il n'en pensoit pas moins , ce n'étoit que le défaut d'organes qui l'empêchoit de prononcer des paroles. Ce merveilleux finge s'étoit attaché si tendrement aux deux enfans de *Milès* , dont l'un s'appelloit *Anceaume* , & l'autre *Florifelle* , & qui étoient encore au berceau , qu'il ne les quittoit pas d'un pas , couchoit toutes les

nuits dans leur chambre , en avoit soin comme une *mie* ou une *bonne* , ne vivoit que des restes de leur table , & les servoit comme le valet le plus intelligent. Quand ce bon finge vit son maître prêt à partir , il jeta de grands cris , & donna des signes certains du pressentiment qu'il avoit que ce départ seroit suivi de quelque grand malheur.

Ces cruels pressentimens ne furent que trop bien vérifiés. *Milès* & *Amys* s'étant acheminés pour leur pèlerinage , rencontrèrent , en traversant les Pyrennées , un Chevalier François : (le Roman dit que c'étoit *Ogier le Danois* ; mais nous ne voulons pas croire qu'il ait été capable de cette action) il étoit furieux contre *Charlemagne* , de qui il prétendoit avoir esfuyé une grande injustice. Ce Chevalier les interrogea , leur demanda d'où ils venoient , & quel étoit leur Seigneur ; ils convinrent qu'ils étoient François , & Vassaux de *Charlemagne* , aussitôt le Chevalier vomit contre cet Empereur un torrent d'injures. *Milès* qui étoit gendre du Monarque François , prit le parti de son beau-père & son Souverain , & s'attira , de la part du Guerrier irrité , un coup de

masse d'armes si violent, qu'il tomba mort à ses pieds. *Amys* voulant secourir ou venger son ami, fut aussi mortellement frappé, & tous deux expirèrent victimes de leur zèle pour leur Roi. Le Chevalier n'eut pas plutôt porté ces coups, qu'il sentit qu'il avoit fait une faute. Il prit la fuite; on accourut, on emporta les cadavres des deux Pélerins, & en examinant les papiers qu'ils avoient sur eux, on découvrit leur état, leur naissance & l'objet de leur voyage. Des Religieux d'une Abbaye voisine les enterrèrent avec honneur dans leur Eglise: le lieu où leurs corps reposent s'appelle, suivant le Roman, *Mortier* ou *Mortières*; & l'on prétend qu'ils y sont honorés sous le nom de Saint *Amilès* & de Saint *Amys* *.

* On lit dans *Alberic de Troisfontaines*, Auteur du treizieme siècle, dont nous avons parlé au commencement de cet Extrait, que ce fut l'an 774 que *Milès* & *Amys* périrent, dans une expédition de *Charlemagne* en Italie; qu'ils furent tués dans une bataille contre *Didier*, Roi des Lombards, en un lieu nommé *Mortier*, & que *Charles* fit enterrer l'un dans une Eglise, & l'autre

Les Religieux dépêchèrent des courriers pour instruire de ce malheur les Comtesses douairières de *Clermont* & de *Blaves*. L'une & l'autre en agirent bien différemment. *Bélissande* fut profondément affligée ; mais la perfide *Lubiane* ne forma que des projets d'ambition , & ne médita que des trahisons. Quand elle reçut cette nouvelle , elle avoit auprès d'elle son frère *Fromont* , fils comme elle du Duc de *Frise*. Il avoit l'ame aussi noire que *Lubiane* ; ce qu'ils complotèrent & exécutèrent ensemble, fait horreur. Ils se rendirent à *Clermont* , & trouvèrent tout dans la désolation ; ils se présentèrent au château ; plutôt avec la contenance d'ennemis , que d'admis & de parens ; cependant la veuve d'*Amys* demanda à prendre la tutelle des enfans du malheureux *Milès*. La Comtesse *Bélissande* voulut lui faire quelques représentations sur le peu de

dans une autre ; mais que par miracle les cercueils de pierre qui renfermoient leurs corps, se trouvèrent réunis l'un auprès de l'autre , comme pour marquer l'attachement de ces deux amis , qui subsistoit encore après leur mort.

1778. Décembre.

B

droit qu'elle y avoit ; *Lubiane* la fit arrêter & mettre en prison : dès le lendemain on la trouva morte , sans doute par l'effet d'un nouveau crime.

Richer , Sénéchal du feu Comte , étoit Gouverneur de la Ville & de la personne des jeunes enfans. *Lubiane* exigea de lui qu'il les lui livrât , & promit de les traiter en tutrice & même en mère ; mais qu'elle confiance pouvoit-on avoir en elle ? *Richer* se jetta à ses pieds . & employa tous les moyens imaginables pour l'engager à lui laisser ce dépôt sacré : il ne put rien obtenir. C'étoit un Chevalier grand , beau & bien fait : il ne réussit à rendre *Lubiane* tendre que pour lui même. Elle lui offrit de l'épouser , & de le faire régner avec elle sur les Comtés de Clermont , de Limoges & de Blaves. Il la refusa le plus honnêtement qu'il put : il n'avoit garde de s'associer à une pareille mégère , mais il falut lui laisser emmener les deux enfans , au grand désespoir du Sénéchal & du sînge. Celui-ci voulant se cramponner derrière le charriot dans lequel ils étoient , fut chassé & battu , & se retira avec la contenance de quelqu'un qui médite une juste & prompte vengeance.

De leur côté , *Lubiane* & *Fromont* employèrent trois mois à chercher les moyens de perdre les enfans de *Milès*. Enfin , voici le barbare expédient dont ils s'avisèrent pour colorer leur crime. La Comtesse fit mettre le feu au château de Clermont : il prit à la chambre des enfans ; & dans le trouble occasionné par cet accident prémédité , on les enleva ; *Lubiane* ordonna qu'on les allât jeter dans la mer , & laissa brûler la nourrice avec tous les meubles de la chambre qu'ils avoient occupée.

Le ciel , qui prend soin des héros dès leur naissance , & qui , lorsqu'il les destine à de grandes choses , les y conduit quelquefois par des voies tout-à-fait extraordinaires , empêcha que le crime de *Lubiane* ne fût consommé. Ces enfans , qui furent jettés dans la mer , sans doute à l'embouchure de la Garonne , furent sauvés miraculeusement par deux dauphins , qui , les recevant sur leur dos , fendirent aussitôt les ondes , & les conduisirent , en faisant certainement bien du chemin , l'un , qui étoit *Anceaume* , sur les côtes de Provence , près de Marseille ; l'autre , c'étoit *Florifelle* , sur celles de Ligurie

ou Lombardie, c'est-à-dire, du côté de Gènes. Le premier fut ramassé sur le rivage, par un garde bois nommé *Remy*, qui, touché de sa beauté, l'emporta, & recommanda à sa femme d'en prendre grand soin. Le second fut trouvé par une lionne, dont le repaire étoit dans une caverne au pied des montagnes voisines. Elle saisit l'enfant, & le porta à ses petits lionceaux, sans doute pour leur servir de pâture ; mais la Providence en ordonna autrement. Les lionceaux, au lieu de faire du mal à l'enfant jouèrent avec lui, le caressèrent, & partagèrent ensemble ce qui étoit destiné pour leur nourriture. La lionne elle-même allaita *Florifelle* comme son troisième fils. Il s'accoutuma à la suivre par-tout à la chasse avec ses autres enfans.

C'est ainsi que les deux fils de *Milès* s'élevoient, n'ayant que des idées très-confuses du lieu où ils étoient nés, & des grandes choses auxquelles ils étoient destinés.

Cependant le singe avoit suivi d'aussi près qu'il avoit pu la cruelle *Lubiane*, & étoit arrivé peu de temps après elle à Blaves. Il avoit fait ses efforts pour pénétrer dans le château où ils étoient détenus : on l'en avoit

toujours chassé. Enfin il fut témoin de l'incendie , & entendoit dire que les enfans étoient brûlés : il n'en crut rien ; & s'étant rendu sur le bord de la mer , il n'eut que des pressentimens de ce qu'ils étoient devenus ; enfin , il retourna à Clermont vers le bon *Richer* ; & l'engagea à se rendre lui-même à Blaves. La perfide *Lubiane* & son frère le reçurent très-bien en apparence , & lui firent entendre que les enfans de *Milès* avoient véritablement péri. Le bon Chevalier se retira en pleurant , & la Comtesse & son frère triomphèrent pour quelques momens. Ils crurent pouvoir aisément obtenir de *Charlemagne* le don des Comtés de Clermont & d'Auvergne , sous prétexte que la race d'*Anceatime* , qui les avoit possédés étant éteinte par la mort de *Milès* , l'Empereur étoit le maître de disposer de ces fiefs. Le frère & la sœur partirent donc pour Paris avec des mulets chargés d'or , qu'ils présentèrent au Monarque François.

Cependant *Richer* ayant été instruit de leur départ , & de l'objet de leur voyage , en fut , avec raison , très-inquiet ; & le singe ayant compris ce dont il étoit question , lui fit entendre dans son langage

qu'il devoit écrire à l'Empereur de se défier de *Lubiane*, qui étoit une méchante femme, & qui avoit causé la mort de *Béliffande* & de ses deux enfans. Le brave & adroit animal se chargea d'être le porteur de cet avis; mais quelque diligence qu'il fit, marchant à pied, il ne put arriver à la Cour de France que quelques jours après les traîtres qu'il vouloit démasquer. Il trouva qu'ils avoient été favorablement écoutés, & même que *Lubiane* avoit déjà trouvé un second époux dans la personne d'un Comte de Langres, nommé *Escouffe*, qui, voyant cette méchante femme en possession de trois grands Comtés, avoit cru faire une bonne affaire de s'allier avec elle. Le jour de leurs nûces étoit celui même où le singe arriva. L'Empereur donnoit un grand festin, dans lequel les nouveaux époux représentoient à la belle place, lorsque le singe parut avec sa lettre dans une poche attachée à sa ceinture. Cet ajustement ne l'empêchoit pas de sauter aussi légèrement qu'aucun animal de son espèce. Après avoir passé lestement à travers la foule des gardes & des courtisans, il s'approche de la Comtesse, lui saute sur les épaules, & se met à ravager

l'étalage magnifique de sa parure, & surtout de sa coëffure : il arrache, déchire & disperse les diamans, les fleurs & les dentelles, non sans égratigner la mariée, & lui tirer violemment les cheveux. Une scène si étonnante & si ridicule attira l'attention de tout le monde : on voulut se saisir de l'animal ; mais il échappoit toujours ; tantôt il étoit sur la tête de la méchante *Lubiane*, tantôt il passoit entre ses jambes, faisant de nouveaux ravages par tout où il se trouvoit. Quand il se fut assez amusé, & eut bien diverti la Cour par cet exercice, il se retourna, tout d'un coup gravement, vers l'Empereur, & lui présenta la lettre du bon Sénéchal *Richer*. *Charlemagne* concevant aussitôt qu'il y avoit là-dessous quelque grand mystère, prit le singe sous sa protection, défendit qu'on lui fît aucun mal, & lut la lettre. Malgré les défenses du Souverain, *Fromont*, frère de *Lubiane*, voulut attaquer celui qui avoit insulté sa sœur ; mais il en fut puni par la perte d'une partie de sa barbe, & par quelques soufflets bien appliqués.

Charlemagne ayant fait retirer le singe, & ordonné qu'on en eut soin, assembla ses Pairs, & leur communiqua la lettre

contenant l'accusation intentée contre *Lubiane*. Tous convinrent qu'elle méritoit grande attention , d'autant plus qu'il s'agissoit du meurtre de la fille & des petits-fils de l'Empereur même ; mais on étoit embarrassé sur ce que l'on ne voyoit point qu'il se présentât de champion pour soutenir l'accusation suivant les règles de la Chevalerie de ce tems-là ; au contraire , on ne doutoit pas que *Lubiane* ne trouvât des défenseurs , attendu que sa parenté étoit très-nombreuse. On étoit sur le point d'écrire à *Richer* , pour lui proposer de venir lui-même , ou d'amener quelque valeureux Chevalier , lorsque le sînge , qui comprit tout cela , trouva moyen de faire entendre qu'il vouloit lui même entrer en lice , & combattre contre le champion qui tenteroit de soutenir la cause de *Lubiane*. Cette déclaration étonna , comme on juge bien , infiniment les Pairs de France. Cependant , quand ils ne purent pas douter que telle étoit l'intention du sînge , on demanda si quelqu'un vouloit soutenir contre lui la cause de la Comtesse de *Blaves*. Un des parens de cette méchante femme se présenta alors ; c'étoit le Chevalier *Lambert* : il crut qu'il viendrait facile-

ment à bout d'un pareil adverfaire ; on assigna le jour du combat , & on en régla les conditions : elles furent singulières. On convint que le singe n'étant point armé de pied en cap , & ne pouvant l'être , le Chevalier *Lambert* ne pouvoit avoir d'autres armes défensives qu'un petit armet sur la tête , & pour offensives qu'un bâton de pêne nouveau , fort & assez long.

La description du combat entre *Lambert* & le singe tient une place considérable dans le Roman que nous extrayons ; mais nous nous contenterons de dire que l'adresse & la légèreté du champion du bon Sénéchal , l'emporta sur la force & le courage de celui de *Lubiane*. L'animal reçut de tems en tems quelques coups de bâton ; mais il en évita la plus grande partie , & au contraire il portoit des coups très-sensibles à son adverfaire. Il lui mordoit & lui déchiroit tantôt les jambes , tantôt les bras , la poitrine & les épaules ; enfin , il lui arracha un œil , & lui coupa le bout du nez. Le malheureux Chevalier ne portoit plus alors que des coups mal assurés ; le brave singe le renversa & le saisit de manière qu'il lui fit jeter les plus hauts cris , & se confesser vaincu.

Les parens de *Lubiane*, outrés de cette défaite, voulurent se jeter sur le vainqueur; mais celui-ci s'étant saisi du bâton qui servoit d'arme à son ennemi, en fit le moulinet avec tant de force, qu'il en blessa plusieurs, & les écarta tous. Les succès de l'animal furent regardés comme une manifestation de la justice divine; & les Pairs s'étant de nouveau rassemblés, jugèrent que *Lubiane* étoit coupable. En conséquence, suivant les loix & les usages alors généralement reçus en France, son champion *Lambert* fut pendu, & elle-même brûlée vive. Les Comtés de Clermont & d'Auvergne, & même celui de Limoges, furent laissés sous le gouvernement de *Richer*, qui voulut ne les posséder qu'à charge de les remettre fidèlement aux enfans de la Comtesse *Béliffande*, si par bonheur ils se retrouvoient. Le Comté de Blaves fut laissé à *Girard*, fils d'*Amys*, qui certainement étoit fort innocent du crime de sa mère.

Notre Romancier assure que la fameuse histoire du singe & de ce combat, étoit représentée de son tems sur les murs de la grande salle du Palais de Paris. Cela est possible : on fait que cette salle,

qui étoit ornée de peintures & de sculptures magnifiques & singulières, a été brûlée en 1618, sous le règne de *Louis XIII.* Revenons aux enfans de *Milès. Floriselle*, le cadet, suivant les lionceaux, ses frères de lait, qui étoient devenus grands, courut à travers les montagnes de l'Apennin, & parvint enfin jusques dans le territoire de Venise, qui, suivant notre Romancier, étoit alors possédé par des Sarrasins, dont le Roi s'appelloit *Gloriant*. Ce Monarque Mahométan ayant poursuivi les lions, fut étonné de trouver avec eux un jeune homme qui n'avoit eu d'autre éducation que celle commune aux bêtes féroces. Il le fit enlever, en recommandant qu'on ne lui fit aucun mal; & l'ayant fait élever, il le nomma *Floriselle*. Il le fit instruire dans la Religion Mahométane, & consulta sur son sort les Astrologues & les Devins de son pays qui avoient le plus de réputation. Ceux-ci, après avoir fait toutes leurs opérations magiques, déclarèrent que le jeune enfant trouvé étoit destiné aux plus grandes choses; qu'il rendroit pendant long-tems de grands services à *Gloriant* & à son parti; mais qu'ensuite ils voyoient que les choses changeoient

de face , sans qu'ils pussent dire précisément comme elles se termineroient. Le résultat de cet oracle obscur, fut que *Florifelle* étoit bon à garder : ce fut le parti que prit le Roi *Gloriant*.

Passons à *Anceaume*, l'autre fils de *Milès*. Nous avons dit qu'il avoit été ramassé par un forestier. Cet homme avoit une fille grande & bien faite : dès que le jeune *Anceaume* fut en âge , il en devint amoureux , & fut heureux ; mais ce ne fut pas pour long-tems ; car le père s'en étant apperçu le chassa de sa maison & du pays. Obligé de s'éloigner , il courut par monts & par vaux , jusqu'à ce qu'il s'arrêta dans une Abbaye en Auvergne , assez près de Clermont.

On l'y reçut par charité ; mais il n'y étoit guère que sur le pied d'un valet de Moine, lorsque le Sénéchal *Richer* allant faire ses dévotions dans l'Eglise de ce Couvent , apperçut ce jeune homme qui lui parut d'une figure charmante. Le bon finge , qui ne quittoit pas *Richer* , & qui avoit le nez plus fin qu'aucun chien de chasse , reconnut que c'étoit un de ses anciens maîtres , & engagea le Sénéchal à le demander aux Moines ; il l'obtint facilement ,

le prit en affection , le fit son Ecuyer , & le mena avec lui à la guerre que *Charlemagne* entreprit bientôt après : voici à quelle occasion.

Cet Empereur eut une révélation , par laquelle il apprit que le corps du glorieux Evangéliste *S. Marc* étoit enterré à Venise , mais que c'étoit à lui qu'étoit réservée la gloire de tirer ses reliques des mains des Infidèles , & de faire bâtir une Eglise en son honneur. *Charles* résolut aussitôt d'aller faire la guerre aux Sarrasins ; il passa les Alpes , & traversa la Lombardie. *Richer* & le jeune *Anceaume* l'avoient accompagné dans cette expédition , & le fameux singe étoit à la suite de *Richer* ; mais ce n'étoient pas encore là , à beaucoup près , les plus illustres Paladins qui devoient combattre *Gloriant*. On remarquoit parmi eux le célèbre *Ogier-le-Danois* , le terrible *Roland* , le jeune & brave Marquis *Olivier* , *Salomon de Bretagne* , le bon Duc *Naymes de Bavière* , &c. Aux approches de l'Etat de Venise , *Gloriant* parut à la tête de son armée , & présenta la bataille ; elle fut acceptée , & la mêlée fut considérable. Ce fut au milieu de cette bagarre qu'*Ogier-*

le-Danois saisit le Roi *Gloriant* par la bride de son cheval, & l'emmena prisonnier dans le camp des Chrétiens. Cette conquête eût été assurément très-avantageuse, si un jeune Sarrasin voyant enlever son maître, ne fût accouru pour le recouvrer, & n'en fût venu à bout. C'étoit le jeune *Florifelle*, & ce fut la première occasion dans laquelle il montra ce qu'il étoit capable de faire. Son frère *Anceaume*, qui ne le connoissoit pas, prouva bien qu'il ne le cédoit en rien; dans une seconde affaire il perça jusques au Roi Sarrasin, tua son cheval, & le voyant démonté, le chargea sur ses épaules, & l'emporta. Les Sarrasins se jettèrent en foule sur lui pour délivrer leur Roi, mais *Ogier*, *Rolland*, *Olivier* & *Charlemagne* même, étant accourus, favorisèrent sa retraite. Pendant ce tems *Florifelle* étoit d'un autre côté qui faisoit des prisonniers assez considérables, du nombre desquels étoit *Girard de Blaves*. Il les remit à la Reine *Rudiane*, femme de *Gloriant*, qui les fit enfermer dans la grosse tour de sa capitale. Bientôt elle apprit qu'elle avoit fait une perte bien plus considérable que ne pouvoit être l'avantage que *Florifelle*:

avoit remporté sur les ennemis , puisque le Roi son époux avoit été pris. Elle s'en affligeoit , lorsque le jeune guerrier lui adressant la parole d'un ton ferme : *Reine* , lui dit-il , *reprenez vos esprits , & soyez sûre que je vous vengerai de vos ennemis.*

Cependant *Charlemagne* rendoit toutes sortes d'honneurs au jeune *Anceaume* , & ne savoit comment le récompenser d'avoir fait une si grande conquête. *Richer* en recevoit les complimens pour ce petit valet de Moines , dont il avoit fait son Ecuyer , & qui commençoit par de si grands faits d'armes. *Charles* l'avoit armé Chevalier de sa main , *Ogier* & *Roland* l'embrassoient comme leur confrère , & le singe , à qui ses pressentimens avoient appris qu'il étoit un de ses enfans dont il avoit eu tant de soin dès leur berceau , le caressoit , l'embrassoit , & le montrait tant à *Richer* qu'à l'Empereur , pour les engager à le reconnoître pour ce qu'il étoit. *Charles* étonné , disoit au bon Duc *Naymes* : Duc de *Bavière* , ne vous semble-t-il pas que ce singe voudroit m'indiquer que ce jeune homme m'appartient , & seroit peut-être de mon lignage illégitime ?

Sire, vous dites vrai, répondoit le Duc ; *aussi peut-il être que votre magnanimité Impériale se soit quelquefois fourvoyée, & ait pris ses ébats avec telle Demoiselle bourgeoise, ou même villageoise, dont cet enfant soit provenu. Par S. Martin*, répliqua l'Empereur, *je le croirois volontiers, aux sentimens d'amitié que j'éprouve pour ce gentil varlet. C'est ainsi que la nature s'expliquoit dans le cœur de Charlemagne, avant qu'il fut que celui qu'il admiroit fut son petit-fils par sa fille Bélissande.*

L'on peut croire que l'on fut très-occupé dans la ville de Venise des moyens de recouvrer le Roi *Gloriant*. *Florifelle* étoit celui dont la force & les exploits pouvoient donner plus d'espérance qu'il en viendrait à bout, aussi ne se fit il pas prier pour aller lui-même, à la vue du camp de *Charlemagne*, se placer sur une terre assez élevée, s'appuyer sur sa lance, & attendre qu'on vint lui demander raison de cette contenance. C'étoit, suivant l'usage de ce tems-là, le signal de ceux qui vouloient défier au combat seul à seul quelques Chevaliers du parti ennemi. On n'eut pas plutôt rapporté à *Charlemagne*

qu'un jeune Chevalier Sarrazin paroissoit ainsi vouloir lui faire un appel , que le Monarque envoya pour le reconnoître & répondre à son défi , le premier Chevalier qu'il trouva sous sa main , ce fut *Salomon de Bretagne*. Celui-ci s'approcha de *Florifelle* , qui ne tarda pas à lui signifier qu'il étoit prêt à combattre lui seul contre un , deux ou plusieurs , & même contre tous les Chevaliers de l'armée de *Charlemagne* l'un après l'autre , & à fournir trois lances contre eux ; que si quelqu'un pouvoit l'abattre , il s'engageoit à rendre les douze prisonniers qu'il avoit faits , & à le devenir lui même ; mais qu'au contraire , tous ceux qu'il détarçonneroit deviendroient les siens , jusqu'à ce qu'il en eut un nombre suffisant pour pouvoir être échangés contre le Roi *Gloriant*. *Salomon* , non-seulement répondit que l'Empereur accepteroit cette proposition , mais qu'il feroit le premier à combattre contre celui qui l'avoit faite. *Je vous attends , vous & les autres* , fut le dernier mot de *Florifelle*.

Salomon étant venu rendre compte de ces dispositions à l'Empereur , tous les Paladins qui entouroient alors le Monar-

que , parurent jaloux de la gloire qu'alloit acquérir le Duc de *Bretagne* , en combattant l'audacieux *Sarrafin* : quelques-uns vouloient même lui disputer l'honneur de commencer , mais *Charles* décida qu'il lui étoit dû. Il retourna donc sur le champ de bataille , la lance en arrêt ; *Florifelle* l'attendit de pied ferme , & ne put être ébranlé du premier coup de son adversaire. Celui-ci ne fut pas plus heureux à la seconde ni à la troisième attaque , sa lance se brisa toujours contre l'écu ou la cuirasse du *Sarrafin* , qui , à son tour , ayant couru contre lui , le renversa , & l'envoya joindre les douze prisonniers qui étoient déjà dans la tour de *Rudiane*. Les *Paladins* témoins de cette action , furent irrités , & voulurent essayer s'ils ne seroient pas plus heureux. Le brillant *Marquis Olivier* fut le premier qui entra en lice , & ne réussit pas mieux que *Salomon*. Alors le redoutable *Ogier - le - Danois* comprit que cet ennemi étoit digne de lui ; il rappela à l'Empereur que c'étoit lui qui avoit vaincu le géant *Bruyer* , le plus terrible des *Sarrafins* ; il regardoit cette nouvelle expédition comme bien plus aisée , mais il en éprouva toute la diffi-

culté; sa vigueur & son adresse n'aboutirent qu'à faire cabrer le cheval de *Florifelle*, sans qu'il put le défarçonner. Après trois attaques inutiles, il ne voulut point éprouver l'effort de sa lance, se confessa vaincu, & passa parmi les prisonniers. L'armée Chrétienne étonnée, tourna alors les yeux vers *Roland*; lui seul pouvoit venger l'honneur de la Chevalerie Françoisse. Il s'arma donc, & fut le quatrième assaillant auquel *Florifelle* eut affaire, & il mit le comble à la gloire du fils de *Milès*, car il fut renversé par ce Chevalier encore novice, & envoyé avec les autres prisonniers. *Florifelle* demanda alors à haute voix si l'on trouvoit qu'il en eut fait assez pour recouvrer *Gloriant*: *Charlemagne* consterné, étoit prêt à lui faire dire qu'on alloit lui rendre ce Monarque; mais le jeune *Anceaume* demanda en grâce qu'on lui répondit qu'un jeune Chevalier François demandoit encore à le combattre, tant à la lance qu'à fer émoulu, & à outrance; mais comme le jour étoit prêt à tomber, le combat fut remis au sur-lendemain.

Pendant ce temps il se passoit une scène assez singulière dans la tour où *Rudiane*

avoit réunis les douze premiers Chevaliers que *Florifelle* avoit fait prisonniers , & les quatre derniers qu'il avoit vaincus. Cette Reine s'étoit trouvée frappée de la beauté du jeune *Girard de Blaves* , au point qu'elle n'avoit pu s'empêcher d'aller le visiter dans sa prison , & lui témoigner les sentimens qu'elle avoit conçus pour lui. Le Chevalier adolescent en avoit été fort surpris , mais il étoit trop jeune & trop brave pour laisser échapper une bonne fortune qui se présentoit. Il avoit témoigné à la Dame sa reconnoissance ; & se conduisant toujours conformément au caractère propre à sa nation , il avoit été aussi-tôt faire part de son bonheur à tous ses compagnons de guerre & de prison. Là - dessus ils tinrent entre eux un petit conseil , & trouvèrent qu'ils pouvoient tirer bon parti des dispositions de la belle *Rudiane* ; ils conseillèrent à *Girard* d'en paroître fort amoureux , ce qui ne lui étoit pas difficile , & de lui proposer de leur donner à tous leur liberté , dans l'espérance de passer avec eux dans le camp de *Charlemagne* , & d'y épouser *Girard* , en embrassant sa religion. La proposition fut faite dès le soir même , & d'une fa-

çon si pressante, que la Reine donna dans le piège, & que la veille du jour destiné au dernier combat du jeune *Anceaume* contre *Florifelle*, elle ouvrit à tous les Chevaliers François la porte d'un souterrain par où ils sortirent, & passèrent, en escortant leur libératrice, jusques dans le camp Chrétien. On fut fort étonné & fort aise de les revoir; & la Reine ayant été présentée à l'Empereur, il la remercia, en souriant, du service qu'elle avoit rendu à toute sa Chevalerie. L'Archevêque *Turpin* qui se trouva présent, profitant des dispositions où elle étoit de recevoir le baptême, lui administra promptement ce sacrement; mais quand elle parla de celui de mariage qu'elle vouloit recevoir avec le beau & jeune *Girard*, on lui déclara que cette seconde affaire ne pouvoit pas se conclure si vite, son mari *Gloriant* vivant encore, & pouvant se faire Chrétien d'un moment à l'autre. La bonne Reine fut alors fort fâchée, & vit, qu'à quelques égards, elle étoit attrapée, mais qu'après tout elle devoit être bien consolée, par la grâce du baptême qu'elle avoit reçu.

Cependant c'étoit le même jour que

devoit se passer ce grand combat entre *Florifelle* & le jeune *Anceaume*. Nous avons déjà dit qu'il devoit être décisif & à outrance. Les détails qu'en fait l'Auteur du Roman que nous extrayons, sont pareils à tant d'autres récits de semblables combats, ainsi nous nous dispensons de les répéter; il dura plusieurs heures, sans qu'aucun des deux combattans se reconnut vaincu, ni même qu'il fut blessé. Enfin ils furent obligés de se reposer, & même de se faire apporter à boire & à manger sur le champ de bataille, pour reprendre de nouvelles forces. C'est ainsi que nous avons vu, dans un autre Roman, en user *Roland* & *Fierabras*. Ils se mirent à faire la conversation, sans préjudice des coups terribles qu'ils s'étoient déjà portés, & qu'ils devoient se porter encore; mais le ciel permit que cette conversation prévint ces derniers coups, & qu'elle amenât la reconnoissance de ces deux frères, qui, au commencement de leur combat, étoient bien éloignés de croire s'appartenir de si près. Ce fut encore le bon & merveilleux sînge qui contribua à ce dénouement si heureux & si intéressant: voici comment. *Florifelle* &

Anceaume ayant ordonné, chacun de leur côté, qu'on leur apportât un morceau à manger & un coup à boire sur le champ de bataille, un esclave Nègre vint du camp Sarrafin pour servir *Florifelle*, & du côté des Chrétiens, le singe vint remplir le même devoir auprès de son cher maître *Anceaume*. Chacun des deux combattans s'aperçut de la singularité du domestique qui servoit l'autre; ils se firent là-dessus mutuellement des questions qui les engagèrent à se raconter les premiers événemens de leur vie. Ce récit leur fit naître des soupçons qui furent confirmés par le singe qui écoutoit tout, comprenoit tout, & tiroit parti de tout. Il se mit à embrasser successivement son cher maître *Anceaume* & *Florifelle*. Cette conduite surprenante leur fit faire des réflexions; de conséquence en conséquence, ils démêlèrent si bien le secret de leur naissance, qu'ils passèrent ensemble dans le camp de *Charlemagne*. L'armée Sarrafine frémit en voyant son champion se rendre au camp Chrétien. Le singe précédoit les deux frères; le bon Comte, autrefois Sénéchal *Richer*, se trouva dans la tente de *Charlemagne* quand ils y en-

trèrent. Ce fut à lui que le finge s'adressa ; il lui fit remarquer la ressemblance des traits qui étoit entre les deux jeunes Chevaliers ; ensuite traçant d'abord avec sa patte sur le sable , & puis avec un charbon sur une toile blanche , des figures qui rappelloient les malheurs qui avoient suivis leur naissance & les premiers événemens de leur vie , il parvint enfin à expliquer toute leur histoire , si bien que les deux frères furent reconnus par l'Empereur d'Occident leur grand-père. *Girard de Blaves* , fils d'*Amys* , le meilleur ami de *Milès* , devint le leur ; & la seule condition que *Florifelle* mit à sa rentrée sous les drapeaux Chrétiens , fut que l'on renvoyeroit libre dans sa capitale le Roi *Gloriant* , pour qui il avoit si long-tems combattu. On y consentoit , mais ce Roi lui-même , touché & ému autant qu'étonné de ce qu'il venoit de voir , ne consentit à retourner auprès de ses sujets , que pour revenir à leur tête faire hommage de son Royaume à *Charlemagne*. Il se fit baptiser , & se réunit à la Reine *Rudiane* , qui l'assura qu'elle n'avoit sauvé les Chevaliers Chrétiens que par l'effet d'une inspiration du ciel , qui l'avoit portée à favoriser

rifer ceux de cette religion. *Gloriant* persuada à ses sujets de suivre son exemple , & c'est depuis ce temps qu'on a toujours été bons Chrétiens & bons maris à Venise. *Charlemagne* entra bientôt dans cette capitale ; il y trouva le corps du glorieux *S. Marc* , & y fit bâtir , en son honneur , une superbe Eglise , qui subsiste encore. Le Roi *Gloriant* lui ayant fait hommage de ses Etats , quitta le titre fastueux de Roi , & se contenta de celui de Duc ou Doge : il fut le premier de Venise.

Charles retourna en France , ayant à sa suite les deux fils de *Milès* & *Girard* , fils d'*Amys*.

Notre Romancier ne nous laisse point ignorer quelle fut la fin de l'aimable singe qui avoit été si utile à nos Héros : il mourut de joie en voyant grands Seigneurs , heureux & triomphans ces enfans dont il avoit pris soin dès leur berceau. Ils le firent enterrer honorablement , & l'on voit encore son tombeau sur le bord du lac Majeur , en Lombardie.

Charlemagne fit épouser à *Anceaume* , *Orable* , nièce du Roi *Gloriant* , & qui fut son héritière. *Florifelle* rentra en possession des Comtés de Clermont en Au-

vergne, héritage de ses pères, que *Richer* lui remit avec la plus grande fidélité. Lorsque *Girard* fut rentré dans son Comté de *Blaves*, il épousa la belle *Emengarde*, avec laquelle il vécut plusieurs années sans avoir d'enfans; mais enfin le ciel lui en accorda un, qui fut *Jourdain de Blaves*, dont nous allons extraire l'histoire*.

* Elle est plus longue que celle de *Milès & Amys*, & bien plus chargée de faits, mais nous n'y trouverons pas le singe charmant qui figure si agréablement dans l'autre, aussi la réduirons-nous au moins de pages possible.



Les faits & prouesses du noble & vaillant Chevalier Jourdain de Blaves, fils de Girard de Blaves, lequel conquêta plusieurs Royaumes barbares; les peines qu'il eut à obtenir l'amour de la belle Driabelle, fille au fort Roi Richard de Gardes. Paris, in-4°. sans date & petit in-fol. 1520.

Nous venons de dire quels furent les père & mère de *Jourdain de Blaves*; on remarqua sur le corps de ce Héros naissant des signes très particuliers; l'une de ses jambes étoit plus blanche que la neige, & l'autre plus noire que de l'ébène; il avoit empreint sur les deux épaules deux croix du rouge le plus vermeil; l'un de ses bras étoit couleur de rose, & l'autre d'un beau jaune citron. Un grand Clerc & saint homme, auquel on demanda l'explication de ces signes extraordinaires, dit qu'ils présageoient que la vie de *Jourdain* seroit remplie d'événemens, les uns heureux, les autres malheureux; qu'il seroit tantôt triste, tantôt satisfait; qu'il en passeroit une partie en pauvreté & en captivité, & l'autre sur le trône; qu'il

porteroit trois couronnes , & iroit deux fois faire la guerre aux ennemis de la foi. Le saint & habile homme qui prononça ces oracles , conclut qu'il falloit que l'enfant fut confié de bonne heure à des personnes très-sages , & qui eussent grand soin de ses premières années. *Girard* choisit , pour cet effet , un Seigneur de ses voisins , nommé *Regnier de Ventamis* , sa femme s'appeloit *Frambourg* ; le Comte & la Comtesse de *Blaves* ne pouvoient remettre leur fils en meilleures mains. Ils tinrent sur les fonds de baptême le petit *Jourdain* , & l'emmenèrent à *Ventamis* , où il fut élevé jusqu'à l'âge de quatre ans. On se préparoit alors à le conduire au château de *Blaves* , lorsqu'on reçut la nouvelle d'une terrible révolution. Le Duc *Fromont de Bordeaux* , Prince traître & méchant , ayant résolu de s'emparer de *Blaves* , qui étoit à sa convenance , demanda la permission de traverser ce Comté avec une armée , sous prétexte de la conduire à quelque expédition ; le bon Comte *Girard* & la Comtesse *Emengarde* le reçurent dans leur château ; il y coucha , & pendant la nuit il fit assassiner ses hôtes plongés dans le sommeil. Par bonheur le

petit *Jourdain* étoit encore , comme nous l'avons dit , à *Ventamis* , auprès de son parrein *Regnier* , qui l'élevoit avec son fils *Girardin*. La bonne Dame *Frambourg* eut un songe qui lui présageoit tous ces malheurs , & bientôt elle & son mari en eurent la certitude. L'on juge bien qu'ils en furent au désespoir ; mais le Seigneur de *Ventamis* n'étoit pas assez puissant pour s'opposer au Duc de *Bordeaux* , & ils se contentoient de gémir dans leur château , lorsque *Fromont* , qui étoit capable de toute espèce de trahison , s'occupa des moyens d'arracher le petit *Jourdain* de sa retraite , afin de détruire la race du légitime Seigneur de *Blaves*. La ressource qu'il employa fut celle de l'hypocrisie ; il feignit d'être repentant des crimes qu'il avoit commis , & vint seul , & sans armes , à la porte du château de *Ventamis* , demander pardon à *Regnier* , & offrir de rendre au petit *Jourdain* son héritage. Le parrein de ce cher enfant eut d'abord peine à ajouter foi aux protestations du traître ; mais celui-ci lui ayant donné toutes les marques extérieures d'un repentir sincère , il convint enfin d'avoir avec lui une conférence à ce sujet. Ils

devoient être accompagnés chacun de peu de monde & sans armes, mais *Fromont* avoit fait mettre en embuscade des guerriers armés, qui enveloppèrent *Regnier* & sa suite, tuèrent ceux-ci, & emmenèrent prisonnier le Seigneur de Ventamis dans le château de Blaves. Il y fut traité avec la dernière dureté; *Fromont* lui proposa de lui livrer le petit *Jourdain*, le menaçant de lui ôter la vie à lui-même s'il le lui refusoit; le bon Gentilhomme résista constamment, quoiqu'il vit le sabre de *Fromont* levé sur lui, & prêt à lui trancher la tête. Il en fut quitte pour être maltraité; on lui arracha son anneau, & l'usage que les traîtres en firent, fut de l'envoyer à la bonne Dame *Frambourg*, pour preuve que son mari la demandoit, & l'invitoit à se rendre à Blaves. Elle y vint, & fut mise dans une prison différente, mais aussi dure que celle de son époux. Malgré ces persécutions, tout ce que *Fromont* obtint d'eux, fut une parole d'honneur & un serment sacré de lui envoyer le petit *Jourdain* lorsqu'ils seroient de retour dans leur château, s'il y étoit encore. Ils espéroient ne l'y plus trouver, & que le concierge qu'ils y

avoient laissé , auroit eu l'esprit de faire évader leur fils , & de mettre *Jourdain* en sûreté ; mais le fidèle concierge n'avoit pris que la moitié de ces précautions ; il avoit caché le petit *Girardin* , mais il avoit laissé l'autre dans le château. Le bon parrein en fut au désespoir , & ne trouva qu'un expédient pour se tirer d'embarras ; ce fut de faire dire à *Fromont* que le petit *Jourdain* , son filleul , avoit été enlevé , & qu'il n'avoit plus trouvé dans le château que son fils. Le cruel Duc exigea alors qu'on lui livrât ce fils , pour lui servir d'otage de l'exactitude avec laquelle on lui rendroit celui qu'il demandoit , si on le retrouvoit. Le petit *Jourdain* passa donc à Bordeaux , sous le nom de *Girardin* ; lui-même croyoit l'être , & il resta plusieurs années , sous ce déguisement , à la Cour de *Fromont*. Il servoit d'échançon à l'assassin de son père , qu'il ne connoissoit pas pour tel ; mais un sentiment naturel faisoit qu'il le haïssoit , & réciproquement le maître se sentoit fort peu d'inclination pour lui : il le traitoit durement quand il manquoit à son service. Un jour le jeune homme ayant laissé tomber sa coupe en la présentant au Duc , celui-ci

le frappa ; mais *Jourdain* qui sentoit déjà ce qu'il étoit , fut au désespoir , & dès le jour même il trouva moyen de s'échapper , & de regagner le château de Ventamis. *Regnier* fut charmé de le voir , mais il lui fit observer qu'il alloit lui attirer la guerre ; cependant il lui apprit qu'il n'étoit point son fils , mais le véritable héritier du Comté de Blaves. *Jourdain* sentant alors toutes les obligations qu'il avoit à son parrein , l'aima comme son père , & en même-temps forma le dessein de recouvrer l'héritage de ses véritables parens. Pour cet effet , il se rendit déguisé & *incognito* à Blaves ; & dès qu'il y fut , il se fit connoître secrètement à quelques fidèles sujets & amis de son père , & se forma ainsi un parti dans la ville. *Regnier* , de son côté , rassembla des troupes pour le favoriser , & ils firent de concert une première tentative : elle ne réussit pas ; au contraire , le perfide *Fromont* voulant s'affurer de plus en plus l'héritage qu'il avoit si indignement usurpé , imagina de se concilier la faveur de *Charlemagne* , & d'aller lui en faire hommage. Il se rendit donc à Paris avec de grandes sommes d'or & d'argent , pour séduire le vil

Empereur ; car ce Monarque , accablé d'âge & d'infirmités , étoit devenu avare & intéressé. *Fromont* réussit ainsi à se faire reconnoître dans cette Cour corrompue pour légitime Comte de *Blaves*. *Charlemagne* reçut son hommage , le traita avec distinction , & envoya même avec lui quelques troupes , que le Duc de *Bordeaux* se chargea de soudoyer : elles étoient commandées par un fils de l'Empereur même , nommé *Lothaire*. Cette petite armée , fière d'un pareil Général , alla assiéger le château de *Ventamis*. Cet unique domaine du bon *Regnier* , étoit sur le point d'être perdu , lorsque *Jourdain* fit , pendant la nuit , une sortie qui fit bien changer les affaires de face. Il pénétra , lorsqu'on s'y attendoit le moins , jusques dans les tentes de ses ennemis , & entra d'abord dans celle de *Fromont* , l'attaqua , & le blessa dangereusement ; ensuite étant passé dans celle du Prince , fils de *Charlemagne* , il le tua ; & ayant ainsi jeté le plus grand désordre dans le camp de ses ennemis , il rentra glorieux dans *Ventamis*. Le Seigneur présuma bien que l'armée ennemie alloit se retirer pour le moment ; mais il comprit aussi que la

mort du fils de l'Empereur rendoit *Jourdain* ennemi irréconciliable de *Charlemagne*, & même de sa postérité ; ainsi lui & sa femme convinrent que leur filleul n'avoit rien de mieux à faire que de s'éloigner, & d'aller au loin chercher des aventures : ce fut aussi la résolution que prit notre Héros. Son départ fit verser bien des larmes au bon Seigneur *Regnier* & à la bonne Dame *Frambourg*. Il chemina long-temps par monts & par vaux, dans un équipage assez bon, quoique fort simple ; mais étant arrivé sur le bord de la mer, & s'étant embarqué, une tempête l'obligea bientôt de se jeter nud dans les flots ; il savoit nager, mais il eut besoin de toute sa force & de son adresse pour se soutenir sur la mer, contre laquelle il lutta toute la nuit ; enfin il se trouva le matin, demi mort de fatigue & de froid, sur un rivage aride & sauvage, où une seule cabane de pêcheurs s'offrit à sa vue. Le bon père de famille qui l'habitoit, vint à son secours, le retira chez lui, & lui rendit tous les services qu'une extrême pauvreté lui permettoit d'offrir aux malheureux. Le bonhomme avoit une femme, une fille très-jolie, &

sept autres petits enfans ; il avoit bien de la peine à les faire vivre du produit de sa pêche , cependant il partagea leur subsistance avec le nouvel hôte que la Providence leur avoit envoyé. Notre Héros , de son côté , l'aida pendant quelque temps dans son travail , & augmenta son aisance par ce moyen. Il plut à la jeune pêcheuse , & il ne tint pas à elle ni à son père , qu'en l'épousant il ne se fixât avec eux ; mais le ciel le réservoir à d'autres exploits. Il se sépara avec attendrissement de cette honnête famille ; & continuant son chemin par terre , il arriva dans une ville nommée *Gardes*. Nous ne pouvons dire dans quel pays elle étoit située ; la géographie du Roman de *Jourdain de Blaves* n'est ni claire ni exacte. Ce qu'il y a de sûr , c'est que *Jourdain* étoit presque nud quand il y arriva , n'ayant d'autres vêtemens que les haillons que le pêcheur avoit pu lui fournir. Comme on pouvoit aisément remarquer , à travers ce vêtement déchiré , les signes singuliers qu'il avoit sur le corps , le peuple de *Gardes* , qui étoit naturellement railleur , se moquoit de lui sans le connoître ; mais par bonheur la Princesse *Driabelle* , fille du Roi *Richard* , qui ré-

gnoit sur ce peuple , le remarqua , eut plus d'indulgence pour lui ; & au lieu de souffrir qu'on l'insultât , en eut compassion , ordonna qu'on en prit soin , & jugea qu'il n'avoit besoin que d'être mieux & plus proprement vêtu , pour que sa bonne mine parut dans tout son jour.

La Princesse ne se trompoit pas , & le jeune étranger ayant paru à la Cour , vêtu avec magnificence , s'y fit bientôt remarquer autant par sa politesse , son esprit & ses manières , que par sa beauté & ses grâces naturelles. La Princesse engagea le Roi à le prendre pour son Echançon. *Jourdain* qui , dans son enfance , avoit rempli les mêmes fonctions auprès du Duc *Fromont* , s'en acquitta d'abord avec assez d'aisance , & enchantoit de plus en plus l'aimable *Driabelle* ; mais le Sénéchal du Roi *Richard* s'étant avisé de le gronder , il se fâcha ; on voulut le frapper , il se vengea , & tua le Sénéchal. Grande affaire ! Il fut mis en prison , & sans la protection de la Princesse de *Gardes* , il eut été sévèrement puni ; mais il en fut quitte pour être enfermé dans une tour : la Princesse venoit elle-même l'y visiter en secret ; elle avoit gagné le Géo-

lier, qui l'introduisoit dans la prison, où elle soupoit avec son Amant. Là ils s'expliquoient à l'aise sur leurs sentimens. *Jourdain* avoit appris à la belle que sa naissance le rendoit digne d'elle, & elle prenoit des mesures pour faire entendre à son père qu'elle pouvoit sans honte l'épouser, lorsqu'on apprit tout d'un coup que la ville de Gardes alloit être assiégée par une armée de Sarrasins, dont le Roi s'appeloit *Gaudisse*. Ce Prince avoit eu envie d'épouser *Driabelle*; mais *Richard* sachant que c'étoit un méchant mécréant, la lui avoit refusée. Le Sarrasin irrité, avoit d'abord ravagé quinze lieues de pays autour de la bonne ville de Gardes, puis il étoit venu attaquer cette capitale même. *Richard* n'hésita pas à se mettre à la tête de sa garnison, & même d'une bonne partie de sa bourgeoisie pour faire une sortie sur l'ennemi; mais elle réussit très-mal; après avoir perdu beaucoup de monde, le bon Roi fut fait prisonnier. L'on juge bien que la désolation fut grande dans toute la ville. *Driabelle* en fit part à son nouvel Amant, qui lui promit de recouvrer *Richard*, de venger l'honneur des Chrétiens, & de montrer qu'il étoit digne

d'obtenir sa main. Après avoir été armé par elle, il se mit à la tête des Chrétiens qui avoient échappé à la première défaite, marcha droit à *Gaudisse*, l'attaqua, le blessa, & pénétrant jusques dans la tente du Général *Sarrafin*, il en tira le bon Roi *Richard*, après avoir tué sept Princes Mahométans qui le gardoient. Il le ramena dans sa ville, sans que le père de *Driabelle* reconnut dans ce brave guerrier le petit Echançon qu'il avoit fait mettre en prison pour avoir tué son Sénéchal. Il fallut que *Driabelle* lui certifiât que c'étoit lui-même; mais enfin s'en étant bien assuré, il convint qu'il ne pouvoit trop récompenser le service que l'étranger venoit de lui rendre. Il lui offrit sa fille & sa Couronne; mais *Richard* & *Driabelle* furent bien étonnés quand ils entendirent *Jourdain* les refuser. *Je ne les ai pas encore mérités*, leur dit-il, *laissez-moi achever de m'en rendre digne*. La Princesse ne trouva point trop à sa place ce trait de modestie; car elle étoit du nombre de celles qui croient qu'il ne faut point abandonner aux événemens ce dont on peut profiter dans le moment même. Cependant il fallut bien prendre patience.

Jourdain vouloit achever la défaite du Sarrasin ; mais la chance tourna , il fut fait prisonnier. Ce fut à *Richard* à le délivrer ; le bon Roi y fit de son mieux , mais il ne put y réussir d'abord ; enfin , un Roi Sarrasin étant venu se faire prendre dans la ville de *Gardes* même , fut échangé contre *Jourdain*. Celui-ci ne fut pas plutôt libre , que le bon Roi *Richard* fut défié par *Gaudisse* , qui lui proposa de terminer la guerre par un combat seul à seul. La proposition fut trouvée un peu embarrassante par le Roi de *Gardes* , parce que *Gaudisse* , suivant l'usage des Rois Sarrasins , étoit un géant terrible ; mais *Jourdain* le tira encore une fois d'affaire , en se présentant pour combattre à sa place. La bataille fut terrible ; *Gaudisse* , d'un coup de sa masse d'armes , assomma le cheval de *Jourdain* : celui-ci , quoique à pied , fit tomber le géant , en lui donnant un grand coup de son épée sur les jambes ; mais alors elle se rompit. *Jourdain* désarmé , eût succombé s'il ne se fut avisé de sauter sur une autre épée qui étoit au côté du géant , & de l'enlever. C'étoit un de ces glaives fameux , célébrés par nos anciens Romanciers , & qui avoit un nom ; celui

dont il s'agit ici, s'appelloit *Mortal*. Dès que *Jourdain* en fut faisi, il revint à la charge, & quoiqu'il fut blessé, parvint à fendre la tête du géant jusques au menton. Les frères de *Gaudisse* & son armée entreprirent de venger sa mort; mais *Richard* & la sienne s'étant aussi avancés pour défendre *Jourdain*, la bataille devint générale; enfin les Sarrasins furent vaincus; & ayant été obligés de se rembarquer & de repasser la mer, leur camp, qui renfermoit des richesses immenses, fut abandonné aux Chrétiens. L'on juge bien que la récompense d'une si belle action fut la main de *Driabelle*, qui ne perdit rien pour avoir attendu; car son père lui céda en même-temps son Royaume.

Jourdain ne se vit pas plutôt sur le trône, qu'il se souvint du pêcheur qui l'avoit si honnêtement recueilli; il se rappela la jolie fille de ce bonhomme & ses sept autres enfans, & voulut s'occuper de faire leur fortune à tous. Il y réussit certainement, car il gratifia le pêcheur & sa femme d'un fort joli Royaume, & fit épouser un Roi encore plus considérable à la jolie fille du pêcheur, qui passa ainsi

de son petit bateau sur un beau trône. Chacun des sept enfans eut une ville ou un château ; ainsi toute cette famille éprouva la reconnoissance de notre Héros.

Jourdain jouit quelque temps du bonheur d'être Roi de *Gardes*, & mari de *Driabelle* ; mais enfin, soit en conséquence d'une révélation, comme le dit notre Roman, soit par un simple effet de zèle, il se détermina à marcher en Écosse, pour convertir ce pays à la Religion Chrétienne.

L'Écosse étoit alors gouvernée par un Roi nommé *Sadoine* ; il étoit Sarrasin, à ce que dit notre Roman, c'est-à-dire, Payen, car certainement il n'y a jamais eu de Sarrasin en Écosse ; mais dans les temps d'ignorance où ces Romans ont été composés, on confondoit les Sarrasins avec les Payens, & les Mahométans avec les Idolâtres, parce que les uns & les autres étoient opposés à la religion Chrétienne.

Jourdain étant donc entré en Écosse, la première place qu'il assiégea fut une ville forte, nommée *Brenic*. Le petit Roi ou Gouverneur ne se vit pas plutôt

attaqué, qu'il envoya demander du secours à tous ceux de son voisinage, de sa parenté ou de sa Religion. *Galafin*, frère du défunt *Gaudisse* & ses fils, étoient du nombre, & furent des premiers à accourir. Enfin, le Roi *Sadoine* se trouva à la tête d'une armée fort en état de se défendre, si chaque corps en particulier eût été mieux composé; mais elle étoit sans discipline & sans chefs expérimentés; aussi perdit-elle deux batailles consécutives contre notre Héros. Alors *Sadoine* irrité, proposa à *Jourdain* le combat seul à seul, ressource ordinaire des Princes & des Généraux qui n'avoient pas assez de confiance dans leurs troupes. Le cartel ayant été accepté, le jour ou plutôt les jours furent pris pour ce terrible combat; car il en devoit durer deux s'il n'étoit pas terminé dans le premier, & cela arriva. Le premier jour fut tout entier employé à se donner des coups terribles, mais qui ne furent point du tout décisifs; chacun des deux champions alla de son côté passer la nuit tranquillement. Le lendemain le combat recommença, & dura toute la journée avec la même vivacité & le même succès. La fin du jour ap-

prochant : Chevalier , dit *Sadoine* à *Jourdain* , je m'apperçois que tu t'affoiblis , & je suis persuadé que si je combattois encore deux ou trois heures , je viendrois à bout de te navrer ; mais le soleil est à son couchant. Eh bien , répondit *Jourdain* , demandons des deux côtés des torches & des flambeaux , & nous combattrons à leur lueur s'il le faut toute la nuit. Cela fut bientôt ainsi convenu entre les deux champions ; & pendant qu'on alloit dans les camps chercher & allumer des flambeaux , ils reprenoient haleine , & se reposant tous deux sur leurs lances , vis-à-vis l'un de l'autre , ils conversoient. Sais-tu qui je suis , dit *Sadoine* à *Jourdain* , voulant se vanter , & croyant en imposer à son ennemi par sa généalogie ? « Mon » père , le plus illustre de tous les Sarra- » sins du Nord , ayant eu querelle , il y a » quelques années , avec le Roi d'Ecosse , » le vainquit & s'empara de son Royau- » me , qu'il me donna à gouverner. Il a » fait depuis plusieurs autres conquêtes ; » & l'on dit qu'il est actuellement à la » poursuite d'une belle Princesse & d'un » autre Royaume , qu'il peut donner , s'il » le veut , à ses enfans du second lit. Quant

» à moi je suis pourvu. Et quel est , dit
» *Jourdain* , ce grand Monarque qui peut
» ainsi disposer de tant de Royaumes ?
» C'est , lui répondit-on fièrement , le
» grand *Gaudisse* , Roi d'Esclarmaure , &
» j'ai pour oncles *Clariant* , *Capanor* ,
» *Scorfaut* , *Matabrun* , *Autruse* , *Clami-*
» *raut* , & le géant *Galafrin*. » A ces
mots *Jourdain* se mit à rire , & lui répli-
qua : « Eh bien , fils du Roi d'Esclar-
» maure , apprends qu'il y a peu de temps
» que j'ai tué ton père , avec une partie
» de tes oncles que tu viens de me citer ,
» & dont les noms sont si formidables ;
» j'ai conquis son bon cheval & sa bonne
» épée , & c'est avec elle que je viens de
» te combattre. Il ne me reste plus à
» vaincre de ta famille que le géant *Ga-*
» *lafrin* & toi , mais ce sera une affaire
» bientôt faite. Par la barbe de *Mahomet* ,
» reprit *Sadoine* , je vengerai mon père.
» Par *S. Georges* , reprit *Jourdain* , tu
» n'en feras rien ». Des flambeaux ! des
flambeaux ! s'écrièrent-ils tous deux de
concert. Les flambeaux arrivèrent , mais
ceux de *Sadoine* avoient été allumés du
côté des Sarrasins , à une lampe qui brûloit
en l'honneur de *Mahomet* , dans une tente

qui lui servoit de mosquée ; au contraire , le feu de ceux de *Jourdain* venoit de cierges qui brûloient toujours devant quelques Reliques que le bon Roi *Richard* avoit données à *Jourdain* , & qu'il conservoit précieusement dans sa tente. L'effet de ces deux espèces de flamme fut bien différent : les flambeaux du Chrétien répandoient une lumière vive & brillante qui le mettoit en état de combattre comme en plein jour ; ceux du Mahométan au contraire , ne jettoient qu'une lumière sombre , & l'éclat de ceux qui étoient vis-à-vis de lui l'éblouissoit. *Sadoine* ne fut pas long-temps sans reconnoître le désavantage de sa position , & que la partie n'étoit pas tenable pour lui ; il sentit que c'étoit une espèce de miracle , & la lumière de la Foi brilla dans son cœur à mesure que celle de ses flambeaux lui paroissoit plus obscure. Enfin il se déclara Chrétien , cessa le combat & fit la paix avec *Jourdain de Blaves*. Aussi-tôt qu'il fut Chrétien , il fallut que son Peuple le fût ; il fit publier à son de trompe que tous ceux de ses Sujets qui n'embrasseroient pas sa religion , auroient la tête tranchée , & il n'eut pas une seule tête à couper ,

pas même celle de son *Muphti* ; enfin , il devint le meilleur ami de son vainqueur , & partit avec lui pour aller d'abord à *Gardes* , & de-là en France , faire la guerre à *Fromont de Bordeaux*. En chemin , ils rencontrèrent *Galafrin* qui alloit assiéger *Gardes*. *Sadoine* n'hésita pas à donner des preuves de sa bonne-foi à son nouvel ami , en attaquant son propre oncle. *Jourdain* & lui le mirent en fuite , & arrivèrent à *Gardes* pour se préparer au voyage de France. La belle *Driabelle* voulut absolument y suivre son époux : elle ne prévoyoit point quels malheurs l'attendoient dans ce voyage. Elle étoit enceinte , & pendant la traversée elle tomba dangereusement malade ; son époux la veilla pendant plusieurs nuits , jusqu'à ce que , accablé de fatigue , il en passa une dans un profond sommeil. Pendant ce tems un évanouissement fit croire *Driabelle* morte. Celui qui servoit de Pilote au vaisseau étoit assez bon marin , mais susceptible de tous les préjugés & de toutes les superstitions , auxquels se soumettent les gens de son état qui ne sont pas fort éclairés ; il croyoit , entre autres , qu'un corps mort faisoit inmanquablement

périr un vaisseau, ou excitoit quelque tempête avant qu'on en fut débarrassé : il vit le tems se grossir, & on lui dit que la Reine *Driabelle* venoit d'expirer. Il voulut aussi-tôt la faire jeter à la mer ; tout ce qu'on put obtenir, fut qu'on la coucheroit dans un tonneau coupé en bateau, & qu'on l'abandonneroit aux flots, c'est ce qui fut fait. Nous verrons ce qu'elle devint : en attendant, disons que *Jourdain* à son réveil fut dans la plus grande désolation ; tout ce qu'on pouvoit lui dire pour le consoler, étoit que sa femme étoit morte, & qu'on l'avoit précipitée dans les flots. L'on juge bien que son chagrin ne fit qu'augmenter jusqu'à ce qu'il fut arrivé en France ; d'autres intérêts le dissipèrent, & lui firent insensiblement oublier celui-ci.

Un vent violent, qui s'étoit élevé sur la mer au moment que *Driabelle* y fut jetée dans son tonneau, l'avoit portée rapidement jusques sur un rivage qui lui étoit inconnu : il s'étoit arrêté sur le sable près d'un moulin ; le Meûnier, étonné de voir une machine pareille aborder près de son habitation, accourut & sauva la malheureuse Reine de *Gardes*. Ce fut

dans sa maison qu'elle accoucha peu après d'une fille , qui parut au Meûnier une nouvelle charge très - incommode. Pour s'en débarrasser , il exposa l'enfant à l'insçu de la mère : par bonheur une biche l'ayant emporté dans les bois , l'y nourrit & l'y éleva jusqu'à l'âge de dix ans. L'infortunée Princesse n'étoit pas encore consolée de la perte de sa fille , lorsque les persécutions du Meûnier , qui devint amoureux d'elle , l'engagèrent à s'enfuir. Traversant une forêt , elle fit rencontre d'une sainte béguine ou recluse , espèce d'hermite femelle , qui lui offrit un pauvre mais sûr asyle dans sa cabanne ou cêlule. *Driabelle* y passa sept ans. Revenons à *Jourdain* ; il eut bien de la peine à faire son débarquement sur les côtes de Médoc , entre Bordeaux & Blaves. *Fromont* fit ce qu'il put pour s'y opposer ; & ce ne fut qu'après avoir livré deux batailles , tué & perdu bien du monde , que *Jourdain* parvint à débarquer assez près de son héritage. L'usurpateur fut enfin obligé de s'enfuir vers *Charlemagne* pour lui demander du secours ; pendant ce tems son adversaire s'approcha du Château de *Ventamis* , qui depuis plusieurs années étoit toujours assiégré ,

assiégé, & se trouvoit enfin réduit à l'extrémité la plus fâcheuse par le défaut de vivres & de munitions de toute espèce. Dès que *Regnier* & *Frambourg* virent approcher une troupe, le bon-homme sortit de sa place, & alla supplier ces honnêtes passagers de secourir de quelques morceaux de pain sa Garnison qui mouroit de faim. Quelle fut sa satisfaction quand il reconnut son cher filleul ! *Jourdain* ravitailla la Place, & en remplit même les magasins ; en même-tems ayant appris les démarches que *Fromont* avoit faites auprès de l'Empereur, il écrivit les lettres les plus humbles, pour engager ce Monarque à ne point prendre le parti du traître Duc de *Bordeaux*. Ces humiliations furent en pure perte ; *Charles* se souvenant toujours de la mort de son fils, voulut absolument marcher contre *Jourdain* à la tête d'une armée, malgré les remontrances du sage Duc de *Naymes de Bavière* & du brave *Ogier*. *Charles* eut bientôt occasion de s'en repentir, car il fut fait prisonnier par notre Héros, & il y eut bien là de quoi humilier la fierté du Monarque. Cependant il fut traité avec honneur à *Vantamis*, & *Jourdain* ne pro-

fit de cet avantage que pour se procurer une paix honorable, dont les principales conditions furent la restitution du Comté de *Blaves*, & le bannissement de *Fromont*. *Jourdain* vint ensuite triomphant à *Paris*, où il fit hommage à l'Empereur de l'héritage de ses pères, qui lui avoit coûté tant de peines à recouvrer.

Fromont banni du Royaume par *Charlemagne*, erra pendant quelque tems, & enfin ne trouva pas de meilleure retraite que les carrières à plâtre, qui, dès ce tems-là, étoient au pied de la monticule de Montmartre près Paris : il s'y réfugia, s'y cacha, & n'en sortoit que la nuit pour attaquer & dévaliser les passans, & sur-tout les ivrognes des Porcherons. Il fit, pendant quelque tems, ce beau métier avec impunité ; car alors la police n'étoit pas si bien faite dans Paris, & les Seigneurs François ne connoissoient pas la différence délicate qu'il y a entre faire la petite guerre à l'ennemi, ou piller le pauvre peuple. Enfin le ciel ne permit pas que les crimes de *Fromont* restassent toujours sans punition. Le Roi *Sadoine* étoit venu à Paris voir son ami le Roi *Jourdain*, & le félicitoit sur ses succès ; il faisoit en

même-tems sa cour à *Charlemagne*, & admiroit les beautés de sa capitale. Un jour de Dimanche après dîner, ils se promenoient du côté de Montmartre; des Meûniers voyant deux Chevaliers bien armés, & avec une suite convenable à de grands Seigneurs, leur amenèrent un larron qu'ils accusoient d'un grand nombre de mauvais coups. Aussi-tôt *Jourdain* reconnût son ennemi le Duc *Fromont*; il le fit enchaîner, & le conduisit devant l'Empereur, qui, pour avoir rompu son ban, & pour d'autres cas, le condamna, dans sa Cour des Pairs, au dernier supplice.

Le Duché de Bordeaux se trouvant vacant par cette mort, *Charlemagne* l'auroit volontiers conféré à notre Héros; mais celui-ci généreux, & ne voulant que la perte des seuls coupables, proposa de le donner à quelqu'un de la famille du défunt, mais qui n'eut eu aucune part à ses crimes. On lui indiqua un Chevalier nommé *Aubin*, qu'il crut honnête homme, quoique cousin de *Fromont*. Il le proposa à l'Empereur, qui l'investit; nous verrons par la suite que *Jourdain* & sa postérité eurent tout lieu de se repentir de ce trait de générosité.

S'étant vengé de son ennemi, de l'assassin de son père, & du persécuteur de son parrein, *Jourdain* crut n'avoir plus rien à faire que de retourner dans ses Etats de Gardes ; mais il céda, avant de partir, son Comté de Blaves au bon *Regnier*.

Occupé des grandes aventures que nous venons de raconter, *Jourdain* n'avoit presque plus pensé à la belle *Driabelle*, son épouse, qu'il avoit eu le malheur de perdre dans la traversée ; il l'a croyoit morte, & le dit en versant un torrent de larmes, au bon Roi *Richard*, qui lui en demanda des nouvelles à son débarquement à Gardes. Ils la pleurèrent ensemble ; mais s'étant rappelés quelques circonstances de cette malheureuse aventure, ils eurent quelque soupçon qu'elle n'étoit pas morte lorsqu'on la jetta dans la mer. Après que les deux Rois eurent bien & tristement réfléchi sur cela, on s'apperçut, un beau matin, que *Jourdain* avoit disparu, laissant un billet, par lequel il apprit qu'il alloit à l'aventure chercher sa femme par tous pays & contrées. (Ce sont les termes du Roman.) Son malheureux beau-père jugeant combien une pareille recherche pouvoit être inutile,

chargea pourtant quatre ou cinq personnes intelligentes d'aller aussi de tous les côtés pour voir s'ils ne pourroient point faire quelques découvertes au sujet de sa fille , ou du moins ramener son gendre. Ces messagers coururent le monde pendant l'espace de sept ans , & ne découvrirent rien. *Jourdain* erra pendant le même espace de tems , & avec aussi peu de succès. Il demandoit son pain de village en village , & de porte en porte dans les villes ; il ne passoit devant aucune Eglise qu'il ne s'y arrêtât pour demander sa femme à Dieu & à ses Saints. Enfin , un jour traversant une forêt , il apperçut une petite Chapelle attenante à une cabane ; il se mit en prières à la porte de cet hospice , & ne tarda pas à en voir sortir une vieille Religieuse édentée , qui , l'entendant marmotter quelques oraisons en François , lui demanda quelle grace il imploroit de la bonté Divine. Ma chère sœur , lui répondit *Jourdain* , celle que je demande est sans doute bien difficile à obtenir , car il y a sept ans que je la sollicite sans en être plus avancé. Depuis ce tems j'ai visité tous les lieux de dévotion connus ; j'y ai vu faire un grand nombre de mi-

racles , mais aucun n'a été en ma faveur ; cependant , ce que je demande est bien simple , car il ne s'agit que de retrouver ma femme , qui est noyée depuis huit ou neuf ans. » Mon enfant , lui répondit la Béguine , si votre femme est bien véritablement noyée , je prévois que nous aurons de la peine à vous la faire rendre ; mais si elle n'est qu'égarée , je puis vous apprendre une oraison dont le succès est infaillible pour les retrouvailles ; elle est longue , mais vous la répéterez avec moi jusqu'à ce que vous la sachiez tout-à-fait par cœur ; d'ailleurs , elle est écrite dans ma paire d'heures. Il y a à la fin , *ici demandez tout ce qu'il vous plaira* , & cela est juste , car avec cette oraison-là on demande tout ce que l'on veut , & on l'obtient. Allons , allons , mon enfant , prenez courage. Si vous voulez passer les trente jours dans ma cellule , vous y ferez mauvaise chair ; nous ne mangeons , ma compagne & moi , que du pain bis & dur , des figes sèches , & des pommes sauvages cuites sous la cendre ; mais d'ailleurs nous prions Dieu tant que nous voulons , & nous

» difons tous les jours le grand office ;
 » nous couchons dans notre cellule , cha-
 » cune fur une nappe ; nous vous permet-
 » trons de paffer la nuit de même dans
 » notre Chapelle. ».

Le pieux *Jourdain* trouva ce régime très-propre à obtenir du ciel une grande grâce : il s'y foumit , & commença à dire l'oraison de trente jours. Les deux Saintes Béguines la répétoient avec lui , car nous avons dit qu'elles étoient deux. On voyoit bien que la feconde étoit la plus jeune , mais d'ailleurs elle étoit fi maigre & fi défigurée par le jeûne & les austerités , elle étoit fi enveloppée de crêpes & de voiles noirs , que ceux qui l'auroient le mieux connue , ne pouvoient distinguer fes traits. *Jourdain* , de fon côté , auffi maigre , auffi exténué , la barbe longue & peu foignée , le visage couvert en grande partie par fes cheveux mal en ordre , vêtu d'un fac lié par une corde , & surmonté d'un capuchon , les pieds & les mains nuds , mais enflés & déchirés par les épines , n'étoit pas plus reconnoiffable. Vingt-neuf jours fe pafsèrent , pendant lesquels il ne tira aucun fruit de l'oraison ; enfin , les bonnes Reclufes lui dirent

qu'au moins, pour le dernier jour, il falloit faire quelques cérémonies de plus, & elles lui conseillèrent la discipline. Il fut convenu que le Pèlerin se la donneroit dans la Chapelle, portes & fenêtres fermées. La chose s'exécutoit ainsi, lorsque, soit par une inspiration Divine ou par un effet de curiosité naturelle, la plus jeune des deux Béguines ne put s'empêcher d'ouvrir une lucarne, par laquelle le jour entra, & lui permit de regarder ce qui se passoit dans la Chapelle : le dos & les bras du pénitent étoient à découvert, & *Driabelle*, car c'étoit elle, reconnut aussitôt son époux, aux signes remarquables qu'il avoit apportés au monde en naissant. Les deux croix sur les épaules la frappèrent vivement; elle jetta un grand cri, qui fit accourir son ancienne à son secours. *Jourdain* les entendit, & ayant promptement repris sa robe & interrompu son pieux exercice, il courut à leurs voix. Aussi-tôt qu'il approcha d'elles : *Ah ! cher époux*, s'écria la Princesse de *Gardes* en lui jettant les bras au col, *reconnois la malheureuse & fidelle Driabelle. Quoi, c'est votre femme*, s'écria aussi-tôt la vieille Religieuse ; *ah ! je savois bien que l'orai-*

Son de trente jours ne manquoit jamais son effet.

Après une reconnoissance aussi singulière ; & que l'on pouvoit regarder comme miraculeuse, on peut bien penser que les deux époux ne s'occupèrent plus que de retourner dans leurs Etats ; mais en quel Royaume se trouvoient-ils ? C'est ce qu'ils ignoroient. Ils découvrirent enfin que c'étoit dans celui de Pise, sur lequel dominoit *Mérice*, qui avoit épousé la fille du Roi *Pescheur* ; ils trouvèrent moyen de s'y rendre ; & s'y étant fait annoncer, ils y furent reçus à bras ouverts. Non-seulement le Roi & la Reine de Gardes furent traités & vêtus conformément aux obligations que le Roi du pays avoit à *Jourdain*, mais on envoya des Courriers au bon Roi *Richard*, pour l'informer de la *retrouvaille* de sa fille & de son gendre. *Driabelle* se rétablit, reprit son embonpoint, & parut plus belle que jamais. Son époux s'étant paré & ajusté, reprit aussi toute sa bonne mine. Enfin, la Reine de Gardes se trouva grosse pour la seconde fois. Le Roi *Richard* & le Roi *Sadoine* arrivèrent à Pise : Dieu fait quelles embrassades, quels transports ! On convint

que la Reine *Driabelle* ne pouvoit retourner dans ses Etats que quand elle seroit accouchée, & qu'il ne falloit pas l'exposer à un voyage sur mer dans l'état où elle se trouvoit. On attendit donc qu'elle eut mis au monde un fils, qui fut nommé *Girard*, du nom de son grand-père. Pendant qu'elle se retabliroit, son époux prenoit quelquefois le divertissement de la chasse. Un jour qu'elle l'avoit entraîné dans un taillis assez épais & assez écarté, il rencontre, au bord d'un petit torrent, une belle biche blanche, qui se mettoit au-devant de deux faons, & d'un troisième animal qu'elle vouloit protéger, comme si elle eût été la mère de tous les trois. Il étoit prêt à la percer d'une flèche, lorsque l'animal se tetournant, & paroissant lui montrer ce qu'elle gardoit, laissa tomber de grosse larmes. Le Prince s'arrêtant, regarda attentivement les objets pour lesquels on vouloit l'attendrir, & reconnut au milieu d'eux une jeune fille nue, dont la peau étoit naturellement très-blanche, mais qui étoit enveloppée de longs cheveux noirs qui descendoient plus bas que sa ceinture. Ému de ce spectacle, *Jourdain* jetta ses armes; &

s'étant approché doucement , la biche , sans fuir plus loin , sembloit l'attendre , & lui présenter ses enfans. Le Roi de Gardes prit par la main l'être intéressant & singulier qui étoit au milieu d'eux , & l'emmena dans le Palais de Pise , toujours suivi de la biche & des faons. Il ordonna qu'on eut grand soin de ces animaux , & beaucoup plus encore de la jeune fille sauvage. On lui apprit à manger , à s'habiller , & même à parler comme les autres créatures humaines. On l'instruisit & on la baptisa avec beaucoup de solennité : elle fut nommée *Jourdain*. Comme elle se trouva être très-jolie , très-blanche , & avoir les plus beaux cheveux du monde , le Roi d'Ecosse *Sadoine* en devint éperduement amoureux. Il voulut partager son trône avec elle ; mais on cherchoit à l'en détourner , en lui représentant combien la naissance de *Jourdain* étoit incertaine & obscure , lorsque la Reine *Driabelle* se rappelant les circonstances de son accouchement chez le Meûnier , & la manière dont la petite fille qu'elle y avoit mise au monde lui avoit été enlevée , y trouva des conformités avec l'âge & le sort de l'enfant trouvé. Elle se ressouvint de quel-

ques signes qu'elle avoit remarqués sur le corps de sa fille naissante ; elle les chercha sur celui de *Jourdain*, & les y trouva. Enfin, on ne douta plus de la naissance de *Jourdain* ; & le Roi *Sadoine*, qui étoit si fidèlement attaché au Roi *Jourdain*, obtint aisément de ce Monarque la main de sa fille, qu'il épousa solennellement, avant même que de partir de Pise.

Le Roi *Jourdain* revint ainsi triomphant dans son Royaume de Gardes, ayant retrouvé miraculeusement sa femme & sa fille, & se voyant père d'un fils. Une année ne se passa pas qu'il ne fût aussi grand-père ; *Jourdain* ayant mis au monde un Prince, que l'on nomma au baptême *Richard*, & qui fut surnommé *le Beau*.

Ce que l'on vient de lire est le morceau le plus intéressant du Roman de *Jourdain de Blaves*. Les détails de guerre, qui tiennent ensuite une grande place dans ce volume, ne sont pas à beaucoup près aussi curieux. L'on voit le géant *Galafrin*, le seul frère qui restoit à *Gaudisse*, continuer de faire une guerre cruelle au Roi de Gardes, & même à son neveu *Sadoine*. Tandis que *Jourdain* lui résiste,

il se trouve obligé de faire passer des troupes en France, pour aller au secours du bon Duc *Regnier*, attaqué par *Aubin*, aussi traître que son cousin *Fromont*. Ce méchant Duc de Bordeaux met à mort *Regner*, & la bonne dame *Frambourg* sa femme. *Jourdain* charge son fils *Girard*, déjà devenu en âge de guerroyer, d'aller venger des personnes à qui son père avoit eu tant d'obligations. Il arrive sur la Garonne, près de *Ventamis*: comme il est encore jeune, & qu'on ne le connoît pas, on doute de la vérité de sa mission, & on lui dispute sa qualité de fils de *Jourdain*. Pour l'éprouver, on lui propose de sonner du cor de *Rolland*: il l'embouche, en sonne, & se fait entendre à trois lieues de distance. Alors on ne doute plus qu'il ne soit véritablement descendant de *Jourdain*, du premier *Girard* & d'*Amys*. Il apprend qu'*Aubin* se servant des mêmes moyens qu'avoit employés *Fromont*, s'étoit assuré la protection de *Charlemagne*. Aussi tôt il va à Paris plaider la cause qu'il défendoit d'ailleurs les armes à la main. D'abord on refuse de l'entendre; mais s'étant fait connoître du bon Duc *Naymes*, & du brave *Ogier-le-Danois*, ils prennent son

parti , & engagent l'Empereur même à le faire Chevalier de sa main. *Aubin* voyant qu'on traitoit bien son ennemi , ourdit une trame infernale pour le perdre. Il supposa que le jeune *Girard* avoit voulu empoisonner l'Empereur ; & ayant donné quelque apparence à cet affreux soupçon , il osa former l'accusation contre le fils de *Jourdain*. Celui-ci s'offrit à combattre seul contre *Aubin* & trois autres , & l'Empereur acquiesça à ce combat disproportionné. *Aubin* y ajouta une nouvelle lâcheté , en substituant pour combattre à sa place son neveu , qui étoit plus jeune & plus brave que lui. Cependant *Girard* vainquit seul ces quatre champions. *Ascelin* , neveu d'*Aubin* , en expirant , découvrit toute la trahison de son oncle ; ces trois compagnons furent pendus , & le véritable coupable s'enfuit , & se retira dans sa capitale. *Girard* l'y poursuivit , & alla l'y assiéger ; mais bien loin de le forcer à se rendre , il eut le malheur de devenir son prisonnier. *Naymes* & *Ogier-le-Danois* ayant appris cet accident , reprochèrent avec raison à *Charlemagne* d'abandonner un si jeune , si sage & si vaillant Chevalier. L'Empereur , toujours de plus en plus

vieux , avare & intéressé , se laissa gagner par des sommes immenses d'argent qu'*Aubin* lui fit passer , & eut la foiblesse de ne rien faire en faveur de *Girard*. Il fallut que le Roi *Jourdain* , averti de tous les malheurs & de toutes les injustices qu'éprouvoit son fils , quittât encore une fois son Royaume de Gardes pour venir dans son pays natal. Il y arriva ; & se rappelant son ancienne vigueur , non-seulement il délivra son fils , mais il fit prisonnier son ennemi même , & le punit de toutes ses trahisons , en le faisant mourir dans la même prison où il avoit enfermé *Girard*. Après cela , *Jourdain* se croyant autorisé à disposer des Etats du traître , donna le Duché de Bordeaux à un parent d'*Aubin* , nommé *Scavin* , & il se trompa encore dans ce choix , comme il avoit fait dans celui d'*Aubin* même. Apparemment que dans la famille de *Fromont* , on ne pouvoit pas absolument rencontrer un honnête homme.

De son côté , l'Empereur trouva très-mauvais qu'on eut disposé d'un fief de sa couronne , sans lui demander son agrément : il menaça le Roi de Gardes , & lui écrivit avec tant de hauteur , contre l'avis

des sages Paladins *Naymes* & *Ogier*, que *Jourdain* résolut de lui faire la guerre. Il marcha vers Paris avec une grande armée; *Charles* rappella toutes ses forces pour lui faire tête, mais il fut enveloppé, &, pour la seconde fois de sa vie, se trouva prisonnier de *Jourdain de Blaves*; il en fut encore traité avec les mêmes égards que la première fois; & *Naymes* & *Ogier* ayant de même ménagé la paix entre les deux Monarques, le gage en fut le mariage du jeune *Girard* avec *Béatrix*, fille de *Charlemagne*. Les nœces furent célébrées avec beaucoup de magnificence, & l'Empereur fit de grands dons à son nouveau gendre.

Jourdain, de retour dans ses Etats, passa encore plusieurs années à faire la guerre au Roi géant *Galafin*. *Richard*, fils du Roi *Sadoine* & de *Jourdain*, étoit déjà en état de combattre & d'aimer; aussi se livra-t il à l'une & à l'autre de ces nobles occupations. Il devint amoureux de la fille de son plus cruel ennemi, *Galafin*: elle l'aima de bonne foi; cette Princesse s'appelloit la belle *Salive*. Si nous ne craignons de tomber dans des longueurs & dans des répétitions, nous pour-

rions faire encore un article assez long de ces amours : on y verroit avec quelle adresse cette Princesse Mahométhane sauva plusieurs fois la vie à son amant , & le tira des plus grands dangers , lui & les autres Chrétiens de son parti. De son côté , *Richard* avoit une façon très extraordinaire d'aller rendre visite à sa maîtresse : il avoit trouvé un habile homme qui lui avoit fait un dragon volant ; il se mettoit dans le corps de ce monstre , factice , traversoit ainsi les airs d'une ville à l'autre , & s'abbatoit dans la cour du château qui renfermoit *Salive*. Il eut bientôt besoin d'user de cet expédient ; car *Galafrin* fit enfermer sa fille , s'étant apperçu qu'elle favorisoit les Chrétiens ses ennemis.

Nous passons sous silence les événemens d'un voyage que *Richard* fit en France. Il y fut accusé comme l'avoit été son oncle *Girard* , & ce fut par *Scavin* , troisième Duc de Bordeaux , traître comme *Aubin* & *Fromont* , & qui finit comme eux ; car après avoir été vaincu par *Richard* , il fut pendu. Il faut convenir que les événemens de ce Roman sont un peu monotones.

Richard , revenu en Ecosse auprès de son père , continua de faire la guerre contre son grand-oncle *Galafrin*. Enfin , après

bien de batailles & de combats , celui-ci fut vaincu , & tira de sa défaite plus de profit que ne pouvoient lui procurer des victoires. Il embrassa la Religion Chrétienne , la seule véritable ; & pardonnant à sa fille *Salive* , il la maria enfin à son cousin *Richard. Girard* avoit contribué aux derniers succès des Chrétiens , car il étoit venu de France , amenant vingt mille François , avec deux cens Menestriers. La Reine *Jourdaine* y contribua aussi , s'étant armée de pied en cap , & ayant combattu comme une brave Amazone.

Tout étant ainsi pacifié , & les pays de Gardes & d'Ecosse étant tout-à-fait délivrés des Sarrasins , ou , pour mieux dire , des Payens , on espéroit n'être plus occupé que de fêtes & de plaisirs ; mais on eut encore une nouvelle inquiétude , parce qu'on ne trouva plus le Roi *Jourdain* & la Reine *Driabelle*. On fut quelque tems sans savoir ce qu'ils étoient devenus ; enfin , on découvrit que le Roi de Gardes s'étoit fait Hermite , & qu'il avoit fondé un beau Monastère d'hommes , auprès duquel *Driabelle* en avoit bâti un de femmes. Quelque tems après , le Roi *Sadoine* & la belle *Jourdaine* en firent autant , & *Girard* &

la Princesse *Béatrix* sa femme , continuèrent à gouverner heureusement le Royaume de Gardes. *Richard* & la belle *Salive* regnèrent sur l'Ecosse , & la postérité du bon Duc *Regnier* , descendante de son fils *Girardin* , eut le Duché de Bordeaux , le Comté de Blaves & la Seigneurie de Ventamis.

L'extrait que nous venons de donner de deux Romans peu intéressant en totalité , mais dont nous avons saisi quelques circonstances agréables , prouve du moins que nous remplissons de notre mieux l'obligation que nous avons contractée , de parler de tous les Romans de Chevalerie de chaque Classe. Il y a plus d'un an que nous nous arrêtons sur celle de *Charlemagne* , & pour l'épuiser , nous n'avons plus à composer que deux articles , qui nous amuseront , nous & nos Lecteurs , plus que celui-ci.



TROISIEME CLASSE.

*Romans historiques relatifs à l'Histoire
de France.*

LES REGNES de *Louis VIII*, fils de *Philippe-Auguste*, & de *S. Louis* son petit-fils, ne nous offrent point de Romans qui portent les noms de ces Rois, ni ceux des Reines leurs épouses; mais tout le monde a entendu parler de l'amour de *Thibaud*, Comte de Champagne, & ensuite Roi de Navarre pour la Reine *Blanche de Castille*, mère du plus saint de nos Rois. Et si l'on n'a pas encore composé un Ouvrage uniquement sur ce sujet, ne pourroit-on pas en faire un, en rassemblant des Anecdotes dispersées dans différens Auteurs, & y mêlant quelques Chansons imitées de celles du Roi de Navare & de ses contemporains? C'est ce que nous allons essayer de présenter à nos Lecteurs, & nous tâcherons de ne composer ce morceau que de traits tirés d'Historiens connus, & même estimés. Nous ne prétendons pas garantir la vérité de tous ces faits, mais nous n'allons rien dire que d'autres n'ayent dit avant

nous : c'est beaucoup pour un Roman historique. Nous n'altérerons ni ne renverferons pas trop l'ordre des faits connus, & nous nous attacherons principalement à ceux qui caractérisent la Princesse & le Prince que nous avons choisis pour Héros de cette Histoire. Quant aux vers que nous allons y faire entrer, nous en avons puisé les pensées dans un précieux manuscrit qui contient, premièrement, plus de soixante Chançons du Roi de Navarre, dont la plûpart ont été imprimées dans leur ancien langage, par les soins de feu M. *Levêque de la Ravallère* ; & secondement, un nombre considérable d'autres Chançons qui n'ont jamais été imprimées, & qui sont de différens Poètes contemporains, & même amis de *Thibaud de Champagne*. Nous avons trouvé des éclaircissemens sur la plûpart de ces Poètes, dans le fameux Livre des Antiquités Gauloises de *Fauchet*. Nous n'avons pas toujours employé les expressions de ces pères de la Poësie & de la Chançon Françoisé, parce que nous avons voulu être entendus ; mais nous avons tâché d'imiter leur naïveté & leur délicatesse, & nous nous sommes montés, autant que nous avons pu, sur leur ton. Nous n'avons fait aucun usage de la musique simple, mais quelquefois agréable, qui se trouve à la tête de chaque Chançon de notre

Manuscrit. C'est une espèce de plain-chant , qui , tel qu'il est , ne flatteroit pas des oreilles accoutumées à de la musique travaillée ; mais peut-être des Compositeurs habiles , & qui auroient du goût , y trouveroient-ils la base de quelques airs charmans.

Blanche & Thibaud , Anecdote historique.

Philippe Auguste régnoit encore sur la France ; il n'étoit âgé que de 35 ans , & son fils unique *Louis* , qui lui succéda , n'en avoit que 14 , lorsqu'on pensa à marier ce jeune Prince. Ce fut la fameuse Reine *Eléonore de Guienne* , autrefois femme de *Louis-le-Jeune* , père de *Philippe Auguste* , depuis Reine d'Angleterre , & épouse de *Henri II* , qui , étant déjà vieille , voulut encore avoir la satisfaction de donner une Reine à la France , en la personne de sa petite-fille *Blanche* , fille d'*Alphonse IX* , Roi de Castille , & d'*Eléonore d'Angleterre*. Elle fit proposer cette alliance à la faveur d'une trêve conclue à la fin de l'année 1199 , & la proposition ayant paru très-agréable au Monarque François , la vieille Reine *Eléonore* se

chargea d'aller elle-même chercher sa petite-fille en Castille, & de l'ammener en France. A la faveur de ce voyage, elle revit ce fertile pays de Guienne, sa patrie, où elle avoit passé les plus belles années de sa vie. Elle ne put, sans attendrissement, se rappeler les hommages qu'elle y avoit reçus plus de soixante ans auparavant. Qu'ils étoient différens de ceux qu'elle y reçut alors ! Les premiers étoient des tributs offerts à la jeunesse, à la beauté, aux grâces, aux vertus même qu'on lui supposoit ; les derniers n'étoient que des devoirs rendus à son pouvoir & à sa dignité. Après avoir traversé les Pyrennées, elle arriva à Burgos, alors capitale de la Castille. *Henri*, son petit-fils, y régnoit ; mais la véritable Souveraine étoit sa fille *Eléonore d'Angleterre*, mère de *Henri* & de *Blanche*, & Régente du Royaume. Elle put, dès-lors, concevoir l'espérance que l'Infante *Blanche* auroit le mérite de sa mère, & elle ne se trompa pas. Les fêtes que l'on donna à Burgos, à l'occasion de l'alliance arrêtée, furent, dit-on, très-belles, & les présens que la future Princesse royale de France reçut, étoient admirables. *Eléonore* & sa petite-

filles traversèrent de nouveau la Guienne, ens'éloignant des Pyrennées. » O ma chère » enfans, disoit *Eléonore* à *Blanche*, je » vais vous assurer un trône que je me » repentirai toujours d'avoir quitté. L'im- » prudence & la légèreté m'y ont fait » renoncer, mais j'en ai bien senti le prix » depuis que je ne l'occupe plus. Soyez » une grande Reine, & donnez une lon- » gue suite de bons Rois à cette nation » si digne de votre attachement : oubliez » votre pays pour celui-ci, & les intérêts » même de votre famille pour ceux de » la France. »

Blanche profita bien de ces leçons, & plusieurs années après elle en donna une grande preuve. Le jeune Roi *Henri*, son frère, étant mort, la Reine, sa mère, fit passer à sa seconde fille *Bérengère*, qui fut depuis Reine de Léon, la couronne de Castille, qui étoit dûe à *Blanche*. Celle-ci étoit autorisée à réclamer un droit aussi légitime que celui d'aînesse; mais uniquement occupée de ses enfans & de la France, qui étoit leur patrimoine, elle ne fit pas valoir ses prétentions sur le pays dont elle s'étoit éloignée.

Les

Les Princesses étant arrivées en Normandie, ce fut à Ponteau-de-Mer que se célébra le mariage de l'Infante avec le jeune Prince *Louis* ; qui la conduisit à Paris. Sa beauté y excita la plus grande admiration, & quelques Historiens ont remarqué qu'on vantoit sur-tout la finesse & la blancheur de sa peau, & qu'on ne concevoit pas qu'une Espagnole put posséder à un tel point cet avantage. On répétoit par-tout cette espèce de *rebus*, qu'elle étoit plus blanche d'effet que de nom. D'ailleurs, la douceur de son caractère, la finesse & les grâces de son esprit, l'aisance noble que l'on remarquoit dans sa contenance & ses manières, lui méritoient les éloges des courtisans, & lui assuroient l'affection des peuples. Elle étoit jeune & pieuse, mais sa piété étoit autant le résultat des grandes qualités de son ame, que le fruit de son éducation. Née pour gouverner, elle sentoit qu'elle ne devoit s'abaisser que devant Dieu, & elle concevoit en même-temps qu'elle devoit autoriser, par son exemple, des principes qui lui seroient bien utiles pour conduire les hommes : s'il se meloit dans ses pratiques de dévotion quelque supersti-

tion , c'étoit la faute de son siècle. Elle n'avoit que 15 à 16 ans , & son époux n'en avoit pas d'avantage ; on s'étoit pressé de le surnommer *le lion* , ou *cœur de lion* , parce qu'il avoit témoigné de bonne heure le plus grand courage. D'ailleurs , son cœur étoit excellent , son esprit droit , & ses mœurs douces ; mais les forces de son corps ne répondoient pas à l'ardeur de son ame , & sa santé qui s'affoiblit de bonne heure , ne lui permit pas de jouir long-temps du trône , sur lequel il ne monta qu'après plus de vingt ans de mariage.

Philippe-Auguste desiroit vivement de voir cette charmante union couronnée par la naissance de quelque Prince ; mais ce ne fut qu'au bout de cinq ans que *Blanche* devint grosse , & cette première fois elle ne mit au monde qu'une fille ; c'étoit toujours un commencement de fécondité ; ses vœux n'en furent que plus ardens. Il y avoit alors en France un Religieux né Espagnol , d'une maison distinguée , c'étoit *Dominique de Gusman* : il fut depuis un grand Saint , & fondateur d'un ordre nombreux & utile à la chrétienté ; (celui des Dominicains , connus en France sous

le nom de Jacobins.) Il étoit auffi l'inventeur d'une pratique de dévotion qui a été depuis très-connue; c'est celle du *Rosaire*. *Blanche* eut recours aux prières de ce Saint, pour obtenir la grâce d'avoir un Prince; elle entra dans la confrérie du *Rosaire*, le récita exactement; & , suivant d'anciens & pieux Historiens, elle dut à ces oraisons la naissance d'un fils, qui fut nommé *Philippe*; mais il ne vécut pas long-temps: elle redoubla ses prières, & fut mère de *S. Louis*, & successivement de huit autres Princes & Princesses. *Blanche* eut ces onze enfans avant la mort de son beau-père *Philippe-Auguste*, de sorte qu'elle avoit bien assuré le trône avant qu'elle y montât elle-même. Pendant tout le temps qu'elle ne fut que Princesse, l'histoire ne parle pas beaucoup d'elle, & nous ne voyons pas qu'elle prit aucune part aux événemens, sous le Roi son beau-père. *Louis* son époux, en fils soumis & respectueux, faisoit la guerre par-tout où son père jugeoit à propos de l'envoyer, & il y acquéroit de la gloire. Soit par raison de grosseffe, ou par l'effet de la politique de *Philippe-Auguste*, *Blanche* ne l'accompagnoit dans aucune de ces expéditions.

Elle ne le suivit pas même en Angleterre lorsqu'il fut appelé pour y régner. C'étoit pourtant en vertu des droits de la Princesse même, qu'il montoit sur ce trône, dont les Anglois avoient chassé le dernier des fils de *Henri II* & d'*Eléonore de Guienne*. *Louis* se conduisit, dans cette importante occasion, avec la plus grande déférence aux instructions de son père & de son conseil, & il revint d'Angleterre dès qu'on y jugea sa présence inutile. Il retrouva à Paris la Reine *Blanche*, (car apparemment elle avoit pris ce titre dès que son époux eut été couronné à Londres); cette Princesse ne paroissant occupée que du soin de rendre agréable la Cour de son beau-père, en faisoit seule les honneurs, la Reine *Issemburge*, sa belle-mère, en étant absolument écartée. La politesse noble avec laquelle elle recevoit les Dames, le soin qu'elle avoit de partager & de proportionner à leur rang & à leur mérite les marques de bonté & d'amitié dont elle les honoroit, la faisoit généralement aimer des personnes de son sexe; quant aux peuples, elle étudioit en silence le grand art de les gouverner, & elle se contentoit, pour le moment, de faire des actes

de bienfaisance particulière , persuadée qu'elle ne devoit point se mêler de arrangemens généraux. Quoiqu'elle fut très-belle , & qu'on trouvât même dans l'assemblage de ses traits cet air mêlé de douceur & de vivacité , qui force , pour ainsi dire , aux desirs , & engage à l'amour , aucun homme , dans une Cour aussi galante que l'étoit celle de France , n'osoit s'écarter , à son égard , du plus profond respect ; si elle fit des passions , elle fut en même-temps les forcer au silence. Le public François , tout malin qu'il étoit dès ce temps-là , n'osa ni murmurer ni la soupçonner ; & si la calomnie la poursuivit , ce ne fut que sur la fin de sa vie , & après la mort de son époux.

Il y a cependant toute apparence que la passion du Comte de *Champagne* pour cette grande Reine , naquit du temps même qu'elle n'étoit encore que Princesse. Mais quelque grand Seigneur que fut cet amant , son adroite & sévère maîtresse l'empêcha , pendant long-temps , de laisser éclater des feux que jamais elle ne partagea , mais dont elle se joua long-temps , & dont nous verrons qu'elle tira grand parti , par l'effet d'une politique très-

habile , & dont une femme de beaucoup d'esprit est seule capable.

L'histoire de ces amours prouve , comme une infinité d'autres , qu'en fait d'intrigue galante , entre les principaux personnages , il y en a presque toujours un qui est la dupe de l'autre , & c'est celui qui est le plus amoureux.

Thibaud , sixième du nom , Comte de *Champagne* & de *Brie* , fils de *Thibaud* , cinquième du nom , & de *Blanche de Navarre* , étoit né avec beaucoup d'esprit , un cœur infiniment sensible , & le courage convenable à un homme de sa naissance , quoiqu'il eut naturellement peu de goût pour la guerre. Il étoit grand & bien fait sans être beau , & avoit toutes les passions vives , à l'exception de l'ambition. C'étoit un des plus grands , & certainement des plus puissans vassaux de la couronne ; il n'étoit encore qu'enfant lorsque le Prince *Louis* épousa l'Infante de *Castille* , & il n'avoit qu'environ 24 ans , lorsqu'il succéda aux grands biens de son père , & qu'il vint à la Cour du Roi , son Seigneur suzerain , pour lui en faire l'hommage , & en recevoir l'investiture. Ce fut probablement alors qu'il vit pour la première fois

la belle Reine *Blanche* , & qu'elle fit sur lui la plus vive impression. Elle avoit plus de 30 ans , par conséquent il y avoit sûrement alors à la Cour des Dames plus jeunes , auxquelles le Comte eût pu adresser son hommage ; mais aucune d'elles n'avoit autant de beauté , de grâces , d'esprit & de vertus ; ajoutons qu'aucune n'avoit un si haut rang ; car un Prince , un brave Chevalier , un homme d'esprit & d'imagination tel qu'étoit *Thibaud* , peut faire entrer la dignité pour quelque chose dans le choix d'une Dame de ses pensées , & d'une maîtresse absolue de son cœur. Il y a donc toute apparence que ce fut vers 1221 ou 22 que cet amour commença ; il se nourrit pendant quelques années dans le plus grand silence. En 1223 *Philippe-Auguste* mourut , & la même année le nouveau Roi *Louis VIII* fut sacré à Reims. *Thibaud* remplit , dans cette cérémonie , les fonctions de Comte & Pair de France , & obtint , à cette occasion , d'autant plus de marques de considération , que la plupart des autres Pairs ne donnèrent pas la même preuve de fidélité. Les Duchés-Pairies de Normandie & de Guienne étoient entre les mains

d'*Henri III*, Roi d'Angleterre, qui étoit en guerre avec la France; le Comte de *Flandre* étoit prisonnier, & celui de *Toulouse*, ennemi du Roi. *Blanche* fut couronnée en même-temps que son époux, & cette partie de la fête parut à *Thibaud* la plus belle & la plus intéressante.

Au retour de Reims, le Comte suivit le Roi à la guerre contre les Anglois, tant que les opérations ne furent pas fort éloignées de la capitale; mais l'année suivante, la troisième du règne de *Louis VIII*, le théâtre de la guerre s'étant transporté en Guienne & dans le Languedoc contre les Albigeois, & *Blanche* étant restée à Paris, *Thibaud* y demeura aussi.

Au commencement de l'an 1226, *Louis*, dont le tempérament étoit naturellement délicat, & la santé altérée depuis quelque tems, tomba malade, & au mois de Juillet, mourut au château de Montpensier en Auvergne. C'est alors que commença le règne de *Saint-Louis* & la régence de *Blanche*: c'est à cette époque que la sagesse de cette grande Princesse se montra dans tout son jour, & c'est aussi le moment où la calomnie s'exerça contre elle pour la première fois.

Nous avons dit qu'elle étoit restée à Paris avec le Comte de Champagne. Il lui faisoit assidument sa Cour, & cherchoit à l'amuser à la faveur du talent qu'il avoit de composer de jolies chansons, & de les chanter lui-même avec une voix agréable, & en s'accompagnant de l'instrument à la mode dans ce temps-là, qui étoit une espèce de violon avec lequel on voit encore *le Roi de Navarre* représenté sur plusieurs monumens, & particulièrement à la tête de ses poésies, que nous avons sous les yeux. La Reine avoit trop de goût & d'esprit pour ne pas l'entendre avec plaisir, & ce n'étoit sûrement qu'à la faveur de ses chansons qu'il osoit lui dire qu'il la trouvoit belle, & qu'il l'adoroit. Rassurée par la pureté de son cœur, & par l'air de soumission & de respect avec lequel *Thibaud* débitoit ses galanteries poétiques, la Reine les croyoit, sans conséquence; mais elle éprouva qu'à la Cour on en attache à tout. Le Roi, qui faisoit le siège d'Avignon, avoit mandé au Comte de venir le joindre avec des troupes pour l'aider dans cette expédition. *Thibaud*, soit qu'il ne s'y crut pas obligé, soit qu'il préférât au tumulte des camps, la

vie douce qu'il menoit à Paris , avoit refusé de se rendre à l'invitation de son Souverain ; & il se trouva auprès de *Louis* quelques ministres ou courtisans jaloux , qui lui rendirent suspecte l'obstination du Comte de Champagne. *Louis* dit tout haut qu'il s'en vengeroit , & laissa échapper quelques paroles qui prouvoient de l'inquiétude & du soupçon ; mais s'il est vrai qu'il pût en concevoir , il se trouva bientôt hors d'état de les vérifier , & de se venger. Il tomba sérieusement malade , & mourut , comme nous l'avons dit , en cherchant à se rapprocher de sa capitale. Il n'en fallut pas davantage pour autoriser des bruits injurieux & des calomnies atroces : on prétendit que le Comte de *Champagne* étoit l'auteur de cette mort , & avoit attenté aux jours du Roi , dans le dessein de favoriser sa passion pour la Reine *Blanche* , qui , dit on , y répondoit.

La Reine ne fut pas la première informée de ces calomnies ; elle étoit trop occupée , & de la perte de son mari , & des mesures qu'elle avoit à prendre pour s'affurer la régence : il fallut qu'elle employât toute son habileté , toute sa fer-

meté , & même toutes les ressources qu'elle trouvoit dans son esprit & dans ses charmes , pour régler sa conduite dans une circonstance aussi délicate. Le corps du feu Roi fut transporté , avec les honneurs qui lui étoient dûs , de Montpenfier à Saint-Denis , où il fut enterré avec le cérémonial convenable. Aussi-tôt après *Blanche* fit publier partout le testament de *Louis VIII* , dont les dispositions & les termes lui étoient également favorables. Il l'appeloit *sa chère Compagne & son illustre Reine* , la laissoit seule Régente , jusqu'à l'entière majorité de son fils aîné qui n'avoit qu'onze ans (il faut observer que l'époque de la majorité de nos Rois n'étoit point encore fixée à l'âge de quatorze ans) il lui léguoit de plus , en toute propriété , trente mille écus , somme considérable pour ce temps-là. Comme ce testament n'avoit été fait que les derniers jours de la vie du Roi à Montpenfier même , en présence de tout ce qu'on avoit pu y rassembler de Prélats , de grands Officiers & de grands Feudataires de la Couronne , il prouvoit bien que le Roi étoit mort sans avoir conçu le plus léger soupçon contre son

épouse ; mais il ne prouvoit rien en faveur du Comte du *Champagne* , qui n'y étoit pas nommé. Aussi *Blanche* mit-elle au nombre des traits de fermeté & des coups de politique qui caractérisèrent les commencemens de sa régence , d'éloigner *Thibaud* , afin de prouver que s'il étoit coupable , ne fût-ce que de l'aimer , elle ne partageoit point ce tort avec lui. Elle invita les Pairs du Royaume à assister au sacre de son fils ; & elle fit dire au Comte de *Champagne* qu'il devoit s'abstenir de s'y trouver. On peut juger avec quel désespoir il reçut cet ordre. C'étoit dans Reims , presqu'au centre de ses terres , que se faisoit cette auguste cérémonie. Il se retira à Troyes ; mais on remarque comme quelque chose de fort singulier , qu'il envoya sa femme , *Agnès de Beaujeu* , pour tenir sa place au sacre. Cette Princesse fut d'autant plus aisément admise à remplir les augustes fonctions de Pair , qu'elle figuroit avec une autre Comtesse & Pairesse : c'étoit celle de Flandre. Il est vrai que celle-ci étoit héritière de son Comté , & que son mari , *Ferrand* ou *Ferdinand de Portugal* , dont elle n'avoit point d'enfans , étoit encore prison-

nier dans la grosse tour du Louvre , où il avoit été conduit après la bataille de Bouvines.

Malgré l'absence de la plupart des Pairs , & la vacance de l'Archevêché de Reims , la cérémonie du sacre fut faite avec assez de magnificence. Le jeune Roi y donna des preuves de la piété la plus exemplaire. Immédiatement après , il fut ramené à Paris ; mais presque aussi-tôt *Blanche* vit se former contre elle l'orage le plus violent. Les plus grands Seigneurs du Royaume se liguèrent , & prétendirent la dépouiller de la régence : à leur tête se trouva *Hugues IV* , Duc Bourgogne , qui , quoiqu'il eut assisté au sacre de *Louis* , & qu'il y eut fait ses fonctions de Pair , se déclara bientôt après contre ce jeune Roi , ou du moins contre sa mère. *Philippe* , Comte de *Boulogne* , fils de *Philippe-Auguste* & d'*Agnès de Méranie* , se prétendant par conséquent fils légitime de France , soutenoit qu'en cette qualité la régence lui étoit dûe plutôt qu'à une Espagnole. *Robert* , Comte de *Dreux* , Prince du sang Royal , & *Pierre de Dreux* son frère , dit *Mauclerc* , Duc de Bretagne , s'unirent à lui , ainsi que Hu-

gues, Comte de *la Marche* & d'*Angoulême*, de la Maison de *Lusignan*, qui avoit épousé la mère d'*Henri III*, Roi d'Angleterre. *Pierre* & *Hugues* n'hésitèrent pas pour fortifier leur parti, de s'appuyer du secours de ce Roi, ennemi irréconciliable de la France. A ces Princes s'étoient joints plusieurs autres Seigneurs particuliers, les Sires de *Couci*, ceux de *Châtillon* & de *Dammartin*. Tels étoient les ligués auxquels se réunit le Comte de *Champagne*, aussi piqué de la conduite que tenoit la Reine à son sujet, qu'il avoit été satisfait de la complaisance avec laquelle elle l'écoutoit pendant la vie du feu Roi. Il falloit assurément que *Blanche* eut bien des ressources, de l'esprit & de l'adresse, pour dissiper une ligue aussi formidable. Heureusement qu'elle s'étoit formé un Conseil de gens sages & expérimentés, & qu'elle savoit profiter de leurs avis, & trouver même des ressources qu'ils ne lui suggéroient pas. Ces sages Conseillers étoient *Guérin*, Evêque de *Senlis*, Chancelier de France, qui avoit eu toute la confiance de *Philippe-Auguste* pendant les dernières années de son règne, & l'avoit conservée tout le tems de la vie

de *Louis VIII* ; *Mathieu de Montmorenci*, surnommé *le Grand Connétable*, & enfin *Romain Bonaventure*, Cardinal du titre de *Saint-Ange*, Italien, qui réunissoit les qualités les plus propres à le rendre utile & agréable à la Reine Régente. A une figure très-belle & très-noble, il joignoit une naissance illustre, & toutes les manières d'un homme de qualité ; il avoit commandé des armées, & avoit été employé dans des négociations importantes, dont il s'étoit tiré avec autant d'adresse que d'honneur. Ses occupations lui avoient laissé peu de tems pour étudier la théologie ; mais il en savoit ce qui lui étoit nécessaire pour pouvoir présenter la Religion comme vraiment divine & intéressante, & pour bien soutenir la cause qu'il vouloit plaider, & les résolutions qu'il vouloit faire passer.

Un Conseil aussi bien composé, inspira à la Régente le desir de diviser cette ligue, & d'en ramener à elle-même une partie, pour l'opposer ensuite au reste. En conséquence, elle fit négocier avec le Comte de *Boulogne* ; & au moyen d'une pension de six mille francs, somme

considérable pour ce tems-là , de la confiscation du Comté de Saint-Pol , dont on priva le Sire de *Châtillon* , Seigneur Ligneur , & de quelque autre augmentation d'apanage , elle soumit entièrement ce Comte , & l'admit même dans les conseils les plus secrets de son fils.

Nous avons dit que le Comte de *Flandre* étoit encore prisonnier dans la tour du Louvre : elle le ramena entièrement à elle , en lui accordant sa liberté ; elle obtint même de lui des places de sûreté. Il livra aux troupes de France la Citadelle de Douai , & demeura le reste de ses jours fidèle au jeune Roi. Il se raccommoda avec la Comtesse sa femme. Un Historien rapporte qu'ils se brouilloient fréquemment , parce qu'ils jouoient souvent ensemble aux échecs , & qu'ils étoient l'un & l'autre mauvais joueurs.

Le Duc de *Bourgogne* étoit un Prince puissant , mais un homme foible , qui n'avoit aucune fermeté dans ses résolutions : avec quelques intrigues , il fut aisé de le ramener. Le Comte de *Dreux* fut satisfait de la promesse de reprendre sa place dans le Conseil du jeune Roi , &

flatté de l'espérance d'y avoir la plus grande considération & le premier crédit. Enfin, la Reine ramena jusqu'à cet *Enguerrand Sire de Couci*, que, suivant quelques Historiens contemporains, il avoit été question de mettre sur le trône, en en chassant la race de *Hugues Capet*. On a de la peine à concevoir qu'un pareil projet ait été imaginé par des Princes mécontents à la vérité, mais qui étoient tous de la Maison régnante, ou en descendoient par femmes; ces Princes vouloient peut-être décorer de ce beau titre un Seigneur qui ne leur fit aucun ombrage, & ne put s'opposer à leur indépendance; & *Enguerrand de Couci*, quoiqu'il ne portât d'autres titres que celui de Sire, descendoit aussi par femmes de Rois & d'Empereurs. Le Comte de *Champagne* n'étoit pas un de ceux qu'il étoit le moins important de ramener; mais la Reine avoit pour l'assujétir des ressources sur lesquelles elle n'avoit pas besoin de consulter son Conseil. Elle étoit bien assurée qu'avec quelques mots & quelques regards de douceur; elle le reverroit bientôt à ses pieds; mais elle vouloit tirer de son retour tout le parti possible, & le brouiller irré-

conciliablement avec les ennemis de son fils. Pour cet effet , elle lui écrivit une lettre , que nous pouvons bien qualifier d'artificieuse , par laquelle elle lui reprochoit , mais avec douceur , « qu'il alloit » combattre contre son fils & contre elle » qu'il avoit tant aimée : elle le prioit de » ne leur faire aucun dommage , & l'engageoit au contraire à ne se servir de » ses liaisons avec leurs ennemis , que » pour pénétrer leurs desseins , & lui en » donner avis , lui faisant espérer qu'il » mériteroit par-là de rentrer dans ses » bonnes grâces ». Ces insinuations firent leur effet ; *Thibaud* s'occupa du soin de mériter son pardon. Il fut informé que le Duc de *Bretagne* & le Comte d'*Evreux* son frère , avoient pris des mesures pour enlever le jeune Roi , lorsqu'il se rendroit à Vendôme , où il avoit convoqué un Parlement. Les Ligueurs , qui croyoient que *Thibaud* étoit encore fidèle à leur parti , l'invitèrent à prendre part à cette entreprise. Si elle eût réussi , la Régente étoit perdue , & le Roi à l'entière disposition des rebelles ; mais *Thibaud* en avertit sa Dame , pour qui il ne pouvoit ni ne vouloit avoir de secrets. *Blanche* prit ses

mesures. Le Roi s'étoit déjà avancé jusqu'auprès d'Etampes, où les ennemis l'attendoient : elle le fit revenir sur ses pas jusqu'à Montlhéri, où il s'arrêta; elle envoya aussi-tôt avertir les citoyens de Paris, que leur Souverain étoit en danger. Les Parisiens, à qui tous les Historiens rendent le témoignage de s'être toujours tendrement intéressés pour les Princes de la race de *Hugues-Capet*, accoururent en foule, escortèrent le jeune Monarque, & le ramenèrent comme en triomphe à Paris. Nous lisons dans les Mémoires du *Sire de Joinville* (Chambellan & Favori de *Saint-Louis*) qu'il avoit souvent entendu dire à son père, que depuis *Montlhéri* jusqu'à Paris, les chemins étoient remplis d'une multitude innombrable de peuple, soutenue des deux côtés d'une file de Gendarmes, & que tous criaient à haute voix, que Dieu sauvât leur Roi, & confondît ses ennemis.

L'on juge bien que ce qui subsistoit de la ligue fut très-irrité de la conduite du Comte de *Champagne*, qui s'étoit retiré à *Château-Thiéry*, où ils l'accablèrent de reproches; mais la satisfaction qu'il avoit d'avoir rendu service à sa Dame l'en con-

foloit. Il vint trouver la Reine , & voici ce que les grands chroniques de France rapportent de cette entrevue : *A donc le Comte , regardant la Reine , qui étoit tant belle & sage , s'écria tout ébahi de sa grande beauté : par ma foi , Madame , mon cœur & toute ma terre est à votre commandement , ne n'est rien qui vous pût plaire , que ne fisse volontiers ; & jamais , si Dieu plaît , contre vous ne les vôtres n'irai.*

Il ne restoit plus à soumettre de toute la ligue que le Duc de *Bretagne* & le Comte de la *Marche* , & ils étoient difficiles à réduire , sur-tout à cause de leurs liaisons avec *Henri III.* , Roi d'*Angleterre* , & son frère *Richard* , qui prenoit le titre de Duc de *Guienne*. Il fallut encore faire des sièges , des batailles , des négociations , pour forcer ces rebelles. Ce qui contribua davantage à leur soumission , fut le succès du siège de *Bellesme* , dans le *Perche*. Le Duc de *Bretagne* y avoit mis une grosse garnison , & la place passoit pour imprenable ; la Reine sentit qu'il étoit important de faire un coup d'éclat en l'assiégeant & l'emportant , quoique le Roi d'*Angleterre* fut en per-

sonne en Bretagne avec beaucoup de troupes , & qu'il parût se préparer à marcher pour secourir cette place. *Blanche* fit donc investir la ville au plus fort de l'hyver , dans le mois de Janvier ; c'étoit apparemment le vieux Connétable de *Montmorency* qui étoit le véritable Général de cette armée , dans laquelle il y avoit des troupes des Comtes de *Flandres* & de *Boulogne* ; mais le Roi *Louis IX* & sa mère scutenoient par leur présence le courage des soldats qui avoient beaucoup à souffrir des rigueurs du froid. *Blanche* s'acquît un très - grand honneur en faisant distribuer abondamment du bois aux soldats pour se chauffer pendant la nuit ; ces feux servoient en même temps à éclairer les mouvemens des ennemis. La meilleure partie de l'armée dût sa conservation à ces attentions , & le reste ayant été sacrifié , on vint enfin à bout , après plusieurs assauts , d'emporter la place ; une partie de la garnison fut passé au fil de l'épée , l'autre fut faite prisonnière de guerre , avant que le Roi d'*Angleterre* , qui étoit à Nantes en Bretagne , pensât à marcher avec ses troupes pour la secourir , ou qu'il pût arriver à temps ; au contraire ,

il fut si étourdi de la nouvelle de ce succès , qu'il prit le parti de repasser en Angleterre avec son armée.

Cet abandon déterminâ le Duc de Bretagne & le Comte de la Marche à faire leur paix , & la Régente s'y prêta volontiers. Pour la cimenter , on forma des projets d'alliance , dont les plus grands Seigneurs du Royaume se rendirent *pleiges* (c'est-à-dire , garans) ; on arrêta que *Jean de France* , troisième des enfans alors vivans de *Louis VIII* , & auquel on destinoit les Comtés d'*Anjou* & du *Maine* pour son apanage , épouserait *Yolande* , fille du Duc de Bretagne ; qu'*Alphonse de France* , quatrième de ces enfans , se marierait avec *Isabelle* , fille du Comte de la Marche ; & que *Hugues* , fils de ce Comte , épouserait *Isabelle de France* , dernière des sœurs du jeune Roi. Au reste , tous ces mariages ne devoient s'exécuter que par la suite , les Princes & les Princesses dont il étoit question , n'étant encore tous qu'enfans.

On mit même au nombre des mariages projetés , celui de *Blanche de Champagne* avec le jeune Prince *Jean* , fils du Duc de Bretagne. *Blanche* étoit alors fille

unique de *Thibaud*, c'étoit par conséquent un grand sacrifice qu'on l'engageoit à faire, & une grande espérance qu'on donnoit au Duc de *Bretagne*; mais sans doute que l'on persuada au pauvre Comte *Thibaud* que c'étoit une précaution nécessaire à prendre pour le réconcilier avec les *Ligués* qu'on lui avoit fait abandonner, & même trahir.

Le Royaume étant ainsi pacifié, il paroît que *Thibaud* passa quelque temps assez doucement, occupé de son amour pour la Reine *Blanche*. Selon toute apparence, il la voyoit souvent, & elle lui permettoit de composer des vers & des chansons à sa louange; bien entendu qu'il ne manquoit pas de s'y plaindre de ses rigueurs, c'étoit sans doute tout ce qu'il pouvoit exiger d'une Princesse aussi respectable: il paroît qu'il s'en contenta pendant environ deux ans; mais hélas! au bout de ce temps une jalousie, que, d'après les meilleurs Historiens, nous croyons sans fondement, porta le trouble dans le cœur tendre & fidèle de l' amoureux Comte.

Nous avons déjà dit un mot du Cardinal *Romain*; son crédit sur l'esprit de la

Reine Régente parut aller toujours en augmentant. Le vieil Evêque de *Senlis*, *Guérin*, étoit depuis plus de quinze ans à la tête des affaires, il avoit mérité successivement la confiance de *Philippe-Auguste*, du Roi son fils, & même celle de la Reine Régente pendant un certain temps. Les forces de son esprit n'étoient point détruites par l'âge, mais son humeur se reflentoit un peu de sa vieillesse. Il blâmoit avec quelque aigreur ce que l'on vouloit faire de contraire aux principes qu'il avoit suivis autrefois. Il s'opposoit avec la fermeté d'un ancien Chevalier qui avoit combattu avec gloire, d'un ancien Magistrat, qui étoit parvenu aux premiers honneurs de la Robe, puisqu'il étoit Chancelier, & enfin d'un bon Evêque & d'un Saint Prélat. Quoiqu'on continuât de l'estimer, il eut le malheur de déplaire; on lui fit essuyer quelques dégoûts, & il se retira dans l'Abbaye de *Chalis*, où il mourut dans l'habit de Religieux, qu'on dit qu'il avoit porté autrefois. On confia la garde des sceaux, qu'il avoit quittés, successivement à différentes personnes, mais on fut longtemps sans remplir l'éminente dignité de Chancelier,

Chancelier, & le véritable crédit auquel *Guérin* avoit renoncé, passa tout entier au Cardinal Légat.

Le grand Connétable de *Montmorency* mourut à-peu-près en même-tems, comblé de gloire par ses victoires, & jouissant à la Cour de la considération due à un grand Seigneur, qui ne s'est jamais écarté du devoir d'un fidèle sujet. Il fut regretté, & l'épée de l'Etat qu'il avoit portée pendant si long-tems avec honneur, fut confiée, à la recommandation du Légat, à *Amaury*, fils du brave & illustre *Simon de Monfort*, le fléau des hérétiques Albigeois. Ce fils n'eut pas les talens de son père, & n'avoit hérité que de sa haine pour les ennemis de l'Eglise Romaine.

Ainsi le Cardinal réunit bientôt en lui seul toute la confiance & le crédit, & il y parut par les résolutions qu'il fit prendre à la Régente, de recommencer à faire la guerre la plus cruelle au reste des hérétiques Albigeois, & à *Raymond*, Comte de *Toulouse*, accusé de les favoriser. Le Légat se mit lui-même à la tête des troupes destinées à réduire aux derniers abois le Comte & ses partisans. Le nou-

veau Connétable *Amaury de Monfort*, & *Humbert de Beaujeu*, en vinrent à bout, en faisant les plus affreux ravages dans les terres du Comte de *Toulouse*, & aux environs des Villes qu'ils ne pouvoient pas prendre. *Raymond* fut réduit à se rendre pour ainsi dire à discreffion: le Légat l'amena à Paris comme en triomphe; & il y fit une abjuration, ou plutôt une amende honorable, avec les circonstances les plus humiliantes. Il fouscrivit à un traité dont les conditions font si honteuses, qu'en le lifant, on rougit pour ce malheureux Prince. On lui rendit fes Etats, mais à condition qu'au lieu d'y retourner & d'y demeurer, il iroit passer cinq ans en Palestine à faire la guerre aux Sarrasins. On l'obligea d'amener à Paris fa fille unique, qui n'avoit que neuf ans, pour y être élevée auprès de la Reine *Blanche*, & elle fut destinée à époufer ce même Prince *Alphonse*, que, deux ans auparavant, on vouloit marier qu'à la fille du Comte de la *Marche*.

Raymond fut obligé de se fousmettre à ces indignes conditions, & de laisser établir dans fa ville de *Toulouse* le terrible Tribunal de l'Inquifition, dont le Cardi-

nal de *Saint-Ange* fut proprement le premier inventeur.

Cependant le Légat fit beaucoup valoir le service qu'il avoit rendu à la France, en soumettant presque tout le Languedoc à cette Couronne. Il faut pourtant en excepter la ville d'Avignon & le Comtat Venaissin, qui furent soumis à la domination temporelle des Papes, qui, depuis ce tems-là, en ont presque toujours joui, à quelques interruptions passagères près.

Fier d'un si grand succès, le Cardinal étoit revenu à la Cour, où il se monroit aussi doux, aussi aimable, aussi délicat & fin Courisan, qu'il avoit paru terrible aux Albigeois, & même cruel aux peuples du Languedoc. Une petite révolte qui arriva dans Paris, lui donna occasion de prendre dans la Capitale même, le ton haut & décidé qui lui étoit naturel. Quelques Ecoliers de l'Université eurent dispute avec des Bourgeois; ils se battirent: la Reine, par le conseil du Légat, envoya prendre au milieu des classes ceux que l'on croyoit coupables, & on voulut les faire pendre. Les Etudians & même leurs Régens prétendirent que l'on se trompoit; ils attaquèrent & dispersèrent les

Officiers de la Justice royale. Nouveaux embarras ; la Reine donna des ordres sévères , le Légat lança les foudres de l'Eglise ; ce qui s'ensuivit fut un abandon total des études de l'Université. Les Professeurs se dispersèrent dans différens pays , & les Ecoliers oisifs s'amusèrent à composer des satyres & des chansons , la plus grande partie en latin , très-contraires au respect dû à la Reine , & à la considération que méritoit le Ministre du Souverain Pontife. Quelques uns de ces vers latins sont venus jusqu'à nous ; ils sont de nature à n'être ni transmis , ni traduits. On y accuse très ouvertement la Reine Régente d'avoir pour le Légat des complaisances que le Comte de *Champagne* méritoit mieux que lui par sa soumission aveugle aux volontés d'une Princesse qui se moquoit de lui.

Les Historiens racontent un trait qui prouve bien que le foible *Thibaud* n'étoit pas considéré chez la Reine autant qu'il auroit dû l'être ; un jour que le Comte vouloit y entrer pour faire sa cour , on lui refusa assez rudement la porte de sa Dame , (le Légat étoit sans doute chez elle) ; & comme il s'en retournoit fort

affligé , il rencontra le jeune & vif Comte d'Artois , qui se moquant de sa mésaventure , faifit un fromage à la crème qu'il trouva sous la main , & l'appliqua sur le visage du Comte de *Champagne*. Il paroît que la Reine ne fit que rire de cette espiéglerie , & empêcha aisément le Comte de s'en venger.

Nous ne doutons pas que de pareilles calomnies ne fussent très sensibles à *Blanche* , qui au reste prit apparemment le parti de s'envelopper dans sa propre vertu. Mais hélas ! le pauvre Comte de *Champagne* ne prit pas aussi doucement la chose ; la jalousie est si naturelle & si pardonnable à un amant sincère & de bonne foi qui éprouve des froideurs , qu'à la fin le bon Champenois crut s'appercevoir que les chansons des Ecoliers de Paris n'étoient pas tout-à-fait destituées de fondement. Ce fut en vain que quelques gens sages lui firent observer qu'il étoit bien injuste de soupçonner une grande Princesse , si pleine de piété , qu'elle ne cessoit de fonder des Abbayes , & de doter des Monastères , qui élevoit le Roi son fils dans des principes si sévères , qu'elle disoit qu'elle aimeroit mieux le voir mort , que de le

savoir coupable d'un seul péché mortel. Toutes les réflexions ne calmoient point l'inquiétude jalouse de *Thibault*. Il se retira dans ses Etats , où d'ailleurs il eut bientôt un beau prétexte de rester dans la retraite , car il perdit *Agnès de Beaujeu* sa femme ; il n'y a pas d'apparence qu'il en fut amoureux , mais du moins nous voulons croire qu'il l'estimoit & qu'il la regretta. Quoiqu'il en soit , moins d'un an après , il eut encore occasion d'éprouver que l'Empire de la Régente sur son cœur subsistoit toujours dans toute sa force. Le Duc de *Bretagne* & le Comte de la *Marche* méditoient de nouvelles révoltes & vouloient former une ligue dans laquelle il leur paroïsoit important d'attirer le Comte de *Champagne*. Ils étoient instruits de ses mécontentemens , & également informés de la perte qu'il avoit faite d'*Agnès de Beaujeu* sa femme ; ils formèrent le projet de le remarier d'une façon si agréable & si avantageuse pour lui , qu'elle lui fit oublier entièrement , & la Reine Régente de France , & tous autres intérêts que ceux de sa nouvelle épouse. Ce plan fut de faire épouser à *Thibaud Isabelle*, fille du Duc de

Bretagne, qui étoit jeune, belle & très-bien faite. Les premières propositions parurent agréables au Comte, & le jour fut pris entre les Princes pour conclure & consommer absolument cette affaire. C'étoit dans une Abbaye nommée *Val-secret*, aux environs de *Château-Thierry*, où *Thibaud* devoit se rendre d'un côté, & le Duc de *Bretagne* & sa fille de l'autre. Lorsque la Régente en fut instruite, toujours sûre de ses ressources, voici comme elle s'y prit cette fois. Après avoir fait sentir au Roi son fils qu'il étoit intéressant d'empêcher cette alliance, elle écrivit elle-même une lettre, dont elle chargea un Officier de la Maison du Roi : celui-ci la porta en toute diligence au Comte, &, conformément à ses instructions, il lui demanda une prompt réponse. La lettre qu'il remit étoit conçue en ces termes : *Sire Thibaud de Champagne, j'ai entendu que vous avez convenance, & promis prendre à femme la fille de Pierre de Bretagne. Pourtant vous mande que si chier que vous avez tout tant qu'aimez au Royaume de France, ne le fassiez pas. La raison pour quoi, vous le savez bien.*

Quoique cette lettre eut été remise par

un Officier du Roi , & comme venant du jeune Monarque, *Thibaud* y reconut le caractère de la Reine & crut y remarquer quelques sentimens qui l'attachoient encore à lui. Il s'imagina que c'étoit de sa personne dont la Régente ne vouloit pas être privée ; l'amour-propre l'empêcha de voir que ce n'étoit qu'un trait de politique , & que l'on craignoit que cette nouvelle alliance , & les liaisons qu'il contractoit avec le Duc de *Bretagne* & le Comte de *la Marche*, dont on continuoit à se défier , ne devinssent indissolubles. Il n'hésita point à promettre que le mariage projeté n'auroit point lieu ; & , sans perdre un moment , il écrivit qu'il le rompoit , & qu'il n'iroit point au rendez-vous convenu.

Si la politique maîtresse lui en fut quelque gré , & le flatta de quelque récompense , les Princes qui vouloient se l'attacher furent plus acharnés à se venger de sa foiblesse. Ils convinrent entr'eux , que puisqu'ils ne pouvoient empêcher ce pauvre Prince de se livrer à leurs ennemis , il falloit le perdre , avant que d'attaquer la Régente & son fils. Ils se chargèrent donc de lui susciter une guerre particu-

lière , de la fomenter & de la foutenir même , s'il étoit néceffaire , contre le Roi & la Régente. Ils attirèrent dans leur parti le Comte de *Boulogne* , le Duc de *Bourgogne* , les *Sires de Couci* & ceux de *Brienne*. Voici quel fut le prétexte de cette guerre , qui mit bientôt *Thibaud* à deux doigts de fa perte.

Nous avons dit au commencement de cet article , que notre Comte de *Champagne* étoit fils de *Thibaud* , cinquième du nom. Celui-ci avoit eu un frère aîné , nommé *Henri* , qui n'avoit laiffé que deux filles , dont laînée s'appelloit *Alix* , & avoit époufé un Roi de Chypre , de la Maifon de *Lufignan* , dont étoit le Comte de *la Marche*. *Henri* étoit mort dans la Terre-Sainte ; & fon frère s'étoit emparé d'autant plus aifément de fes grands fiefs , que le mariage duquel étoient nées les deux filles qu'avoit laiffées *Henri* , avoit été rompu & déclaré nul par le Pape. Ce fut cependant cette Reine *Alix* que le Comte de *la Marche* fit venir en France , & dont lui & fes alliés voulurent faire valoir les droits fur le Comté de *Champagne*. Dès que *Thibaud* en eut reçu la nouvelle , il eut recours à la Régente , &

lui représenta que son père & lui ayant reçu l'investiture de leurs fiefs du Roi de France comme leur Seigneur Suzerain, c'étoit aller contre les droits de la couronne, que de le troubler dans sa possession. *Blanche* ne pouvoit en disconvenir, & écrivit aux Princes ligués, qu'ils devoient se présenter en la Cour du Roi, s'ils avoient quelques demandes à former contre le Comte de Champagne. C'étoit où les ligués attendoient la Régente : ils ne cherchoient qu'un prétexte pour l'insulter, ils le trouvèrent. Ils osèrent lui répondre qu'ils avoient pris les armes pour faire rendre eux-mêmes justice à *Alix*, & qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient l'attendre d'une femme qui se déclaroit la protectrice du meurtrier de son mari. C'est ainsi qu'ils renouvelèrent l'imputation odieuse & mal fondée d'un crime atroce, dont certainement *Blanche* & *Thibaud* étoient également incapables. Le Comte de *Boulogne* fut celui qui la foutint le plus ouvertement, & qui offrit de la prouver par le duel contre *Thibaud* même : il étoit bien sûr de n'être pas pris au mot. Les ligués entrèrent en Champagne, pillant, ravageant tout, & faisant des dégats hor-

ribles. Le Comte se mit à la tête de ce qu'il put rassembler de troupes; mais il se vit lui-même obligé, pour couper les vivres à ses ennemis, de livrer aux flammes plusieurs de ses places, entr'autres, Epernay, Vertus & Sezannes. Déjà les ligués étoient venus jusques sous les murs de Troies. Un vieux Chevalier, nommé *Simon Sire de Joinville*, père de celui qui nous a laissé une si intéressante histoire du règne de *Saint-Louis*, défendit la capitale de la Champagne. Il empêcha les ennemis de s'en emparer, & les troupes du Duc de Lorraine, ami du Comte, arrivèrent à tems pour la délivrer. Enfin, le Roi & la Reine sa mère accoururent en personnes à son secours. Leur présence & leurs forces obligèrent les ennemis à entrer en négociation. *Blanche* commença par regagner le Comte de *Boulogne*, après quoi elle vint à bout de faire peur aux autres. *Thibaud* se crut alors sauvé. Il le fut effectivement; mais ce ne fut pas sans payer les frais de son procès, quelque juste que fut sa cause. La Reine *Blanche* décida que le bon Comte Champenois devoit payer des sommes assez considérables, pour faire renoncer à ses prétentions.

la Reine *Alix de Chypre*. Elles les régla à deux mille livres de rente , & à quarante mille marcs d'argent , (somme que l'on peut évaluer aujourd'hui à deux millions) & *Thibaud* , dont le pays venoit d'être ravagé , ne favoit où les prendre. On le laissa quelque-tems dans l'embarras ; mais enfin la Régente trouva un expédient pour l'arranger. Ce fut de payer cette somme pour lui , à condition qu'il céderoit au Roi les Comtés de Blois , de Chartres , de Sancerre & de Châteaudun. *Thibaud* y consentit. Eh ! Que pouvoit-il refuser aux grâces & aux charmes de la Reine *Blanche* ? Enfin , ses ennemis le laissèrent en paix. Il ne fut plus question de son mariage avec la Princesse de *Bretagne* ; mais celui de sa fille (qui étoit encore unique) avec le Prince *Jean de Dreux* ; fils du Duc de *Bretagne* , s'accomplit.

D'ailleurs , la Régente ayant à cœur que l'on ne pût pas dire que c'étoit elle qui empêchoit le Comte de *Champagne* de se remarier , lui persuada d'épouser *Marguerite de Bourbon* , dont la figure n'étoit pas capable d'effacer dans le cœur de *Thibaud* , les vives impressions qu'y avoit faites la beauté de la Reine. Elle ne l'égaloit pas

non plus en esprit & en talens; cependant c'étoit une Princesse fort sage, qui gouverna très-bien le Royaume de Navarre, lorsqu'elle en fut Régente pendant l'absence & après la mort de son époux. Elle n'augmenta ni la puissance, ni les richesses de *Thibaud*, puisqu'elle n'étoit pas même l'héritière des biens de sa Maison, ayant un frère dont la succession tomba par la suite dans une branche de la Maison Royale descendante de *Saint-Louis*. C'est celle qui est si heureusement & si glorieusement montée sur le trône en la personne de *Henri IV*.

Ce fut à la fin de l'an 1231, ou au commencement de 1232, que se conclut ce mariage. Jusqu'en 1234, la vie du bon Comte *Thibaud* nous paroît avoir été assez tranquille; du moins n'est-elle marquée par aucun grand événement. Nous savons seulement qu'il continuoit à chanter les charmes & les rigueurs de *Blanche*, & que ce fut pendant ce tems qu'il commença à faire un recueil de ses chansons, & à faire noter les airs qu'il composoit sur leurs paroles. Il avoit formé une espèce de petite académie ou Société de Chevaliers, qui, comme lui, avoient

des Dames , & se plaifoient à les chanter. La plûpart étoient de grands Seigneurs , parens ou alliés de *Thibaud* , & les autres les principaux Vaffaux ou les Officiers. Du nombre des premiers étoient le Châtelain de *Couci* , *Thierry* ou *Henri de Soiffons* , le *Vidame de Chartres* ; & parmi les derniers on remarquoit *Gaces-Brûlés* , Chevalier & Vaffal du Comte & qui avoit été fon Favori dès fa jeunefse , *Thibaud de Blazon* & *Robert de Marberolles* , auffi Chevaliers. Ces Seigneurs ne dédaignoient pas d'admettre dans leur compagnie *Colin-Mufet* , fameux Ménestrel , qu'on reconnoît pour avoir été l'inventeur de la vielle. Nous citerons plus bas quelques chansons de chacun de ces amis du bon Comte de *Champagne*. Nous tirerons les notions que nous pourrons avoir fur leurs perfonnes , des *antiquités Gauloifes* , de *Fauchet* & de quelques autres anciens Historiens de notre poésie ; & les chansons même du précieux manufcrit dont nous avons parlé au commencement de cet article. C'étoit tantôt à *Provins* , capitale de la *Brie Champenoife* , tantôt à *Troyes* , capitale du Comté de *Champagne* , que s'assembloit cette Académie.

Thibaud avoit dans chacune de ces deux villes un palais, dont la principale pièce étoit une grande salle très-bien disposée pour la musique & les concerts. On prétend que pour exécuter les airs de ces chansons, on les écrivoit sur la muraille en grosses notes, sans doute afin qu'un nombreux orchestre put les appercevoir. On voit encore à Troyes cette ancienne salle; mais on n'y remarque rien qui ait rapport aux amours & aux poésies de *Thibaud*. A Provins, on montre une voûte qui sert de prison; qu'on dit avoir fait partie de l'autre salle, & on croit appercevoir sur les murs des lettres & des notes, qu'on dit être des restes des chansons de *Thibaud* & de ses confrères en Apollon.

Revenons à la suite de l'histoire de *Thibaud*. En 1234 le Comte de *Champagne* hérita du Royaume de Navarre par la mort de son oncle *Sanche*, surnommé *le Fol*, peut-être parce qu'il ne voulut jamais se marier. Il ne paroît pas que *Thibaud* trouvât aucune difficulté à se mettre en possession de cette couronne: il partit pour se rendre dans ses nouveaux Etats, accompagné de la nouvelle Reine

sa femme. Pendant une couple d'années, il ne s'occupa que du soin de régler les Etats, & de rassembler les trésors immenses que lui avoit laissés le Roi son oncle; car une des folies de *Sanche le Fol*, étoit celle d'amasser des trésors; & on prétend que l'on trouva dans ses coffres dix-sept cent mille livres, somme immense & énorme pour ce tems-là.

Pendant le premier séjour du Roi de Navarre dans ses Etats, il se passoit en France deux événemens importans; le premier fut le mariage du jeune Roi *Louis IX*, avec *Marguerite de Provence*, fille aînée de *Raymond Bérenger*, Comte de cette belle Province, qui n'avoit que des filles. Cette grande union fut célébrée avec beaucoup de magnificence. La Reine *Blanche* ne négligea rien pour faire sentir aux François qu'elle rendoit un nouveau service à la nation, en faisant épouser à son Roi l'héritière d'un beau pays, dont l'acquisition devoit reculer considérablement les frontières du Royaume; mais en même-tems cette habile Régente ne négligea rien pour empêcher la jeune Reine, sa belle-fille, de prendre trop d'Empire sur l'Esprit du Roi son époux;

car quoiqu'elle se préparât à quitter la régence, ce qu'elle fit l'an 1235, elle prétendoit toujours conserver le crédit & l'influence principale dans toutes les affaires. Elle en jouit en effet; & *S. Louis*, qui remplit avec tant d'exactitude tous les devoirs prescrits aux hommes en général, aux bons Chrétiens & aux sages Rois, regarda comme celui qui lui étoit le plus cher, son attachement & son respect pour sa mère. En 1236 on fit faire au Roi de Navarre une réflexion que nous ne pouvons nous empêcher de trouver assez juste, & qui devoit faire jouir le fils qui lui étoit né, depuis qu'il avoit la couronne royale sur la tête, de toutes les grandes terres que *Thibaud* avoit possédées en France avant que d'être Roi de Navarre; par l'événement, cette idée ne servit qu'à faire éclater encore une fois la grande passion & la déférence que *Thibaud* conservoit pour la Reine *Blanche*.

Nous avons dit qu'embarassé de payer la somme à laquelle la Régente l'avoit condamné pour indemniser la Reine de Chypre, *Thibaud* avoit été obligé de vendre au Monarque François les Comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre & de

Châteaudun. On lui fit entendre que cette vente ne pouvoit être regardée que comme un engagement, & que puisqu'il se trouvoit, au moyen des trésors du Roi *Sanche*, en état de rembourser la somme dont il avoit eu besoin, il devoit offrir de la rendre, & demander la restitution de ses terres. On ajoutoit que l'on ne doutoit pas que la Reine *Blanche* ne les lui rendit volontiers, & qu'elle devoit être trop satisfaite de la déférence qu'il avoit eue jusques alors à ses volontés, pour ne pas obtenir une demande aussi juste. Flatté de cette espérance, *Thibaud* part pour la France, arrive à Provins, & forme sa demande. Nous ne doutons pas qu'il ne l'ait fait avec tout le respect & tous les ménagemens qu'il croyoit devoir à sa Dame. Cette Reine-Mère avoit alors plus de 50 ans; *Thibaud* n'en avoit pas 40, mais il y avoit près de 20 ans qu'il aimoit *Blanche*; il étoit Roi, & il croyoit mériter, du moins de sa part, quelques égards. Il fut sans doute bien étonné, en recevant la réponse la plus dure, quoiqu'il offrit, pour rentrer dans ses terres, une somme bien plus considérable que celle que l'on avoit payée à son acquit. Ce fut de la part du

jeune Roi qu'on lui répondit qu'il avoit vendu ses quatre Comtés, & qu'il ne pouvoit les reprendre; que s'il faisoit le moindre mouvement pour s'en remettre en possession, le Roi marcheroit contre lui comme contre un vassal rébelle, & confisqueroit les Comtés de Champagne & de Brie qui lui restoient. Le Roi de Navarre fut effrayé de ces menaces, & employa, pour en détourner l'effet, les plus grandes soumissions. Ce ne fut pas sans doute vis-à-vis de *Louis IX*, la dignité royale ne l'eût pas permis, mais il se jeta aux pieds de sa Dame sans en rougir; car quel Souverain & quel Héros ne s'humilient pas devant la beauté!

La Reine *Blanche* agréa les excuses du Roi de Navarre, & fit sa paix avec le Roi son fils, mais à quelles conditions! Les voici. *Thibaud*, outre les quatre Comtés en question, céda encore à la France *Montereau-faut-Yonne* & *Braye-sur-Seine*; de plus, il s'engagea à se croiser, & à aller passer quelques années en *Asie*, avec les Ducs de *Bourgogne* & de *Bretagne*, deux Princes inquiets & turbulens, que l'on étoit bien aise d'écarter. *Thibaud* se soumit à cette pénitence, quoiqu'en

vérité il ne l'eût pas mérité , mais il crut qu'il devoit obéir à sa Dame Il nous a conigné sa résolution dans une de ces Chançons , dont voici les quatre vers principaux , auxquels nous n'avons changé que quelques mots , pour la rendre intelligible.

Amor le veut & ma Dame m'en prie
 Que je me parte , & moult l'en remercie ;
 Car qu'à son gré ma Dame me châtie ,
 Meilleure raison ne vois à ma partie.

Le départ de *Thibaud* étant bien décidé , n'eut pourtant lieu que l'année 1240 ; & en attendant nous voyons que le Roi de Navarre assista à quelques fêtes , où on lui rendit les honneurs dus à son rang. *Robert* , Comte d'*Artois* , & *Alphonse* , Comte de *Poitiers* , frères du Roi , ayant été armés Chevaliers , *Louis IX* tint une Cour plénière , à laquelle assistèrent tout ce qu'il y avoit alors de Princes & de grands Seigneurs en France. Les vassaux du Roi de France mangeoient avec le Roi ou le servoient ; mais le Roi de Navarre , indépendant en cette qualité , avoit une table à part , ou , sans doute , il étoit aussi

fervi par des grands. Suivant l'Historien *Joinville*, le Roi de Navarre étoit, dans cette cérémonie, vêtu avec une grande magnificence; voici ces termes: *ores étoit le Roi de Navarre moult paré, & aourné de drap d'or en cotte & maniel; la ceinture, fermail (agraffe) & chape d'or fin.*

Cependant le tems de son départ pour la Palestine étant arrivé, le bon Roi de Navarre s'embarqua à Marseille, en bonne & nombreuse compagnie de Princes souverains & de grands Seigneurs. Quand cette illustre troupe fut arrivée à Acre, elle se trouva composée de quinze cens Chevaliers, & de quarante mille hommes de cavalerie. Une si puissante armée auroit pu faire de grands exploits, mais c'est ce qui n'arriva pas. Le Duc de Bretagne fit d'abord une pointe sur Damas, & revint chargé des dépouilles des Sarrasins. Ceux qui suivirent son exemple ne furent pas aussi heureux; un détachement ayant voulu surprendre Gaza, fut battu à platte-couture, & il périt, dans cette occasion, deux Princes du sang royal de France, savoir, *Robert de Courtenai*, & *Jean de Dreux*, Comte de Mâcon, un Prince souverain, *Henri*, Comte de

Bar : le Comte de *Forêt* & le Connétable *Amaury de Montfort* furent faits prisonniers, & ne revirent jamais la France. De si mauvais succès furent cause que l'armée des Croisés se dispersa. Nous ne voyons pas que notre Héros se soit exposé à de grands dangers dans cette guerre sainte. Quelques traits de ses chansons nous donnent lieu de croire qu'il passa dans la Romanie, c'est à-dire, à Constantinople. il y trouva sur le trône, sinon à titre d'Empereur, du moins comme Régent de l'Empire, *Jean de Brienne*, qui gouvernoit pour son neveu *Baudouin II*, de la maison ou branche de *Courtenai*. Le Roi de Navarre se joignit au jeune Empereur, non pour le défendre, mais pour le ramener en Europe, où il vint implorer le secours du Pape & des Princes Chrétiens. Nous présumons que *Thibaud*, après l'avoir laissé peut-être en Italie, regagna ses propres Etats. Il y étoit rentré l'an 1242, & pendant les dix dernières années de sa vie, nous ne voyons pas qu'il ait fait rien de remarquable, ni comme Roi, ni comme Comte de *Champagne* & grand feudataire de la couronne, ni comme amant toujours fidèle, & servi-

teur toujours soumis de la Reine *Blanche*. Au contraire, sa dernière chanson que l'on croit être de cette année 1242, nous apprend qu'il a tout à-fait renoncé aux amours, & que las des chagrins qu'il a éprouvés dans ce servage, il veut oublier cette belle qui l'a tant fait souffrir. Il renonça encore plus volontiers à la guerre & aux croisades qu'à l'amour. Il paroît qu'il passa presque toutes les dernières années de sa vie en Navarre, sans vouloir prendre aucune part ni aux troubles qui agitèrent l'Italie & l'Allemagne, & qui furent les suites des querelles de l'Empereur *Frédéric II* avec les Papes, ni à la dernière croisade dans laquelle s'engagea le Roi *S. Louis* en 1248. La Reine *Blanche* fut alors Régente du Royaume pour la seconde fois, & se conduisit toujours, dans ces importantes fonctions, avec la plus grande sagesse & la plus profonde politique. Il paroît que le Roi *Thibaud* se borna à ne lui causer aucun trouble ni aucune inquiétude, mais sans la visiter & l'aider de ses conseils dans ces derniers tems.

Enfin en 1252 *Blanche* mourut, revêtue de l'habit de l'ordre de Cîteaux, qu'elle

avoit reçu trois jours avant sa mort, des mains de l'Abbesse de Vaubuisson près Pontoise, dont elle avoit fondé le monastère en 1236.

S. Louis étoit encore en Palestine quand il apprit cette mort; elle lui causa la plus cruelle affliction: il eut besoin, pour s'en consoler, de toutes les ressources que peut fournir une solide piété. La Reine *Marguerite de Provence* en parut aussi sensiblement affligée, ce qui fit dire au bon & naïf *Sire de Joinville*, Chambellan & Historien de *S. Louis*, que la voyant ainsi mener un deuil merveilleux, il en conclut qu'on ne devoit mie croire femme à pleurer. Ce qui autorisoit *Joinville* à croire que la douleur de la Reine *Marguerite* n'étoit pas sincère, c'est que la Reine *Blanche* lui avoit fait à-peu-près tous les tours qu'une belle mère peut jouer à sa belle-fille. Elle empêchoit, tant qu'elle pouvoit, que son époux eut confiance en elle; elle les gênoit même sur la jouissance des plaisirs permis dans le mariage, & qu'un Monarque aussi saint & une aussi pieuse Reine ne pouvoient prendre qu'ensemble; mais *Marguerite de Provence* oublia & pardonna tous les torts de sa belle-mère, en ap-
prenant

prenant sa mort , & voyant l'affliction dans laquelle elle plongeoit le Roi son époux.

La Reine *Blanche* a été béatifiée en 1520 , par le Pape *Léon X* , & cet acte solennel de reconnoissance de ses sublimes vertus , ne nous permet pas de croire qu'elle ait eu la moindre foiblesse pour le Roi *Thibaud* , & encore moins pour d'autres ; mais il nous est permis de penser que ne pouvant s'empêcher de plaire à un grand feudataire de la couronne de son fils , elle a tiré partie de cette passion pour la tranquillité de son Etat , & même pour l'augmentation de son domaine. Heureuses les Reines à qui le ciel a donné de pareils moyens de tout soumettre à leur Empire ! Celui de la beauté est le plus flatteur de tous , pour celle qui le possède , mais il faut savoir l'exercer avec sagesse , prudence , & fine politique.

Le Roi de Navarre mourut l'année suivante à Pampelune , sa capitale ; mais nous ne voyons rien qui nous fasse soupçonner que ce fut de regret de la perte de *Blanche*. Il n'avoit que cinquante-deux ans , & , comme nous l'avons dit , pen-

dant les dix dernières années de sa vie il paroît qu'il avoit renoncé à l'amour, c'est-à-dire, à sa grande passion pour *Blanche*; car d'ailleurs il se priva si peu des plaisirs légitimes du mariage, que pendant ce temps il eut six enfans légitimes de la *Reine Marguerite de Bourbon*; il eut même des fantaisies légères & passagères, car il laissa en Navarre trois enfans naturels, de trois mères différentes. On prétend que quelques-unes de ses dernières chansons sont faites pour ces Demoiselles.



*Choix de quelques Chansons de Thibaud,
Comte de Champagne, puis Roi de
Navarre.*

L'histoire des amours de *Blanche* & de *Thibaud* indiquera facilement les circonstances dans lesquelles ont pu être composées les Chansons que nous allons donner, traduites librement, ou imitées. Nous les avons rangées dans l'ordre où nous croyons qu'elles doivent être, en indiquant celui qu'elles tiennent dans le Livre de M. *Lévêque de Laravallière*, & dans notre manuscrit. Nous observons toujours qu'il y a de grandes différences entre le manuscrit & l'imprimé, & que nous ne nous sommes piqués d'exactitude que par rapport aux pensées & à l'esprit général de la chanson. Il faut observer encore que celle par laquelle *Thibaud* dit adieu à l'amour, est presque la dernière du recueil de M. de *Laravallière*, mais qu'elle est suivie de beaucoup d'autres dans notre manuscrit, ce qui paroît plus conforme à la vérité de l'histoire; car il est à croire que le Roi de Navarre n'ayant plus le

cœur rempli d'une grande passion , a pu se livrer à un genre plus gai & plus amusant ; aussi avons-nous placé , après la Chançon d'adieu , une de celles que l'on appelloit *jeux-partis* , qui consistoient dans la solution d'une question d'amour , agitée entre deux personnages qui faisoient une espèce de dialogue ; c'est ce que les *Troubadours* appelloient *Tensons*. Il paroît au reste par le *jeu-parti* que nous plaçons ici , que le Roi de Navarre n'étoit pas encore bien guéri de son amour quand il le composa.

Au contraire , il avoit sûrement l'esprit très-libre quand il fit la dernière Chançon , qui est une pastourelle , ou petite aventure galante assez gaillarde.

On fera peut-être étonné de ne pas trouver entre les huit Chançons du Roi de Navarre que nous avons citées , la seule qui soit imprimée dans les *Annales poétiques* , ou *Almanach des Muses* , qui ont paru cette année chez *Delalain* , Libraire : cette Chançon n'est point du Roi de Navarre , mais de feu M. de *Moncrif* , de l'Académie Française , qui l'avoit faite , à l'imitation & dans le goût

des anciennes chansons. Il eût été aisé aux Editeurs des Annales poétiques , parmi soixante - six Chansons du Roi de Navarre qui sont imprimées , d'en trouver une qui pût servir d'échantillon de ses poésies , puisqu'ils vouloient faire remonter à cette époque leur recueil , qui d'ailleurs est agréable & bien fait ; mais ils s'en sont rapportés à l'*Anthologie Française* de M. Monnet ; & cette autorité-là n'est pas d'un grand poids en matière d'érudition. Ce que l'on trouve de plus curieux dans l'*Anthologie Française* , au sujet du Roi de Navarre, ce sont quatre vers au bas d'une estampe représentant ce Prince entouré d'une Cour nombreuse , & écoutant un Menestrel qui lui récite ou lui chante une Chanson ; voici ces vers :

Thibaud fut Roi galant & valeureux ;
Ses hauts faits & son rang n'ont rien fait pour
sa gloire ;
Mais il fut chansonnier , & ses couplets heureux
Nous ont conservé sa mémoire.



Traduction libre de la Chanson première.

Amour me fait commencer
Une chanson nouvelle,
Amour me veut enseigner
A chanter une belle ;
C'est la belle au corps *gent* (beau)
Au regard attrayant ,
A l'esprit *décevant* ; (séduisant)
Je lui donne nouvelle
Que de contentement
Je sens mon cœur souvent
Qui près d'elle sautelle.

Quand amour met en émoi,
Il plaît & il agrée ;
On sent naître ardeur en soi
Dont l'ame est embrasée ;
De former un desir
On ne peut se tenir,
Il faut bien obéir.
Si durant mainte année
Dame nous fait languir,
Nous fit-elle mourir,
Ah ! notre ame est sauvée.

Attentive à mon soupir,
Ma blonde couronnée
Peut s'assurer, sans faillir,
Qu'elle est si tant aimée,
Que sans nul repentir
La veux toujours servir,
Et veux, sur son desir,
Régler ma destinée.
Si me donne plaisir,
J'aurai bien, sans mentir,
Bonne quête achevée.

*Imitation de la Chanson douzième de
l'Imprimé, treizième dans le Manuscrit.*

De ma Dame le souvenir
Enchaîne mon courage;
C'est pour elle que veux mourir
Bien que me soit sauvage.
De la guerre fuyons les coups,
Ceux de l'Amour sont bien plus doux,
Et je n'y abandonne.
Cher Amour, peut-on trop payer
Les biens que tu nous donnes!
De vifs desirs, d'un doux penser,
Toujours tu nous *guerdonnes*. (récompenses)

Au plus brave de ses guerriers
Le démon de la guerre
Offre la palme & les lauriers ;
Ce prix a de quoi plaire.
De ma Dame le teint charmant
Offre une rose à son amant :
Ah ! qu'elle m'en couronne.
Cher Amour, peut-on trop payer
Les biens que tu nous donnes !
De vifs desirs, d'un doux penser,
Toujours tu nous *guerdonnes*.

Un grand Roi m'arma Chevalier,
Et mon sort fit envie ;
Mais je ne suis plus qu'Ecuyer
Et Varlet près ma mie.
Hélas ! mes éperons *poignans* (piquans)
Sont passés en ses yeux brillans,
Leur pointe me talonne.
Cher Amour , peut-on trop payer
Les biens que tu nous donnes !
De vifs desirs , d'un doux penser,
Toujours tu nous *guerdonnes*.



*Pensée tirée de la Chanson vingt-neuvième
de l'Imprimé.*

Ah ! qu'est l'Amour de merveilleux pouvoir
Il fait le bien , le mal , ainsi que l'y agrée.
Raison me dit que j'ôte ma pensée
D'une beauté qui me fait trop *douloir*. (souffrir)
Pour soi raison a fleurs de réthorique ,
Et documents , qu'en sa dialectique
Maître *Aristote* a jadis proclamés ;
Mais le cœur dit : aimez , aimez , aimez ;
N'a que ce mot , & ne fait autre chose ,
Et si pourtant toujours gagne sa cause.

*Traduction libre de la plus grande parti
de la même Chanson vingt-neuvième de
l'Imprimé, vingt-sixième du Manuscrit.*

Chanter je veux , je ne m'en puis tenir ,
Et si je n'ai qu'ennui & que *pesance* ; (chagrin)
Mais mieux vaut-il encore se réjouir
Que mener deuil , quand de rien il n'avance.
Mon chant n'est pas d'homme qui soit aimé ,
Mais bien d'amant qui n'a nulle espérance ,
Et cependant mon chant est animé
Par la beauté, la première de France.

Le bel phénix rassemble le sarment
 Pour se brûler & jeter hors de vie ;
 Ainsi je fais, nourrissant mon tourment,
 Quand me devoit lumière être ravie.
 Mais au phénix suis encor ressemblant,
 Car si j'avois à mon mal allégeance,
 Je renaîtrois amoureux & brûlant
 Pour la beauté, la première de France.

J'ai des châteaux & des vassaux aussi,
 Nobles, vilains, sont sous ma dépendance ;
 Mais si de moi ma Dame n'a merci,
 Ah ! que me sert si brillante *chevance* ; (fortune)
 Car si je vais recordant sa beauté
 Et son talent (*mérite*) & sa douce accointance,
 Ah ! m'écriai-je, en être bien traité,
 Mieux me vaudroit qu'être Sire de France.

*Chanson trente-troisième de l'Imprimé,
 cinquante-neuvième du Manuscrit.*

Quelqu'un ma dit que l'on meurt bien de joie,
 Doute j'en eus, & le crois à présent,
 Car j'ai rêvé que dans vos bras *est*oie (j'étois)
 Si douce mort vient bien à mon *talent*. (gré)
 Ah ! le mourir nullement ne m'effroye,
 Sido is mourir d'amour qui me guerroye,

Oh ! Dieu qui donne & la mort & la vie,
Je me retiens à mourir , seulement
Quand tu voudras ravir ma douce amie,
Et la placer en ton bel firmament ;
Mais te répons qu'amoureux & fidele,
Point ne voudrois du paradis sans elle.

Le prêcheur dit que qui peu bien atteindre
Au ciel , aura ce qu'il peut souhaïter :
Pour le gagner, bon Dieu, je vais sans feindre,
Jeûner , prier , & bons Moines renter ,
Croiser me vais , puis me faire conduire
En Palestine , & Sarrafins occire.

Quand si bonne œuvre aurai bien achevée,
Monterai droit au céleste pourpris ;
Lors je verrai ma blonde couronnée
Au premier rang du benoïst paradis ;
Moi , petit Saint , chanterai ses louanges ,
Et les ferai répéter par les Anges.



*Chanſon ſoixantième de l'Imprimé , cin-
quante deuxième du Manuſcrit.*

Tant j'ai l'Amour ſervi ſi longuement,
Que déformais nul ne me doit reprendre,
Si je le quitte , & à *L'ieu le command* , (je le re-
commande à Dieu , c'eſt-à-dire , je prends
congé de lui.)

L'on ne doit pas toujours folie *emprendre* :
(*entreprendre*)

Celui eſt fol qui ne ſe fait défendre ,
Juſqu'à la mort , d'allonger ſon tourment ;
L'on ne doit plus me tenir comme enfant ,
Car chacun temps doit ſa raiſon attendre.

Je ne ſuis pas comme tel autre gent ,
Qui de l'Amour ne voulant plus entendre ,
En diſent mal par vilain *mautalent* ; (mauvaiſe
humeur)

Quoiqu'on refuſe à lui ſervice rendre ,
Ne faut jamais de ſon Seigneur *meſprendre*
(médire de ſon ancien maître)

Qui part d'Amour en partę bonnement :
Bon ſoir , Amour ; veilles que tout amant
Aye grand bien , mais n'y veux plus rien
prendre.

Amour , ne m'as fait grand mal jusqu'ici ;
Car m'as-tu fait aimer sans vilainie ,
Dame très-belle & vertueuse aussi ,
Qu'on peut trouver entre mille choisie ;
Mais tu le veux , & ma Dame m'en prie ,
Que m'en départe , & te dis grand merci ;
Puisqu'elle m'a par sa pitié guéri ,
Meillor raison est-il de ma partie. *

Tu fais , Amour , que j'ai bien mérité
Autant que j'ai été en ta *baillie* (tutelle)
Et si pourtant de rien n'ai profité ;
Mais je m'en vas laissant ta Seigneurie ,
Content encor d'avoir sauvé ma vie ,
Peux de mon chant tirer quelque parti ,
Et veux-je faire aussi maint *jeu-parti* ,
Et maint *sonnet* & mainte *reverdie*. **.

* Si l'on trouve quelque différence entre ces vers & ceux cités dans l'histoire que nous venons de donner , il faut l'attribuer aux variations des différens Manuscrits.

** Trois genres de Chançons connus & usités du tems de *S. Louis*. Nous avons parlé des *jeux-partis*. Le terme *sonnet* ne veut dire ici qu'une chançon en général. La *reverdie* étoit un chant sur le retour de la verdure ou du printemps.

*Cinquante-unième Chanson de l'Imprimé,
quarante-deuxième du Manuscrit. C'est
un jeu - parti en dialogue : les lettres
A & B marquent les Interlocuteurs.*

A. Ami , je te demande
Qu'est devenu Amor :
On est en peine grande
De son dernier *effor* ;
Car dans nul lieu de France ,
Dans les villes , bourgs & châteaux ,
Et même chez les pastoureaux ,
N'en est plus connoissance.

B. La Demoiselle *affie* (assure)
Que c'est le Chevalier
Qui lui *tollit* (ôta) la vie
Ou le fit s'envoler.
Le galant , au contraire ,
Dit que belle Dame aux yeux *pers* ,
Mais au cœur tricheur & pervers ,
Seule le fit *retraire* (retirer).

A. Il est en pénitence
Au profond de mon cœur :
Là , pour toute pitance ,
A regrets & douleur ;

Ma belle est sa nourrice,
 Elle l'alimente de miel :
 Qu'elle lui donne un peu de miel,
 Il va rentrer en lice.

*Chanson quarantième de l'Imprimé, trente-
 quatrième du Manuscrit. C'est une pas-
 tourelle.*

L'autre hier la matinée,
 Entre un bois & un vergier,
 Une Pastore ai trouvée (Bergère)
 Qui, de peur de s'ennuyer,
 Difoit une chansonnette.
 J'entendis le mot amour ;
 Lors j'accointai la fillette :
 Belle, lui dis-je, bon jour ;
 Si brûlez d'amour extrême,
 Voudrois que ce fût pour moi. /
 « Non, Sire, par ma foi
 » Ce n'est point vous que j'aime,
 » Je vous le dis tout net,
 » J'aime Perrinet. »

De la pucelle troublée
 Je vis lors battre le cœur,
 Et sa face coulourée

De prompte & vive rougeur.

Ah ! rassurez-vous, fillette,

Aurez de moi riche atour.

« N'en veux rien, dit la pauvrete,

» Tout Chevalier est *trichour* ; (traître)

» Je dirai toujours de même,

» Fussiez-vous ou Comte ou Roi.

» Beau Sire, par ma foi,

» Ce n'est point vous que j'aime,

» Je vous le dis tout net,

» J'aime *Perrinet*. »

» Je regagne la feuillée,

» C'est-là que *Perrein* m'attend,

» Qui, comme son accordée,

» De cœur m'aime loyaument. »

Lors abrégeant ma prière,

Pour contenter mon desir,

J'accolai cette Bergère,

Et j'en fis à mon plaisir.

Mais ma violence extrême

La mettant toute en esmoi,

S'écrioit : » non, non, ma foi,

» Ce n'est point vous que j'aime,

» Je vous le dis tout net,

» J'aime *Perrinet*. «

Le Berger à sa clamée
Arriva tout ahuri ;
Mais , las ! de sa fiancée
Trop tard entendit le cri ,
Voulut gronder la pauvrete ,
Qui lui répondit : » eh bien !
» Si telle affaire s'est faite ,
» Pour moi , je n'ai tort de rien ,
» Ce bon Seigneur lui-même
» Peut te le dire à toi.
» J'ai dit de franche foi ,
» Ce n'est point vous que j'aime ,
» Je vous le dis tout net ,
» J'aime *Perrinet*. »



Choix des Chanſons composées par des contemporains & amis de Thibaud de Champagne , Roi de Navarre , qui ſe trouvent à la ſuite de celles de ce Prince dans un Manuſcrit contenant environ cinq cens Chanſons , avec leurs airs notés.

Ces Chanſons ſont de quatre-vingt Auteurs différens ; mais nous nous ſommes contentés d'en traduire ſept , une de chacun des Poètes que nous préſumons avoir compoſé la petite Académie du Comte de Champagne.

Traduction libre de la première Chanſon du Châtelain de Couci.

Des ſeize Chanſons de ce Seigneur , que nous avons ſous les yeux , nous ne rapporterons que la première : elles ſont toutes très-tendres , mêmes langoureuſes. Il paroît que ce Poète , homme de qualité , n'étoit occupé que d'un ſeul objet qui lui avoit inſpiré une grande paſſion.

*Lay de départie de Raoul de Couci allant
à la Croisade , adressé à sa Dame.*

Que cruelle est ma départie !
Dame , qui causez ma langueur ,
Mon corps va servir son Seigneur ,
Mon cœur reste en votre *baillie*. [dépendance]
Je vais soupirant en Syrie ,
Et des Payens n'ai nulle peur ;
Mais dure me fera la vie ,
Loin de l'objet de mon ardeur.

L'on nous dit & l'on nous sermone
Que Dieu , notre bon créateur ,
Veut que pour venger son honneur
Tout dans ce monde on abandonne.
A sa volonté je m'adonne ;
Je n'ai plus ni château ni bien :
Mais que ma belle me soit bonne ,
Et je n'autai regrets à rien.

Du moins dans cette étrange terre
Pourrai-je penser jours & nuits
A ma Dame au charmant *seris* ,
Sans craindre la gente *mauparlière*; [médifante]
Et pour ma volonté dernière
Je légue & clairement le dis ,

Mon cœur à celle qui m'est chière ,
Mon ame au Dieu de paradis.

Ce sont peut-être ces vers qui ont fait confondre l'Auteur de ces poésies , *Raoul II de Couci* tué en 1249 , auprès du Roi *Saint-Louis* , à la bataille de la *Massoure* en Egypte , avec son grand père *Raoul I* , aussi tué en Palestine en 1191 ; mais nous avons éclairci ce fait historique dans notre extrait des anecdotes du règne de *Philippe-Auguste* : il est démontré que le Héros de la Tragédie de *Gabrielle de Vergi* , est *Raoul de Couci* , premier du nom , dont l'aventure avoit déjà été mise en vers François dès l'an 1223.



Chanſon de Thierry de Soiffons.

Il eſt quelquefois appellé *Raoul* dans les manuscrits, & *Henri* dans l'Histoire des Croifades.

On ne peut douter que ce Poëte, Académicien de Troyes & de Provins, ne fut un homme de grande qualité. Il étoit de l'ancienne Maison de *Nefle*, qui possédoit le Comté de Soiffons du temps de *Saint-Louis*. On fait qu'il fut blessé & fait prisonnier à la bataille de la *Mafjoure*; mais on n'est pas sûr qu'il mourut dans la croifade. Il étoit grand ami du Roi de *Navarre*, qu'il appeloit familièrement, & aussi pour avoir occasion de le louer avec adresse, *Sire de Vertus*. Vertus est une petite ville & un Comté en Champagne, qui passa dans la Maison des Ducs de Bretagne par le mariage de *Blanche*, fille du Roi *Thibaud*, avec *Jean de Dreux*, Duc de Bretagne. Cette terre échut ensuite à une branche issue d'enfans naturels de ces Ducs.

Notre manuscrit contient une douzaine de Chanſons de *Thierry* ou *Raoul* de

Soissons. Il y en a une entre elles, dont un seul couplet a été ajusté & rendu intelligible par feu M. de *Montcrif*, de l'Académie Française. Nous allons le rapporter, d'autant plus volontiers qu'il a été fait, sur les paroles de ce couplet, un assez joli air, que l'on trouvera dans le recueil intitulé *Anthologie Française*. C'est le second du premier volume. Nous avons ajouté au premier couplet, imité par M. de *Montcrif*, deux autres tirés de notre manuscrit, & que nous avons arrangés pour qu'ils puissent se chanter sur le même air que le premier.

Premier Couple.

Ah! belle blonde,
 Au corps si gent,
 Perle du monde,
 Que j'aime tant;
 D'une chose ai bien grand de sir,
 C'est un doux baiser vous *tollir*; (dérober)
 Oui, belle blonde
 Tant.
 Si par fortune
 Courrouceriez,

Cent fois pour une
Vous le rendrois volontiers.
Belle blonde
. Tant.

Second Couplet.

Ah ! belle blonde
. Tant.
Passant les mers pour mon salut ,
N'ai rien trouvé qui vous valut.
Oui, belle blonde
. Tant.
Toute l'Asie
En grand esmoi ,
La Romanie ,
Chanteroient, ainsi que moi ,
Belle blonde
. Tant.

Troisième Couplet.

Ah ! belle blonde
. Tant.
Vous avez toute la beauté ,
Moi toute la fidélité.
Oui, belle blonde
. Tant.

Restons en France ,
Et bornons-nous
A l'alliance
Faites de deux biens si doux.
Belle blonde ,
Au corps si gent ,
Perle du monde ,
Que j'aime tant.

Chanson du Vidame de Chartres.

On croit que le Seigneur Poète dont il est ici question , étoit de l'ancienne Maison de *Vendôme* , qui possédoit du temps de *Saint-Louis* , le *Vidame de Chartres* , c'est-à-dire , de belles terres relevantes des Evêques de cette ville , & qui avoient été inféodées par ces Prélats à des Chevaliers qui devoient défendre leur siège , envers & contre tous.

Comme *Thibaud* étoit Comte de *Chartres* , il y a apparence que le *Vidame* avoit avec lui de grandes relations. Nous n'avons de lui que cinq ou six Chansons , entre lesquelles nous choisissons la troisième comme pouvant donner une idée du goût du siècle de *Saint-Louis* sur la beauté

beauté des Dames , & de la façon dont les Poëtes d'alors en faisoient la peinture.

Écoutez , nobles Chevaliers ,
 Je vous tracerai volontiers
 L'image de ma belle :
 Son nom jamais ne le saurez ;
 Mais si par fois la rencontrez ,
 Aisément la reconnoîtrez
 A ce pourtrait fidelle.

Ses cheveux blonds comme fils d'or ;
 Ne sont ni trop longs ni trop cort (courts)
 Tous repliés en onde.
 Sous son front blanc comme le lys ,
 Où l'on ne voit taches ni plis ,
 S'élèvent deux sourcils jolis ,
 Arcs triomphans du monde.

Ses yeux bleues , attrayans , rians ,
 Sont quelquefois fiers & poignans ,
 Clignotans par mesure ;
 Par l'amour même ils sont fendus ,
 De doux filets y sont tendus ,
 Et tombent cœurs gros & menus
 Par si belle ouverture.

Son nez, trop petit ni trop grand,
Se retrouffe si gentiment,
Qu'on croiroit qu'il s'envole,
Et va porter jusques au cieux,
Comme parfums délicieux,
Ses soupirs, ses ris gracieux,
Et sa douce parole.

Fraîches comme rose au matin,
Et douces comme le satin,
Sont ses belles *jouettes* : (joues)
Petit labyrinthe charmant,
Qui ne mérite & qui n'entend
Que soupirs & doux compliment,
Ce sont ses oreillettes.

De lèvres du plus beau corail,
Et de dents du plus blanc émail,
Se forme sa bouchette.
Oyant sa langue on est content,
Tant le son en est ravissant :
L'on éprouveroit, la sentant,
Volupté trop parfaite.

Col rond qui ne montre point d'os,
Droites épaules & plat dos,
Font taille fine & drette.

Ses bras longuets & arrondis,
Doigts tournés en fuseaux petits,
Dont on est heureux d'être pris,
Forment sa main blanchette.

Sein de pucelle, & haut assis,
Vrai vestibule à paradis,
Cache sa gorgerette ;
Beaucoup plus bas sont attachiés
Jambe menue & jolis pieds
Toujours mignotement chauffiés :
Ci se tait le Poëte.

S'en savoit plus ne le diroit,
Car son trop parler greveroit
D'amor la confiance.
Si ne peut Chevalier d'honneur
Manquer à Dame & à Seignour,
Sans de Dieu mériter rigour
Et rude pénitence.

Après les trois nobles Poëtes dont nous venons de citer les Chançons, nous devons placer *Gaces Brûlés*, qui est traité de *Monseigneur* dans les anciens manuscrits ; & par *Fauchet*, par conséquent il étoit Chevalier, & probablement Gentilhomme

Champenois. Ce qui concerne ce Poëte, & les personnes avec lesquelles il fut en liaison, & pour qui il composa des Chançons, fourniroit matière à des Mémoires curieux, pour servir à l'histoire de notre poésie; mais nous n'osons, dans un ouvrage comme le nôtre, nous arrêter à discuter longuement ces faits; nous allons en dire seulement deux mots. Nous voudrions présenter ensuite quelques jolies Chançons de cet Auteur; mais les quarante-six de la façon que contient notre manuscrit, ne nous ont fourni aucune idée qui nous ait souri; ce n'est qu'indirectement que nous aurons occasion d'offrir à nos Lecteurs un *jeu-parti*, dont l'Auteur est bien plus illustre.

On lit dans la chronique de saint Denis, *que Gaces avoit été fort aimé de Thibaud, & qu'ils firent entre eux les plus jolies Chançons, les plus délectables & les plus mélodieuses que oncques ayent été oyées.* Fauchet a saisi ce trait, & ajoute *que Thibaud prit Monseigneur Gaces pour son Compagnon, afin de l'aider dans ses Chançons.* De-là, un de nos Historiens de la poésie François (l'Abbé Massieu) a dit

que Thibaud & Gaces travailloient de concert, & qu'ils étoient d'un grand secours l'un à l'autre, tant il est vrai que l'on n'aime pas à se persuader qu'un Prince & même un grand Seigneur, ait le talent, ou se donne la peine de faire lui-même de jolis ouvrages. On s'imagine peut-être que le Roi de Navarre faisoit des Chançons par ses Secrétaires & ses Courtisans, comme il auroit pu faire la guerre par ses Généraux, & des traités par ses Ministres; mais nous croyons ce soupçon très-mal fondé, & nous sommes persuadés qu'il faut laisser au bon Roi Champenois l'honneur d'avoir fait ses Chançons lui-même; nous en avons une preuve convainquante, (du moins pour ce qui concerne *Gaces Brûlés*) c'est que celui-ci passa une bonne partie de sa vie séparé du Roi de Navarre, & que nous voyons que pendant ce temps *Thibaud* chançonnoit toujours. C'est en Bretagne que notre poëte vécut, après avoir quitté Troyes; il dit lui-même que c'est-là qu'il composa la plupart de ses Chançons. Il paroît qu'il s'étoit attaché à *Blanche de Champagne*, fille de *Thibaud*, & femme

de *Jean de Dreux*, premier du nom, Duc ou Comte de Bretagne. (Car les Souverains de cette Province s'appeloient alors plus souvent Comtes que Ducs). Cette Princesse & son mari survécurent plus de trente ans au Roi leur père & beau-père : ils s'étoient mariées 20 ans avant sa mort.

Dans toutes les Chançons de *Gaces Brûlés*, il parle d'une Dame ou Princesse *Blanche*, à la beauté & au mérite de laquelle il donne les plus grands éloges, mais se gardant bien de prendre, en parlant d'elle, le ton de la galanterie. Indépendamment de ce respectable objet de ses hommages, il paroît qu'il avoit des maîtresses d'un étage fort inférieur, dont tantôt il se plaint, tantôt il se loue; il en accuse une entre autres de bien traiter tous ceux qui mettoient la main à l'aumônière (c'est-à-dire, à la bourse). La grande & belle Dame qu'il honoroit tant, étoit donc *Blanche de Champagne*. Mais voici une autre découverte très-curieuse & qui forme une vraie anecdote historique, c'est que *Gaces Brûlés* mit le Duc de Bretagne dans le goût de faire des

Chançons , & nous en avons la preuve ; car nous en possédons une dans notre manuscrit. L'auteur y est nommé *li Cuens de Bretaine* , c'est à-dire , *le Comte de Bretagne*. C'est un *jeu-parti* adressé à un Seigneur *Bernard de la Ferté* , qui probablement est celui qui a donné son nom à la *Ferté-Bernard* , petite ville & château autrefois important dans le Maine. Ce morceau de poésie d'un Prince aussi considérable , ayant encore le mérite de contenir des idées assez singulières , nous croyons bien faire d'en donner une imitation , en conservant la naïveté du langage ancien : le sujet est noble , & fait pour être traité par un grand Prince.



Jeu-parti du Comte de Bretagne *.

Li Cuens de Bretagne.

Sires *Bernard* & *Gaces* , mes amis ,
Sur certain point éclairez ma doutance ,
Princes à qui sang royal est transmis ,
Comment auront meilleurs loz & chevance ?
Moi je dirai dès l'abord mon avis ,
Faire il leur faut prouesse par vaillance ;
Car à prouesse honneur a dû naissance ,
Et se conserve ainsi que s'est acquis.

Bernard de la Ferté.

Cuens (Comte) Monseigneur , parlerai sans
fausser (mentir).

Comme se doit je prise la prouesse ,
Mai fermement crois pouvoir avancer
Que la vertu la plus noble est *largesse* : (bien-
faissance)

* *Fauchet* attribue ce *jeu-parti* , qu'il ne fait qu'indiquer , à *Pierre de Dreux* , dit *Mauclerc* ; mais nous avons de bonnes raisons de croire qu'il est de *Jean* son fils.

Par ce seul point Prince se fait chérir.
Ah ! qu'il est beau d'épandre la richesse !
De faire bien lorsqu'à nous *on s'adresse* !
Ains le meilleur seroit de prévenir.

Gaces Brûlés.

Sire, pour moi veux prendre un autre effor,
Et crois devoir conseiller *la tendresse* : (amour)
Pour faire bien est-il raison meilleur,
Pour hauts exploits est-il meilleure adresse ?
Monstre ou géant jamais n'a résisté
A Chevalier combattant pour sa belle :
Peuple toujours garda fidélité
A bon Seigneur, que son père il appelle.

Li Cuens de Bretagne.

Bons Chevaliers, francs & loyaux amis,
Bien volontiers *Jean de Bretagne* assemble :
Conclusion partant de vos avis ;
Des trois peut-on faire un bon, ce me semble :
De son honneur Prince qui a souci,
Fait à propos & prouesse & largesse,
A pour sa Dame & son peuple tendresse :
Sa terre & lui sont tous heureux ainsi.

Thibaud de Blazon & Robert de Marberolles, étoient aussi des Gentilshommes & Chevaliers ; car *Fauchet* les traite de Monseigneur & de Messire. D'ailleurs il paroît qu'ils étoient attachés à la Maison & à la petite Cour du Comte de Champagne, avant qu'il fut Roi. Leurs productions sont dispersées dans différens endroits de notre manuscrit, qui contient d'ailleurs beaucoup de Chançons anonymes, que l'on croit composées par l'un ou l'autre de ces Messieurs. Nous en allons choisir quelques pensées, que nous présenterons en petits couplets séparés ; car il n'y a aucune de ces Chançons qui mérite d'être rapportée en entier.

Épitaphe de l'Amour, par Robert de Marberolles.

Mort est Amour, qui bien aimer faisait :
 Li faux amans l'ont jeté hors de vie.
 Amor vivant n'est rien que tricherie,
 Pour franc Amour priez Dieu, s'il vous plaît.



La promenade de Thibaud de Blazon.

L'autre hier tout seul passois mon chemin ,
Emprès de Paris par un beau matin ;

J'ai vu sur l'herbette
Dame assez bien faite
Qui chantoit ainsi :
Femme qui a mal mari ,
Et ne prend un doux ami ;
Est par trop *nicette* (sotte).

Oyant la chanson , je ne fus mie sot ,
J'abordai la belle , & la pris au mot ;

Menant la poulette
Dedans ma chambrette ,
Chantions tous deux : oui ,
Femme qui a mal mari ,
Et ne prend un doux ami ,
Est par trop *nicette*.

On trouve dans ces diverses Chançons , plusieurs proverbes qui ont commencé à être à la mode du temps de *Saint-Louis* , dont quelques-uns sont parvenus jusques à nous , & d'autres auroient mérité d'y parvenir ; en voici quelques exemples.

Premier Couplet.

Qu'aime (qui) le fruit , aime la flor ;
Qu'aime le tronc , aime la branche .
S'aime agnel pour le pastor .
Pour le *coustel* (couteau) s'aime le manche ,
Et pour l'amour du Chevalier ,
La Dame baise l'Écuyer .

Second Couplet.

Cil (celui) qui d'amour craint le hafard ,
De Dame évite l'accointance ;
Ne fallut qu'un souris mignard
Pour réduire à obéissance
Aristote , Roland , César ,
Maîtres en sagesse & vaillance .
Tel cuide se chauffer qui s'ard . (qui veut se
chauffer se brûle)

Troisième Couplet.

L'on dit qu'en cette terre
Tout est à vau l'iau ,
Que *Macé* la commère
Fait *coux* (cocu) son *Gombiau* ,
Et que notre *Prouvère* (*Curé*)
Caresse *Isabiau* .

Moi , je laisse tout faire
Sans dire un mot ,
Et je tiens qu'on dit est un sot :
Qui se mêle d'affaire ,
Souvent à noise & guerre ;
Ains qui de tout se tait ,
De tout a paix.

Quatrième Couplet.

Le gros *Lucas* , pacifique animal ,
Près de son âtre attendoit son potage ;
Mais sa femme trouvant qu'il le méritoit mal ,
Brailloit & faisoit grand tapage :
Ah ! tais-toi , répond le pataut ,
Je me gausse de ta furie ,
La pire roue au chariot ,
C'est toujours celle-là qui crie. *

* Le Proverbe , dans l'original , est ainsi exprimé :

Li pis roé dou chariot braît (crie) toujours.

Il a fallu absolument traduire ces mots & le couplet entier , pour le rendre intelligible.

Cinquième Couplet.

La mère *Jacquette*
 A un chardonnet
 Qui fiffle & caquette
 D'un gosier bien net,
 Couche en la chambrette
 D'elle & de *Jacquin*,
 Et chante à leur réveillette:
 Ce que tu peux faire au matin,
 N'attends ni soir ni lendemain.

Sixième Couplet.

'Amour parfaite enfin se passe ;
 Biau chanter ennuye à la fin ;
 On se lasse du meilleur pain ;
 Biauté divine enfin s'efface ;
 Nul n'est si bon qu'il ne puisse empirer,
 Ni si mauvais qu'il ne puisse *amander* (se cor-
 riger).

Il ne nous reste plus à parler que d'un seul des Académiciens de Troyes & de Provins, c'est *Colin Muset*, qui ne put devoir qu'à son esprit & à ses talens, l'honneur d'être associé à d'aussi grands person-

nages ; car sa naissance étoit probablement très-obscure , & son état peu brillant ; c'étoit un franc Ménestrel , qui couroit les villes , les bourgs & les villages , & s'introduisoit dans les châteaux pour divertir les compagnies. Il ne nous reste de lui que deux Chançons , à la vérité assez longues , & qui sont toutes deux comprises dans notre manuscrit. On voit par la première , que lorsqu'il ne revenoit pas chez lui chargé de présens , de provisions & de bonnes nipes , sa femme , qui s'appeloit *Angelle* , le recevoit très-mal ; mais qu'au contraire , quand la récolte avoit été bonne , on l'embrassoit , on le fêtoit , & tout étoit en joie dans sa maison. La seconde de ses Chançons contient l'énumération de tous les instrumens dont jouoit *Colin Muset* , depuis la harpe , qui étoit dans ce temps-là le plus noble & le plus à la mode * , jusqu'à la guimbarde

* Ce bel instrument a resté ensuite longtemps ignoré ; mais il a reparu depuis peu sur notre horizon musical , avec le plus grand éclat.

& à la flûte à l'oignon ; nous ferons connoître du moins une partie de ces deux Chançons de *Colin Muset* , en les refondant ensemble : elles peignent les mœurs & le goût du siècle de *Saint Louis*.

Il y a lieu de croire que le Roi *Thibaud* ne laissa pas long-temps *Colin Muset* faire le métier d'un vil Chanteur , courant les champs pour gagner sa vie , qu'il le prit à son service , & le mit au nombre de ses officiers domestiques. Ce Poëte s'établit à Troyes ou à Provins , d'où il vint ensuite à Paris. Suivant une tradition générale , & assez ancienne pour mériter quelque considération , *Colin Muset* vivoit dans cette capitale , lorsque l'on construisit le portail de l'Eglise de S. Julien des Ménestrels , ou Ménestriers , qui subsiste encore aujourd'hui rue S. Martin. On dit que *Muset* contribua de ses deniers à la construction de ce Portail , & qu'en récompense de ses libéralités , on l'a représenté jouant du violon : cette statue se voit encore , quoiqu'un peu mutilée ; le violon ressemble tout-à-fait à ceux dont nous nous servons aujourd'hui ;

mais il y a apparence que cet instrument n'est pas le même qui avoit été originai-
rement mis dans la main de la figure ;
probablement l'ancien a été mutilé & re-
fait : quant à l'habillement de cette statue,
il nous apprend comment étoient vêtus
les Ménestrels , Jongleurs & Chanteurs
du temps de *Saint Louis*. *Colin Muset*,
(si c'est lui) est habillé d'une longue
foutane , sur laquelle il porte une espèce
de surplis , & sur le tout un manteau
encore plus court que ce second vêtement :
il est coëffé d'une toque ou bonnet pliant.

On attribue à *Colin Muset* l'invention
de plusieurs instrumens de musique , en-
tre autres celle de la vielle ; mais elle lui
est bien disputée. Cet objet a donné lieu
à des dissertations , dont le résultat est qu'il
y avoit plusieurs espèces de vielles , celle
à rote ou à roue , (c'est celle que nous
connoissons encore aujourd'hui sous le nom
de vielle) & celle à archet ou arçon , dont
on croit que vient notre viole d'à-présent :
nous ne pouvons nous assurer de laquelle
de ces deux espèces de vielles jouoit *Colin
Muset*.

Il y a eu encore un autre instrument

de musique , dont on a fait honneur à *Colin Muset* , c'étoit la *chifonie* ; espèce de petite épinette que l'on portoit au col , & avec laquelle les Chanteurs , tels que *Colin Muset* , s'accompagnoient. Il est absolument oublié.

Pour nous , qui aimons les étymologies simples , & qui ne coûtent pour ainsi dire rien à trouver , nous croyons que *Colin Muset* fut l'inventeur de la *musette* ; mais nous n'avons garde de nous embarquer dans le détail de nos raisons sur cela.

On a voulu faire honneur à *Colin Muset* de l'invention du Vaudeville ; nous voudrions bien pouvoir lui laisser une pareille gloire , mais nous n'y voyons aucun fondement. Nous croyons plutôt que ce seroit lui qui auroit , le premier , composé des chansons à danser ; car nous n'en connoissons aucune plus ancienne que celle de *Robin & Marion* , que nous allons imiter très-librement & en l'abrégeant beaucoup. Dans d'autres Manuscrits , cette Chanson est placée parmi celles dont l'Auteur est resté anonyme. Dans le nôtre , elle est attribuée à *Colin Muset*. Tout le monde fait que le refrain de cette

Chanſon eſt devenu proverbe , & qu'on dit de deux perſonnes qui vivent enſemble du meilleur accord , qu'ils ſont comme *Robin & Marion*.

Chanſon de Colin Muſet , dans laquelle il décrit la manière dont il vivoit lorsqu'il étoit Ménestrel ambulat.

Ah ! qu'elle fait un bel effet
La muſique à *Colin Muſet* !

Elle fait danſer la fillette ,
Elle fait ſauter les garçons ,
Le Paſtour quitte ſes moutons ,
La fileuſe ſa quenouillette ,
Pour mieux entendre ſes doux ſons
Et ſa gentille Chanſonnette ,
Tant elle fait un bel effet
La Chanſon à *Colin Muſet*.

Dès qu'en un Château d'importance
Apparoît le bon Ménestrel ,
Auſſitôt le Maître d'hôtel
S'apprête à doubler la bombance ;
Le Seigneur met ſon beau mantel ,
La Dame ſa belle attornance : (parure)

Par-tout il fait un grand effet
Le Ménestrel *Colin Muset*.

Le Baron veut que l'on lui chante
Les exploits du brave *Roland*;
La Baronne du beau *Tristan*,
Veut ouïr l'histoire touchante.
Tout le monde sera content,
Dit *Muset*; mais qu'on me contente,
Saurez jusqu'au dernier rollet
Les Chançons à *Colin Muset*.

Pendant un mois on le régale;
Tous les jours un nouveau présent;
Peut-on trop payer son talent:
Est-il un Jonglour qui l'égale?
Il chante maint air différent,
Et maint instrument il étale.
Qu'elle a de ton, qu'elle a d'effet,
La musique à *Colin Muset*!

Il chante avec flûte ou trompette,
Guiterne, harpe, flageolet,
Grande corne, petit cornet,
Tambourin, violon, clochette;
Il fait la basse & le fauffet,
Il inventa vielle & musette.

Pour la manivelle ou l'archet,
Nul n'égale *Colin Muset*.

Quand *Muset* a fait bonne ronde,
Et reçu nipes à foison,
Il retourne dans sa maison,
Et rend satisfait tout son monde.
Angele, *Perrette*, *Alison*,
Pour bien baffrer tout le seconde :
Et vive le talent parfait
Du Ménestrel *Colin Muset* !



Ronde à danser, imitée de Colin Mufet.

Premier Couplet.

Robinet & Mariette

Vivent en grande union,
Ils s'aiment à la franquette,
Sans contrainte & sans façon.
Ah ! c'est ainsi qu'il faut faire ;
Je pense qu'ils ont raison :
Soyons ensemble, Commère,
Com *Robin & Marion.*

Second Couplet.

Quand ils firent connoissance,
Ce fut au pied de l'ormeau ;
Pour la mener à la danse
Robin ôta son chapeau.
N'en fallut pas davantage
La fille aima le garçon :
On diroit que c'est un ménage
Que *Robin & Marion.*

Troisième Couplet.

A voir avec quel courage
Tous les deux ils s'embrassent ;

On croit dans tout le village
Que mari & femme ils sont ;
Et cependant le *Prouvère* , (Curé)
Le Bailli & le Tabellion ,
Ne font pour rien dans l'affaire
De *Robin & Marion*.

Quatrième Couplet.

Bien avant dans la nuitée ,
Ensemble s'en vont au bois ,
Et la bonne tante *Macée*
Les y trouve une fois .
Elle gronda la fillette ,
Qui répondit à sa leçon ;
On dort bien dans sa couchette ,
On est mieux sur le gazon .

Cinquième Couplet.

Garçon est fait pour fillette ,
Et fillette pour garçon ,
Sur-tout quand l'une est bien faite ,
Et l'autre a bonne façon .
La nature , ce me semble ,
Nous dit : enfans , c'est raison ,
Que vous viviez tous ensemble
Com *Robin & Marion*.

Après avoir copié ou imité tant de chansons , dans la traduction desquelles nous avons été entraînés par l'histoire des amours de *Blanche* & de *Thibaud* , nous allons reprendre le ton convenable pour parler de ce qui s'est passé sous les règnes de *Saint-Louis* , de *Philippe-le-Hardi* & de *Philippe-le-Bel* , jusqu'au temps où régnèrent successivement les trois fils de ce dernier , qui épousèrent les héroïnes d'un joli Roman intitulé *Histoire Secrète des Princesses de Bourgogne*. Ce sera le premier de ceux relatifs à l'histoire de France que nous extrairons. En attendant , parlons du fils & de la belle-fille de la Reine *Blanche*.

Le Roi *Saint Louis* avoit épousé, comme nous l'avons dit , *Marguerite de Provence* , Reine aussi douce , aussi vertueuse & aussi intéressante , que son époux étoit sage , juste & pieux. Elle n'a jamais donné la moindre prise à la médisance ni à la calomnie , & l'on n'a osé la soupçonner d'aucune galanterie ; mais il y a quelques traits de sa vie attestés par des Historiens dignes de foi , & qui sont assez remarquables pour que nous devions les répéter ,
d'autant

d'autant plus qu'ils caractérisent les mœurs dont nous nous proposons d'offrir toujours le tableau fidèle dans la suite de nos Romans historiques.

Nous avons dit que la Reine *Blanche* étoit très-jalouse du crédit qu'une jeune & charmante Princesse, telle que *Marguerite*, pouvoit prendre sur le cœur de son époux, & que cette ancienne Régente faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour empêcher son fils & sa belle-fille de se donner des preuves fréquentes de tendresse & de confiance mutuelle. Le véridique *Joinville* dit que quand le Roi chevochoit aucune fois par son Royaume, ayant avec lui la Reine *Blanche* sa mère, & la Reine *Marguerite* sa femme, la première avoit soin qu'ils fussent séparés l'un de l'autre, & ne fussent jamais logés ensemblement; & advint un jour qu'eux étant à *Pontoise*, le Roy étoit logé au-dessus du logis de la Roine sa femme, & avoit instruit ses Huiſſiers en telle façon, que quand il vouloit aller coucher avec la Roine sa femme, & que la Roine *Blanche* vouloit venir en la chambre du Roi ou de la Roine, ils battoient les chiens, afin de les faire crier; & quand le Roi

l'entendoit , il se mussoit (cachoit) de sa mère. Si trouva celui jour la Roine Blanche , en la chambre de la Roine , le Roy son mari qui l'étoit venu voir , parce qu'elle étoit en grand péril de mort , à cause qu'elle s'étoit blessée d'un enfant qu'elle avoit eu , & le trouva caché derrière la Roine , de peur qu'elle ne le vit ; mais la Roine Blanche sa mère l'apperçut bien , & le vint prendre par la main , lui disant : venez-vous-en , car vous ne faites rien ici , & le sortit hors de la chambre. Quand la Roine vit que la Roine Blanche séparoit son mari de sa compagnie , elle s'écria à haute voix : Hélas ! Ne me laisserez vous pas voir mon Seigneur ni en la vie , ni en la mort ? En ce disant elle se pâma , & cuidoit-on qu'elle fut morte ; & le Roy qui ainsi le croyoit , y retourna la voir subitement , & la fit revenir de pâmoison.

Certainement la Reine Marguerite eut bien de la bonté lorsqu'elle donna des larmes à la perte de cette belle-mère si gênante , si incommode & si jalouse. Après tout , *Blanche* ne fit aucun tort réel à *Marguerite* ; au contraire , peut-être ces difficultés rendirent-elles plus

chers à son fils des plaisirs permis qu'elle vouloit lui défendre. *Saint-Louis* eut de *Marguerite* onze enfans , dont la plus grande partie étoit déjà au monde avant la mort de la Reine *Blanche*.

Un autre trait également remarquable , mais très-connu , de l'histoire de la Reine *Marguerite* , c'est qu'étant restée enfermée dans la ville de *Damiète* , assiégée par les *Sarrasins* , & à la veille de tomber entre leurs mains , n'ayant qu'une foible garde commandée par un vieux Chevalier de quatre-vint ans , qu'on avoit laissé auprès d'elle à titre de *Chevalier d'honneur* ; la Reine apprenant qu'on alloit donner un dernier assaut , l'envoya chercher , & le pria de lui octroyer un don. *J'y consens , Madame* , lui répondit gravement le vieux guerrier , *de quoi s'agit-il ? Sire Chevalier* , continua la Reine , *je vous demande , sur la foi que vous m'avez donnée , que si Damière est pris par les Sarrasins , vous me coupez la tête , afin que je ne tombe vive entre les mains des Infidèles. J'y pensois , Madame* , répondit-il , *& vous pouvez être sûre que si le cas y échoit , vous serez obéis. L'on peut dire que ce vieux Che-*

valier (dont *Joinville* a négligé de nous dire le nom) doit servir de modèle à tous les *Chevaliers d'honneur*. Heureusement que depuis *Marguerite* , aucune de nos Reines ne s'est trouvée dans le cas de mettre la fidélité des siens à une si cruelle épreuve. Nous avons entendu dire que vers le siècle dernier , un Seigneur revêtu d'une charge aussi importante & aussi honorable , ayant entendu conter l'histoire que l'on vient de lire , & étant interrogé par la Princesse même sur ce qu'il auroit fait en pareille occasion , s'il s'y étoit trouvé , crut devoir répondre que quant à lui il auroit défendu sa belle & auguste maîtresse autant qu'il auroit pu ; mais qu'à la dernière extrémité il auroit fait comme le chien qui , portant le dîner à son maître , & ayant été attaqué par d'autres chiens plus forts qui lui , prit le parti de prendre sa part du pillage.

Un troisième trait qui prouve la respectable simplicité , & la solide & sincère piété de la Reine *Marguerite* , c'est qu'elle se plaçoit à l'Eglise sans aucune distinction , au milieu de toutes les femmes qui s'y trouvoient , & qu'à l'Offertoire elle donnoit à droite & à gauche le

baïser de paix à celles qui étoient le plus près d'elle. On raconte qu'un jour elle honora de ce salut , par erreur , une fille publique , qui étoit assez magnifiquement vêtue. Les gens qui connoissoient cette créature en furent scandalisés. La Reine , que l'on en informa , s'en consola aisément , se reposant sur ses bonnes intentions ; mais le Roi en prit occasion de publier une loi somptuaire , par laquelle il défendit , sur-tout aux femmes suspectes , de porter ni ceinture , ni agraphes d'orfèvrerie en or ou en argent. Cette loi fut exécutée assez exactement pendant quelque tems ; mais l'on juge bien que la ceinture dorée étant devenue une marque d'honneur , celles mêmes qui en avoient perdu la réalité furent très-curieuses d'en porter l'enseigne : leur mauvaise réputation démentoit quelque fois leur parure , & de là est venu le proverbe qui dit , *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Malgré toutes ses bonnes qualités de *Marguerite* , *Saint Louis* n'eut jamais une grande confiance dans la prudence & dans l'habileté de cette Reine : peut être étoit-ce une suite des préventions que lui avoit

inspirées la *Reine Blanche* ; mais quand *Louis* partit pour sa dernière expédition en Afrique , il ne la chargea d'aucune administration : elle ne prit point de part aux affaires & l'on juge bien qu'après la mort de son époux elle n'en eut pas davantage. Elle survécut plus de vingt ans à *Saint Louis* , & même à son fils *Philippe-le-Hardi*. Elle mourut en 1295 , au couvent des Cordelieres du Fauxbourg S. Marceau de Paris , qu'elle avoit fondé.

Philippe-le-Hardi eut deux femmes. La première fut *Ijabelle d'Aragon* , qui vécut environ une dizaine d'années , & mourut , peu avant que son mari montât sur le trône , d'une chute de cheval qu'elle fit dans la Calabre. Elle n'est l'héroïne d'aucun Roman.

Le Roi épousa en seconde nôces *Marie de Brabant* , Princesse aimable & éclairée , qui avoit du goût pour les Arts , les Sciences & les Lettres. Si nous ne plaçons point cette Reine parmi nos héroïnes de Roman , au moins pourrions-nous la compter parmi les Auteurs de ces sortes de fixions ; car il est très probable qu'elle a travaillé à plusieurs ouvrages de ce genre. On croit qu'elle

a eu la plus grande part à ceux qui ont paru sous le nom d'*Adenez*, qui fut d'abord Roi d'armes du Duc de Brabant, & ensuite attaché à elle-même *. Nous avons déjà dit un mot de ce soupçon, en rendant compte d'une partie de ces Romans, tels que ceux de *Berthe au grand pied*, de *Cléomadès* & d'*Ogier le-Danois*: on lui attribue aussi celui de *Beunon de Commarchis*, que nous ne connoissons pas. Il paroît que la Reine *Marie de Brabant* avoit pour associé dans son travail une amie, Dame d'un rang considérable. Elle s'appelloit *Blanche*, & l'on croit que c'étoit *Blanche d'Artois*, cousine de la Reine, qui épousa ensuite *Henri de Champagne*, Roi de Navarre, petit-fils du Roi *Thibaud*.

Quoique cette Reine, *Marie de Brabant*, eut tant de goût pour les Romans, qu'elle en composât elle-même de très-tendres & en vers, il n'a été fait aucun Roman sur son compte, & elle ne fut soupçonnée d'aucune galanterie personnelle; mais elle essuya une accusation bien

* *Henri*, troisième du nom, père de la Reine *Marie de Brabant*, avoit, comme le Roi *Thibaud*, le talent de faire des Chançons. Nous en donnerons bientôt la preuve.

plus grave & plus fingulière. Nous ne pouvons nous empêcher d'en rapporter ici les circonstances : el es ne font rien moins que romanesques ; mais elles font étranges , & caractérisent l'ignorance absurde & révoltante du siècle de *Philippe le-Hardi*.

Ce Monarque avoit fait son favori & son premier Ministre d'un homme d'une extraction très-basse , & d'un état tout-à-fait subalterne : c'étoit *Pierre de la Brosse*, qui avoit été son Barbier. Ce parvenu qui, sans doute , étoit souple, & avoit de l'esprit , ayant vu monter son maître sur le trône , & y étant presque monté à côté de lui , s'avisa de devenir jaloux de l'empire que pourroit prendre sur l'esprit de *Philippe* , *Marie de Brabant*, qu'il avoit épousée en 1274. Dès l'année suivante 1275 , *Louis* , l'aîné des fils que le Roi avoit eus de sa propre femme , *Isabelle d'Arragon*, étant mort , à ce que l'on disoit , empoisonné , *la Brosse* imagina de jeter des soupçons sur la personne du monde qui devoit être la moins suspecte : c'étoit la Reine. Il eut l'audace de faire entendre au Roi que cette Princesse , qui espéroit avoir des enfans , (elle en eut en effet) voulant leur assurer le trône , avoit

formé le dessein de faire périr les trois Princes du premier lit, qui leur en fermoient l'accès ; il ajouta qu'elle pourroit finir par le Roi lui-même. Le foible Monarque, accoutumé à croire tout ce que lui disoit son ancien Barbier, auquel il avoit absolument accordé le soin de sa santé comme son premier Chirurgien, celui de sa Maison comme son premier Chambellan, & celui de ses affaires comme Chef de son Conseil, se mit, dit-on, d'abord dans une si grande colère contre la Reine, qu'il vouloit la faire brûler vive ; mais les Princes du sang & les principaux Pairs, auxquels il communiqua ses soupçons, loin de les adopter, firent entendre au Roi qu'il ne pouvoit ni ne devoit sévir avec tant de rigueur & si précipitamment contre une Reine qu'il aimoit, qu'au contraire il devoit éclaircir le fait, & chercher à connoître le véritable coupable. Cette observation étoit si juste, qu'elle ne pouvoit manquer d'être sentie ; mais le genre d'information que l'on choisit de préférence, prouvoit bien l'ignorance épouvantable du siècle de *Philippe-le-Hardi*. On crut qu'il falloit aller au forcier ;

& l'on ne fut embarrassé que sur le choix des Devins. Il y en avoit alors trois en réputation; l'un étoit un homme de qualité, *Vidame de Laon*; le second un nommé *Sarrasin*, & le troisième une béguine de Nivelles en Brabant, dans les Etats du père de la Reine. Ce fut cette dernière que l'on choisit, & l'on juge bien que ce choix ne fut pas inspiré par *la Brosse*. Mais sentant l'importance dont il étoit pour lui que la dévote prétendue Prophétesse ou Sorcière, ne détruisit pas son accusation, il se rendit maître du choix des députés que le Roi envoya pour la consulter; ce furent l'Abbé de Saint-Denis & l'Evêque de Beauvais. Il paroît que le premier étoit un bon homme, & le second un Prélat entièrement dévoué à *la Brosse*, auquel il avoit l'obligation de son Evêché; le Ministre d'ailleurs avoit épousé sa cousine. Les Ambassadeurs d'un grand Roi eurent audience de la Béguine, & ce fut sans doute à raison de sa dignité que l'Evêque voulut lui parler le premier, & seul. L'on ne fait pas bien tout ce qu'il lui dit; mais il y a apparence qu'il employa les promesses & les menaces pour la porter à confirmer le soupçon jeté

sur la Reine. S'il n'en vint pas tout-à-fait à bout, au moins l'engagea-t-il à ne le pas détruire ; car elle ne répondit autre chose à l'Abbé de *Saint-Denis*, lorsqu'il vint la consulter, sinon qu'elle avoit dit à l'Evêque de *Beauvais* tout ce qu'elle avoit à dire, & qu'elle n'avoit rien à y ajouter. Les Députés étant de retour à la Cour, on juge bien que le Roi interrogea l'Evêque ; mais celui-ci assura qu'il ne pouvoit rien révéler de ce que lui avoit dit la Béguine, attendu que cela lui avoit été donné sous le secret de la confession. *Dom Evêque*, repliqua *Philippe-le-Hardi*, par le Dieu qui me fit, je ne vous ai pas envoyé pour la confesser, & j'en saurai la vérité. Ces paroles furent le premier pas que fit le Roi vers l'éclaircissement de ce fait important. Il envoya deux autres Députés à la Béguine, sans doute sans consulter *la Brosse* ; l'un étoit l'Evêque de *Dol*, l'autre un Chevalier Templier. L'oracle s'expliqua avec eux sans équivoque. Voici ses termes : *Dites au Roi de ma part qu'il ne croie pas toutes les mauvaises paroles qu'on lui dit de sa femme ; car elle est bonne & loyale envers lui & tous les siens, de bon cœur & entier. Par*

Emile, un de nos anciens Annalistes, & qui a écrit l'histoire de France en très-beau latin, ajoute qu'elle déclara de plus, que le Prince avoit été empoisonné par un homme qui l'approchoit de près, & étoit à portée de le voir tous les jours, ce qui sembloit désigner *la Brosse*.

Dès ce moment, le Favori devint suspect à son tour, & il ne tarda pas à succomber. La Reine étoit traitée en accusée, & reléguée dans son appartement; mais le Comte d'*Artois*, cousin-germain du Roi par son père, frère de *Saint Louis*, & de la Reine, par sa mère, *Mahaud de Brabant*, ayant pris hautement le parti de la Princesse outragée, ayant offert de combattre pour elle en champ clos, & personne n'ayant osé se présenter pour soutenir l'accusation, *Marie* reparut en public. Dans ce même temps, on apporta au Roi un paquet de lettres qui avoit été surpris venant d'Espagne, & adressé à *la Brosse*. La France étoit alors en guerre avec l'Arragon, & on découvrit par l'ouverture de ce paquet, que le Ministre, ci-devant *Barbier*, entretenoit dans ce pays-là des correspondances illicites. Le Roi assembla aussitôt un conseil dans le

château de Vincennes, où il se trouvoit alors. *La Brosse* n'y fut point appelé; mais au contraire on fit entrer le Comte d'*Artois*, & le Duc de *Brabant*, frère de la Reine, qui étoit accouru en France pour la justifier. On résolut dans ce conseil d'arrêter l'insolent accusateur de la Reine, ce qui fut exécuté sur le champ; on le conduisit d'abord à Paris, puis, on ne sait pourquoi, à Jenville en Beauce, terre qu'il avoit achetée; mais bientôt après il fut ramené dans la capitale, où son procès lui fut fait, dit l'histoire, par les Barons, c'est-à-dire, par une Commission composé de grands Seigneurs, entre lesquels étoient les Ducs de *Bourgogne*, de *Brabant* & le Comte d'*Artois*. Il fut condamné à être pendu, & le jugement fut exécuté le jour même en présence des Princes & Seigneurs qui l'avoient jugé. C'est ainsi que la Reine *Marie de Brabant* fut vengée de l'accusation la plus injuste & la plus hardie. Depuis ce moment, aucun orage ne troubla son union avec le Roi, elle en eut un Prince, qui eut pour apanage le Comté d'*Evreux*, & deux Princesses.

En 1285, *Marie de Brabant* devint

veuve, & survécut encore trente-six ans au Roi son époux ; elle ne mourut qu'en 1321, après avoir vu son petit fils *Louis*, Comte d'Evreux, devenir Roi de Navarre, en épousant *Jeanne de France*, fille unique de *Louis X*, petit fils de *Philippe-le-Hardi*. Elle est enterrée dans l'Eglise du grand couvent des Cordeliers de Paris.

Nous avons encore à parler du Roi *Philippe-le-Bel* & de *Jeanne*, Reine de Navarre, son épouse, quoiqu'ils ne soient les Héros d'aucuns Romains. La Reine *Jeanne*, petite-fille du Roi *Thibaud*, dont nous avons tant parlé au commencement de cet article, hérita de la Champagne & de la Navarre étant encore enfant. Sa mère, *Blanche d'Artois*, ne put conserver la Couronne à sa fille, & la régence à elle-même, qu'avec le secours de la France ; & *Philippe-le-Hardi* le lui accorda, mais à condition que la jeune Reine épouserait son fils *Philippe*. Ce mariage fut célébré en 1284, & *Philippe-le-Bel* prit alors le titre de Roi de Navarre & de Comte de Champagne ; il n'avait que quinze ans, & la Reine n'en avait que treize. L'année suivante ils montèrent ensemble sur le trône de France ;

& l'on ne voit point que , pendant dix-neuf ans que vécut & régna *Jeanne* en France , elle se mêlât en rien des affaires de l'Etat , ni beaucoup de celles de la Cour. Il paroît que *Philippe-le-Bel* lui laissoit gouverner la Navarre , & qu'après elle , il abandonna ce Royaume à son fils , depuis *Louis X* du nom , Roi de France , à qui il appartenoit du chef de sa mère.

Jeanne ne s'est rendue illustre en France que par la fondation du Collège & Maison de Navarre , qui subsiste encore avec éclat dans Paris. *Jeanne* fonda dans ce Collège soixante dix bourses pour autant d'Ecoliers , & un assez grand nombre de Professeurs. Nous ne pouvons dissimuler que la calomnie a répandu son venin sur une si belle & si estimable fondation , & qu'on a accusé la Reine *Jeanne* d'avoir eu des bontés singulières pour quelques-uns de ces Ecoliers , & pour un fameux Professeur nommé *Buridan*. Mais *Etienne Pasquier* la justifie à cet égard , & rejette ces odieuses imputations sur les Reines ses belles filles , que l'on fait avoir été bien plus justement soupçonnées , & qui sont les Héroïnes d'un Roman intitulé :

Histoire secrète des Princesses de Bourgogne, dont nous ne pouvons entamer l'extrait dans ce volume.

Pour remplir le peu de pages qui nous restent, nous allons traduire ou imiter deux Chançons du Duc de Brabant, père de la Reine *Marie*; ce sont les seules qui nous restent de ce Prince, & qui sont comprises dans notre Manuscrit.

Première Chançon du Duc de Brabant.

C'est un *jeu-parti* dialogué entre lui & *Gilbert de Berneville*, Gentilhomme & Poëte Flamand, dont nous avons treize chançons dans notre Manuscrit. Celle-ci est en six couplets ou stances; mais comme ils répètent presque tous la même chose, nous les réduirons à deux.

LE DUC,

Dis-moi, *Gilbert*, quand un bon Chevalier
A soupiré long-temps pour une Dame,
Lui a fait don de son corps, de son ame,
Peut-il jamais son amour oublier ?

GILBERT.

Non, Sire Duc, la chose n'est possible;
Car Chevalier qui fut bien amoureux,

Oncques (jamais) ne peut renoncer à ses feux
Et tout-à-coup cesser d'être sensible.

LE DUC.

Mais si la Dame au cœur par trop ingrat,
Du Chevalier les services oublie,
Que durement elle le congédie,
Et de ses vœux ne fasse plus d'état ?

GILBERT.

N'importe, Sire, il faut rester fidelle,
Toujours porter son chiffre & ses couleurs,
Et mériter le retour des douceurs
En n'étant pas aussi léger comme elle.

*Seconde Chanson du Duc de Brabant.
C'est une Pastourelle assez gaie.*

Premier Couplet.

En revenant de Nivelles, (ville du Brabant)
Monté sur mon palefroy,
Rêvant à je ne fais quoi,
Rencontre une pastourelle.
Je l'aborde joliment,
Descendant de ma monture,
Et lui fais un compliment
Convenable à l'aventure ;

Mais elle, d'un air mutin ,
 Me répond , — que veut-il dire ?
 Passez vot chemin , beau Sire ,
 Passez vot chemin.

Second Couplet.

Je suis la fille au grand Jacques ,
 L'accordée à Mathurin ,
 J'nous sommes promis ce matin
 D'nous marier après Pâques :
 Quand je pense à cet instant ,
 Déjà je n'me sens pas d'aise ,
 J'nous aimons en attendant ;
 Il n'ia plus lui que j'baïse ;
 Ainsi tenez pour certain
 Que pour vous n'ia rien à frire ,
 Passez vot chemin , beau Sire ,
 Passez vot chemin.

Troisième Couplet.

Que je suis charmé d'apprendre
 Un arrangement si beau ;
 Mais avez-vous un trousseau ? —
 Non , je ne fais où le prendre. —
 Eh bien ! j'en ferai les frais ,
 Corset rouge avec ses manches ,

Ceinture & ses affiquets ,
Bavolets & cottes blanches ,
Chemisettes de fin lin. —
Eh si donc , vous voulez rire ,
Passez vot chemin , beau Sire ,
Passez vot chemin.

Quatrième Couplet.

Lors ouvrant mon aumoniere ,
Et tirant maint beau denier ,
J'en emplis son tablier ,
Et je dis à la Bergère ,
Voici pour l'habillement ,
Pour la chaussure propette ,
Pour un riche ajustement ,
Et même pour la couchette —
Vraiment n'êtes pas vilain ,
Et je n'ai plus rien à dire ,
Sortons du chemin , beau Sire ,
Sortons du chemin.

Cinquième Couplet.

Nous étions sous le feuillage ,
Tous les deux fort bien d'accord ,
Quand du bois *Mathurin* sort
Pour regagner le village.

Ah ! jarni , que fais-tu là ,
Dit-il à son accordée ?
Le bon Seigneur que voilà ;
Répond la touze * rufée ,
A mon troufseau met la main ;
De ces frais tu seras quitte ;
Passe ton chemin bien vite ,
Passe ton chemin.

* Ancien mot Brabançon , qui veut dire fille.



TABLE du Volume de Novembre.

L ES Amours d'Hourchid & de Ferahchad. p. 3	
La Diane de Montemajor.	58
Histoire de Sylvanie.	71
Histoire de Félistène.	84
Histoire de Bélise.	95
Histoire d'Abencerrage.	101
Histoire Américaine.	128
Romans Italiens modernes.	156
La Chanteuse par accident.	160
La Philosophe Italienne.	161
La Voyageuse.	172
L'homme d'un autre monde.	186

TABLE du Volume de Décembre.

S UITE des Romans de Chevalerie du tems de Charlemagne.	page 3
Les faits & prouesses du noble & vaillant Chevalier Jourdain de Blaves.	51
Romans historiques relatifs à l'Histoire de France.	92
Blanche & Thibaud , Anecdote historique.	94
Choix de quelques Chançons de Thibaud , Comte de Champagne, puis Roi de Navarre.	147
Choix des Chançons composées par des Contemporains & amis de Thibaud de Champagne.	162

APPROBATION.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois de Décembre de *la Bibliothèque des Romans* ; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage , dans lequel on lui fait connoître , d'une manière aussi instructive qu'agréable , une branche de Littérature où l'imagination , toujours intéressante même dans ses écarts , joue le principal rôle. A Paris, ce 30 Novembre 1778. AMEILHON.





LF C
B582u

2003 14

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 55-56.

University of Toronto
Library

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

